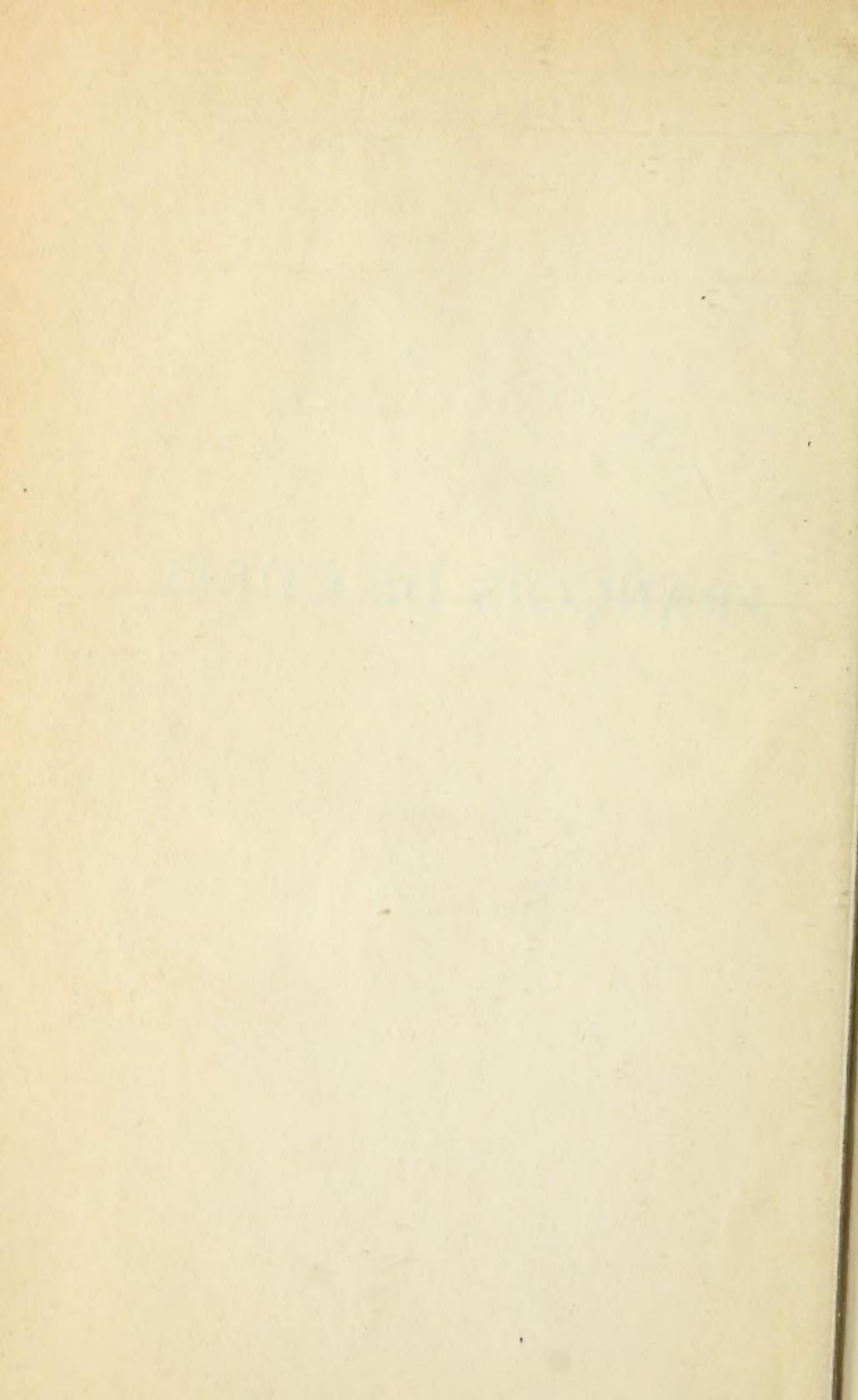


407
8/5

FRANÇOIS DE CUREL



1075-8

LE FLORILÈGE CONTEMPORAIN

Sous la Direction de M. FORTUNAT STROWSKI
Professeur à la Sorbonne

HONORÉ DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

FRANÇOIS
DE CUREL

THÉÂTRE CHOISI



201020
3/3/26

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

PQ

2211

C8A19

1923

PRÉFACE

François de Curel est né à Metz le 10 juin 1854. Par sa mère, il appartient à la famille lorraine de Wendel, dont plusieurs membres, dès 1700, s'occupèrent de métallurgie. — Lui-même y était destiné. — Après des études régulières au Collège des Jésuites de Metz, il entra en 1873 à l'École Centrale pour se préparer à l'industrie, bien que ses goûts le portassent plutôt vers la littérature.

Il sortit de l'École Centrale en 1876 et, pour se familiariser avec la langue allemande complètement inconnue à Metz avant 1870, il passa quelques mois en Allemagne.

A la fin de ce séjour, François de Curel voulut commencer son apprentissage industriel, mais il se trouva en présence d'une opposition absolue du gouvernement allemand qui se refusait à laisser séjourner en Alsace-Lorraine tous ceux qui, ayant opté pour la nationalité française, n'avaient pas atteint l'âge auquel ils étaient exempts du service militaire.

Cette interdiction réduisit à néant les projets industriels de François de Curel qui n'entendait pas se faire naturaliser Allemand et elle pesa de façon décisive sur sa vocation littéraire.

Il employa ses loisirs à la lecture des littératures modernes et à des méditations, favorisées par de longs séjours à la campagne.

C'est vers 1885 qu'il s'initia aux difficultés du métier littéraire en écrivant des romans et nouvelles, bien résolu à ne jamais faire de théâtre ; ce fut un événement inattendu qui lui ouvrit les yeux sur sa vocation.

En 1889 Charles Maurras, consacrant quelques lignes de dédaigneuse critique à une œuvre intitulée Le Sauvetage du Grand Duc, terminait son article par cette apostrophe : « Au théâtre ! au théâtre ! Monsieur de Curel. »

Illuminé par ce conseil ironique, M. de Curel se

mit à écrire des pièces sans se douter des difficultés qu'il devait rencontrer pour se faire jouer. Trois ans durant il se heurta à l'indifférence des directeurs de théâtres.

Enfin vers 1891 il envoya par la poste à André Antoine, directeur du Théâtre Libre, promoteur clairvoyant et diligent du mouvement théâtral de cette époque, le manuscrit de *La Figurante* et en même temps, sous deux noms d'emprunt, deux autres pièces, la première version de *L'Amour Brode* et *L'Envers d'une Sainte*.

Antoine, frappé du don théâtral qui se manifestait dans ces manuscrits, reçut ces trois pièces les croyant de trois auteurs différents. François de Curel ayant dévoilé sa supercherie à Antoine, en le laissant libre de représenter celle des trois pièces qu'il préférerait, celui-ci se détermina pour *L'Envers d'une Sainte*.

L'année suivante il donna *Les Fossiles*, puis, en 1893, *L'Invitée* fut représentée au Vaudeville, marquant ainsi l'admission des œuvres de M. de Curel aux théâtres réguliers.

L'œuvre de M. de Curel sembla longtemps ne devoir plaire qu'à un public choisi, cultivé, épris d'idées. Depuis quelques années ses pièces s'imposent de plus en plus à la foule.

Dans cette lente préparation du public enfin obtenue, il faut voir la preuve que les idées hardies, les caractères originaux du théâtre de François de Curel correspondent à des goûts et à des problèmes actuels.

La richesse et la profondeur des idées de M. de Curel excitent un tumultè intellectuel puissant ; les personnages sont exceptionnels, compliqués d'une subtilité psychologique secrète ; il n'est donc pas surprenant que ce théâtre, nécessitant le recul et suscitant la méditation, ait rebuté, au début, le public ordinaire inapte et rebelle à la réflexion.

Il est fréquent de croire que les pièces de M. de Curel veulent poser un problème ou défendre une thèse. — Cette interprétation est inexacte ; l'auteur ne prend pas parti, il met en conflit des personnages avec des idées ; la lutte qui en surgit l'intéresse, le passionne et c'est cet émoi qu'il entend communiquer, qu'il veut éclairer, afin qu'il pénètre et illumine quelques mystères humains.

C'est la gloire et la singularité de M. de Curel d'avoir porté au théâtre, tantôt des débats élevés sur des problèmes généraux, tantôt des évolutions d'âme dont il analyse les mouvements mystérieux et cachés.

Ces drames de conscience sont des entreprises audacieuses au théâtre et ce n'est pas le moindre mérite de

M. de Curel d'avoir su les exprimer si librement sous la forme dramatique.

L'indépendance de pensée, l'intelligence pénétrante s'appuient sur un style sobre, ferme, énergique, lumineux et parfois grandiose.

Idées et langue sont exclusivement propres à M. de Curel, fortement marquées au sceau de son génie.



L'ENVERS D'UNE SAINTE

Analyse de la pièce.

Julie Renaudin, fiancée à son cousin Henri Laval, est abandonnée par celui-ci qui épouse Jeanne. Julie dans un accès de jalousie tente de faire disparaître sa rivale en la poussant dans un ravin où elle se blesse grièvement ; mais celle-ci ne la dénonce pas et Julie touchée de tant de générosité va expier son crime au couvent.

Dix-huit ans plus tard, Henri Laval est mort et Julie qui n'avait pas la vocation religieuse rentre dans sa famille gardant toujours au cœur le souvenir d'Henri Laval et l'amertume de sa vie perdue.

Jeanne Laval lui révèle que dans le but de libérer Henri des remords qu'il avait d'avoir abandonné Julie, elle lui a raconté l'attentat dont celle-ci s'était rendue coupable.

Julie ne supporte pas la pensée qu'Henri soit mort en la méprisant et, poussée par un instinct de vengeance dont elle n'a pas conscience, elle pousse Christine Laval à entrer au couvent, sachant qu'elle inflige à sa mère une douleur affreuse.

Mais un entretien avec une de ses anciennes élèves qui la plaisante sur les défauts qui faisaient une ombre légère sur sa sainteté lui ouvre les yeux.

Elle comprend que sous prétexte de travailler à la gloire de Dieu et de sauver une âme elle se venge. Pour se punir elle retourne dans son couvent.

L'ENVERS D'UNE SAINTE ⁽¹⁾

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, VEUVE RENAUDIN

Julie est assise près de la fenêtre, les mains inoccupées, le visage tourné vers l'extérieur, le regard vague. Elle est seule. Au bout d'un instant arrive Mme Renaudin, sans corset sous sa robe de toile écrue et coiffée d'un vaste chapeau de paille. Elle est munie d'un sécateur et d'un grand panier.

VEUVE RENAUDIN

Je vais cueillir des fleurs pour le reposoir...Viens-tu m'aider, Julie ?...

(1) Tous les extraits publiés dans ce volume sont pris au *Théâtre complet de M. de Curel*, publié par les Editions G. Crès et C^{ie}.

JULIE, *sans tourner la tête.*

Une autre fois, Maman... Je ne me sens pas le cœur à l'ouvrage...

VEUVE RENAUDIN

Encore à broyer du noir !...

JULIE

Non... Je pensais à une petite sœur que nous avons perdue l'hiver dernier... A peine vingt-trois ans !... Une figure d'enfant avec de grands yeux résignés !... Elle s'en allait de la poitrine et jamais un murmure... Ses parents habitaient dans les environs et la voyaient baisser de jour en jour. Sa mère disait : « Si seulement elle pouvait s'éteindre au milieu de nous !... Si on me la rendait pour les derniers jours !... Et qui sait ?... En bon air, peut-être qu'on la prolongerait ! » On n'aurait pas demandé mieux : mais une sœur appartient à Dieu tant qu'elle respire et on aurait été bien reçu à lui proposer d'aller finir loin du couvent !... Mais voilà qu'une petite conspiration s'organise... Nous avons découvert le moyen de procurer à notre chère compagne le bonheur de revoir le foyer paternel. Nous expliquons la chose au médecin. Il approuve et déclare qu'une promenade en voiture est indispensable à la guérison... La mère supérieure sourit... Elle regrette que la communauté soit pauvre... Ses ressources ne lui permettent pas

de promener les sœurs en carrosse... Si pourtant M^{me} la Comtesse voulait bien prêter son landau... Vous jugez si la pauvre mère était contente... Et la supérieure continuait avec le même sourire : « Votre fille est prévenue qu'elle restera cloêtrée, comme l'exige la règle, tant qu'elle ne franchira pas les portières de la voiture... Moyennant cela, vous pourrez la promener autour du château. Par les fenêtres ouvertes, elle reverra les appartements où elle a grandi... Mais surtout qu'elle ne mette pas pied à terre, à moins, bien entendu, d'accident. » L'expédition a lieu... Mère et fille sont dans l'équipage... Les voici dans le parc... la comtesse a donné ses instructions au cocher et en arrivant au petit pas dans la cour du château, une roue se détache et la voiture verse mollement sur le seuil défendu. Il y a cas de force majeure... La dame pousse un cri et entraîne sa fille dans cet intérieur où elles ont vécu. Quand notre petite malade nous est revenue le soir, elle était, pour la première fois, lasse et découragée. Le lendemain elle me disait : « Voyez-vous, sous aucun prétexte je ne sortirai plus... Ma pauvre mère a cru me procurer un grand bonheur et c'est tout le contraire... Ce retour parmi des personnes attachées à la vie ne m'a pas été bon. Il m'a fallu prier toute la nuit pour me retrouver joyeuse d'être ici. Qu'on m'y laisse mourir en paix, ce sera la meilleure façon d'avoir pitié de moi

Maman, elle avait raison, notre petite sainte. Il ne faut pas ramener son regard sur la terre après avoir pendant des années contemplé le ciel.

VEUVE RENAUDIN

J'avais bien prévu que tu serais mal à l'aise parmi nous.

JULIE

Dites mieux, j'y suis très malheureuse.

VEUVE RENAUDIN

Là, pour le coup, tu exagères !

JULIE

Non, vous ne voulez pas comprendre qu'au couvent nos sentiments sont enfermés avec nous et qu'après des années ils nous étreignent avec la même furie. Vous souriez des anciennes douleurs, tandis qu'elles nous rongent !...

VEUVE RENAUDIN

Il n'y a plus de raison pour que tu sois rongée, puisque tu n'es plus enfermée avec tes vieux sentiments... Fais comme nous, moque-toi d'eux.

JULIE

Ah ! c'est facile à dire !... Je heurte à chaque pas ce mort et je dois l'accueillir de sang-froid !... Des impressions que je croyais à jamais éteintes renais-

sent. Je suis assaillie de toutes parts... (*S'approchant de la fenêtre.*) Ce jardin, tenez, il n'est pas un détour d'allée, pas un arbre, pas une touffe de lilas qui n'évoque un souvenir... Là il me disait tout ce qu'on peut rêver de tendre avant son séjour à Paris... Là, il passait quelques mois après, nous amenant Jeanne en visite de noces... Ah ! son regard honteux pendant qu'il me la présentait. C'était près du magnolia : je vois d'ici la place... Et chez lui, donc ! Il m'environne, il m'affole !... Au point que je ne puis passer dans la chambre où flotte encore son dernier souffle. Et puis des scènes ridicules et navrantes. Par exemple, Jeanne et moi traversons l'appartement. J'arrive à l'endroit où je lui ai serré une dernière fois la main en le quittant pour toujours... Mes regards sont rivés sur ce coin du salon : Il est là !... C'est lui !... Jeanne a surpris mon émotion, et ne voilà-t-il pas qu'elle s'avise de la partager ! « Vous êtes comme moi ! » s'écrie-t-elle. Je ne peux pas m'y faire ! » Qu'a-t-elle donc dans les veines, cette femme-là ?... Je l'aurais étranglée !

VEUVE RENAUDIN, *ironiquement.*

Rien que cela !... Dis-moi la vérité, Julie. C'est contre Jeanne que, dès le premier jour, tu t'es mise dans une colère tellement affreuse que tu as dû t'en confesser le soir même ?

JULIE

Oui, Maman.

VEUVE RENAUDIN

Pourquoi cette fureur ? Jeanne est incapable de peiner volontairement quelqu'un.

JULIE

Oui, Jeanne est un agneau... C'est moi qui autrefois l'ai attaquée la première... lâchement... J'ai un crime sur la conscience.

VEUVE RENAUDIN

Mais ne raconte donc pas de pareilles absurdités !... Il y a des gens qui seraient assez bêtes pour te croire... Ne vois-tu pas que vos consciences de serres chaudes, dressées à crier miséricorde pour la moindre imperfection, finissent par radoter ?

JULIE

Si j'entrais dans les détails, vous verriez...

VEUVE RENAUDIN

Je t'en supplie, ne me trouble pas la cervelle avec le récit de tes vieux péchés. Dieu, qui est infiniment bon, doit t'avoir pardonné depuis des années. Reposons-nous sur lui.

JULIE

C'est cela... Retenez seulement que j'ai été coupable envers Jeanne qui a tout supporté avec une si

admirable sérénité que je pouvais me demander si elle savait... Il a fallu m'accuser moi-même pour acquérir la certitude que je ne lui apprenais rien.

VEUVE RENAUDIN

Ta colère s'explique de moins en moins... Si tu l'as, comme tu le prétends, lâchement attaquée, elle a été très généreuse...

JULIE

D'une générosité à faire vomir !... Tandis qu'elle dérobaît ma faute aux regards du monde entier, elle révélait l'odieux secret à une personne, rien qu'une, mais précisément la seule dont je redoutais le jugement : elle disait tout à Henri... Je m'étais enterrée vive pour emporter l'estime de cet homme, et Jeanne a voulu me perdre dans son esprit. Le jour de la première communion de sa fille, il s'était souvenu de moi avec émotion... Eh bien, à la même époque, sa femme s'inquiétait de ce qu'il m'oubliait si peu. Ne pouvant anéantir ma personne, elle tuait ma réputation.

VEUVE RENAUDIN

C'est abominable de parler comme si entre elle et toi la partie était égale... Jeanne a été unie à Henri par un sacrement... (*Long silence.*)

JULIE, *frappée de terreur, à voix basse.*

Unie à lui par un sacrement... Tout est là !.

Merçi, Maman, de me faire comprendre !... Une fois de plus je suis coupable et j'en demande humblement pardon à Dieu !... Jeanne a usé d'un droit sacré, et en le lui reprochant je me conduisais comme une misérable pécheresse. A l'avenir elle sera ma sœur, je vous le promets... J'y mettrai toute ma bonne volonté.

VEUVE RENAUDIN

Tu réussiras, j'en suis certaine.

JULIE

Je serai soutenue par la pensée qu'elle n'est pas arrivée à me rendre odieuse à Henri, dont la dernière parole a été pour ordonner à sa fille de se confier entièrement à moi.

VEUVE RENAUDIN

Jeanne est loin de faire obstacle à la réalisation de ce vœu... Preuve qu'au lieu de chercher à te nuire elle a été d'accord avec son mari pour mettre un intérêt dans ta vie...

JULIE

C'est encore vrai !... Prions Dieu de m'éclairer et de faire triompher en moi son esprit de justice...

VEUVE RENAUDIN

Et surtout qu'il te fasse apprécier ce qu'il y a

d'agréable dans ta situation qui s'arrange beaucoup mieux que je n'espérais... On t'a fait partout le meilleur accueil... Ton entrée aux Enfants de Marie a été un véritable triomphe... Tu seras présidente après moi... (*Julie hausse les épaules.*) Laisse-toi donc aller à sourire une fois !... (*Entre Barbe.*)

SCÈNE II

JULIE, VEUVE RENAUDIN, BARBE

VEUVE RENAUDIN

Qu'est-ce qu'il y a, Barbe ?

BARBE

Une belle visite pour mademoiselle Julie... Une jeune dame, oh mais, tout ce qu'il y a de chic... (*Tendant une carte à Julie.*) Et puis, voilà son nom...

JULIE, *lisant.*

Marquise de Frévoir !... O quelle joie !... Odile de Saint-Hilaire, qui a épousé le marquis de Frévoir...

VEUVE RENAUDIN

Une de tes anciennes élèves ?

JULIE

Oui... Celle que j'ai le plus aimée !...

VEUVE RENAUDIN

Je te laisse pour aller récolter mes fleurs. (*Mettant d'énormes lunettes bleues.*) Tu vois, je m'équipe contre le soleil... (*Faisant un mouvement pour s'en aller, puis revenant sur ses pas.*) Mon sécateur que j'oubliais... Oh non, il est dans le panier... Quand elle sera partie, viens me raconter les nouvelles...

JULIE, *qui grillait d'impatience de voir disparaître sa mère, pendant qu'elle s'éloigne.*

Barbe, voyons... Vous restez là, plantée... Mais appelez-la donc... Où est-elle?... (*Au même instant, une jeune femme, élégante, jolie, rieuse, moqueuse, bouscule Barbe qui sort et accourt vers Julie.*)

SCÈNE III

JULIE, ODILE

ODILE, *se précipitant au cou de Julie.*

Ici !... (*Julie se penche vers la figure d'Odile et presse successivement ses deux joues sur les deux joues qui lui sont offertes.*) Oh ! non !... Pas comme ça !... Vous embrassez encore comme les nonnes, en jouant des cymbales avec vos joues... Ce n'est pas de jeu, ma... j'allais dire ma mère... A-t-on jamais vu ?... Au fait comment dire ?

JULIE

On m'appelle Mademoiselle.

ODILE

Eh bien, voici pour vous, Mademoiselle. (*Elle applique deux baisers retentissants sur les joues de Julie.*)
A l'avenir, prenez modèle là-dessus... Hein, c'est mon tour de vous faire la leçon...

JULIE, *souriant.*

Toujours la même !...

ODILE

Il y a six mois vous avez répondu à la lettre où je vous annonçais mon mariage, que j'étais à jamais perdue pour vous... Je l'étais si peu que nous sommes voisines.

JULIE

Pourtant votre château n'est-il pas dans les Vosges ?

ODILE

Nous recevons l'hospitalité d'un vieil oncle de mon mari, à trois lieues d'ici... Un de ces oncles qu'on soigne... Tant que nous ne lui aurons pas fermé les yeux nous ne le quitterons guère.

JULIE

Comment avez-vous appris mon changement d'existence ?

ODILE

Claire Dupré se trouve en ce moment chez son grand-père le conservateur des forêts, qui est ami de notre oncle et administrateur de ses bois. Hier nous avons à déjeuner le conservateur et Claire. Pensez si elle et moi nous avons parlé de vous !...

JULIE

C'est très mal à elle de n'être pas encore venue me voir !...

ODILE

Ne l'accusez pas... Elle était arrivée le matin et son grand-père lui avait à peine laissé le temps de se débarbouiller avant de nous l'amener.

JULIE

Arrivée le matin et déjà renseignée sur mes faits et gestes !

ODILE

Elle avait eu de vos nouvelles par Christine Laval, votre parente, qui lui écrit souvent. Il paraît que la jeune fille, ainsi que nous toutes, a été prise à vos séductions.

JULIE, *blessée.*

Je ne sais ce que vous entendez par mes séductions.. Christine sent que je lui suis attachée, comme je l'ai été à d'autres, vous en particulier, pour mon malheur...

ODILE, *riant*.

En quoi ai-je mérité ce coup de griffe ?

JULIE, *souriant*.

En me quittant pour aller vers la vie... Christine également m'abandonnera.

ODILE

Est-elle vraiment fiancée avec M. Georges Pierard, comme on le prétend ?

JULIE

Je crois, en effet, qu'il est question d'un mariage.

ODILE

C'est ce que nous a dit Claire. Alors l'oncle nous a raconté un fait divers tragi-comique dont ce M. Pierard vient d'être le héros. Il avait pour maîtresse la fille d'un de nos métayers à laquelle il a signifié son congé dès qu'il s'est occupé de votre cousine. La délaissée a fait semblant de s'empoisonner avec des allumettes, mais l'indigestion qu'elle a réussi à se donner a été guérie en cinq minutes par une cuillerée d'ipéca. Son père menaçait de laver dans le sang le déshonneur de sa fille qui en était à sa vingt-cinquième aventure. On avait eu tant de fois l'occasion de le calmer, ce papa féroce, qu'on savait la façon de s'y prendre. Une petite somme versée par le délinquant lui a procuré la liberté de se consacrer à son nouvel amour.

JULIE

Ce monsieur Pierrard est un homme abominable !...

ODILE, *gaiement*.

Mais non !... Il est à l'âge où l'on s'amuse.

JULIE, *amèrement*.

Il sème la haine et le désespoir, ne blâmez pas : il s'amuse !...

ODILE

L'été dernier, dans l'arène de Saint-Sébastien, je voyais un taureau ruisselant d'une sueur d'agonie, le muflé barbouillé d'une bave sanglante, et prêt à fondre sur un de ses persécuteurs, lequel se trouvant pris de trop court, criait à ses compagnons, en leur montrant l'animal exaspéré : « Amusez-le pendant que je recule un peu... » C'est ce qu'ils firent en plantant quelques banderilles dans le cuir de la bête... Il y a, croyez-moi, bien des manières de s'amuser.

JULIE

Vous parlez avec une légèreté !... Et vous étiez parmi nos meilleures !...

ODILE, *riant*.

On frémit à l'idée de ce que deviennent celles qui étaient parmi les pires !...

JULIE, *tristement.*

Cette vision vous paraîtrait moins drôle si vous aviez perdu votre jeunesse à vouloir former des chrétiennes.

ODILE

Si nous sommes des chrétiennes tièdes, nous vous conservons une chaude affection... C'est consolant !... Quant à M. Pierrard, je suis désolée que mes bavardages lui aient fait tort dans votre estime.

JULIE

Ce tort n'est peut-être pas irréparable... Je sais, hélas ! que bien des hommes deviennent d'excellents pères de famille après de scandaleuses jeunesses... Croyez-vous, au moins, que M. Pierrard aime sérieusement Christine ?

ODILE

Cela, oui !... Le courage qu'il a eu d'affronter d'assez grands ennuis pour appartenir exclusivement à ses espérances, le prouve... De l'avis de tous ceux qui le connaissent, il rendra sa femme très heureuse...

JULIE

Voilà qui me rassure un peu... (*Entre Christine.*)

SCÈNE IV

JULIE, ODILE, CHRISTINE

JULIE

Précisément celle dont nous parlions... Venez, Christine, que je vous présente à une autre de mes enfants, Odile de Saint-Hilaire... Je devrais dire : Mme la marquise de Frévoir...

CHRISTINE, à *Odile*.

Je vous connais déjà, Madame. Je ne rencontre jamais Claire Dupré sans qu'elle me cite vos spirituelles réparties.

ODILE, *montrant Julie*.

Pourvu que cette personne austère ne vous les fasse pas prendre en grippe !...

CHRISTINE

Je vous assure que ma cousine a le caractère très gai et ce n'est pas elle qui nous empêchera de plaisanter lorsque vous viendrez goûter avec Claire et moi. Vous voyez, je parle déjà comme si nous étions amies...

ODILE

Si cela dépend de moi, nous le serons... Cependant...

CHRISTINE

Vous en doutez ?...

ODILE

Je vous expliquerai mon hésitation un jour où je serai moins pressée. Pour le moment, il faut que je vous quitte... Mon mari m'a donné un quart d'heure à passer ici, pendant qu'il portait chez l'armurier un fusil qu'il a détraqué !... Il m'attend avec une patience qui n'est pas à toute épreuve... (A Julie.) Au revoir ma mère... Ah zut !... Je suis incorrigible !... (Se jetant au cou de Julie.) Au moins que je vous embrasse : c'est toujours de saison... (A Christine.) A bientôt, Mademoiselle... Ne vous dérangez pas, je connais le chemin. (Elle sort.)

SCÈNE V

JULIE, CHRISTINE

JULIE

Croyez-moi, ce n'est pas une amie pour vous... La pernicieuse influence du monde ne l'a pas épargnée...

CHRISTINE

Vous faites bien de me prévenir... La prochaine fois, je l'accueillerai plus froidement. Ma chère

Julie, — vous voyez, je vous obéis en vous appelant par votre petit nom, — ma chère Julie, hier soir, mon fiancé est venu à la maison, et, vraiment, il a été si charmant que je me suis sentie toute gênée pour lui répondre. Je me disais que son inclination méritait d'être payée du retour, mais vous m'avez rendue prudente en me montrant la nécessité d'être mieux renseignée sur sa conduite et ses sentiments religieux... Il en est résulté que le pauvre garçon est parti désolé de m'avoir trouvée maussade. J'en suis moi-même navrée et pourtant je ne laisserai pas mon affection s'exprimer librement, tant que je ne saurai pas s'il en est digne. Vous m'avez promis de vous informer. Avez-vous appris quelque chose ?...

JULIE, *embarrassée.*

Rien de décisif... attendons...

CHRISTINE

Heureusement vous êtes là pour m'encourager... Je ne puis plus me passer de nos longues causeries... Mon âme ne s'ouvre complètement que pour vous.

JULIE

Il ne faut pas que cette confiance fasse tort à l'autorité de votre mère.

CHRISTINE

Maman, je l'aime beaucoup, mais il entre dans sa tendresse trop de souci de mon bonheur matériel, tandis que vous préparez mon éternité ! Je sens qu'auprès de vous mon âme s'élève et s'annoblit. Je m'estime davantage depuis que je vous vois tous les jours. Vraiment, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Si seulement une trouvaille que j'ai faite hier pouvait vous intéresser. En ce moment on met à sec, pour la nettoyer, la petite pièce d'eau qui se trouve devant notre maison...

JULIE

Que de fois, lorsque j'étais enfant, je m'y suis amusée à jeter du pain aux poissons rouges.

CHRISTINE

Pendant le déjeuner des ouvriers, je flânais par là et j'ai perçu un objet qui sortait de la vase, un objet un peu brillant... Je l'ai ramené avec un râteau... C'est une miniature sur bois, dans un cadre autrefois doré ; miniature qui vous ressemble autant qu'on en peut juger, car l'humidité l'a fortement détériorée.

JULIE

Qu'en avez-vous fait ?...

CHRISTINE

Voici... (*Elle tend à Julie un petit paquet, enveloppé d'un journal, qu'elle tenait à la main.*)

JULIE, après avoir déballé le paquet et regardé le contenu.
Froidement.

Ceci a été mon portrait.

CHRISTINE

Je m'en doutais... Est-ce qu'il n'y a pas eu quelque chose d'écrit, au dos ?... (*Elle reprend le portrait.*)
Donnez, que je nettoie la boue. (*Elle mouille de salive un coin de son mouchoir et frotte le revers du portrait.*) Décidément, c'est effacé... Tout de même, ne dirait-on pas le mot : Henri... Tenez, là...

JULIE, affectant un calme dédaigneux.

Henri, oui... Henri Laval, votre père... Je me souviens de lui avoir donné mon portrait accompagné d'une phrase quelconque.

CHRISTINE

Mais ce portrait au fond de l'eau... Pourquoi ?

JULIE

La peinture s'était peut-être abîmée. On vend maintenant des couleurs si peu solides.

CHRISTINE

C'est égal !... Je suis scandalisée de voir jeter à

l'eau l'image d'une cousine, comme un petit chat crevé.

JULIE, *souriant*.

Une véritable profanation !... Avez-vous montré ce débris à votre mère ?

CHRISTINE

Non... Elle est encore si triste !... Cela n'aurait qu'à réveiller une vieille histoire.

JULIE

Vous avez bien fait. (*Reprenant le portrait.*) Puis-je le garder ?

CHRISTINE, *riant*.

Le beau cadeau

JULIE, *très sombre*.

Il a sa valeur ! (*Long silence. Julie s'absorbe dans la contemplation du portrait.*)

CHRISTINE, *l'observant*.

Julie, vous n'êtes guère plus forte que maman contre les vieilles histoires.

JULIE, *levant la tête brusquement*.

Moi ?

CHRISTINE

Est-ce que je ne vois pas vos mains qui tremblent ? .. et des larmes ?... J'ai eu tort d'apporter cela.

JULIE

Il y a, en effet, de vieilles, très vieilles histoires qui me font pleurer. J'en suis quitte pour une courte émotion, comme vous voyez. (*Elle s'efforce de sourire.*)

CHRISTINE

Est-ce que je me trompe ? Il me semble qu'un chagrin a dû vous pousser dans le temps à entrer au Sacré-Cœur.

JULIE

Le bon Dieu ne m'a pas envoyé la grâce d'une vocation spontanée... Il a fallu de lourdes peines pour me conduire à lui. Cette peinture est de la même époque. Voilà toute la chose.

CHRISTINE

Un homme que vous aimiez a eu des torts envers vous ?

JULIE

Je ne prononcerai pas un mot de blâme contre une personne à laquelle mon affection restera fidèle jusque dans l'autre vie.

CHRISTINE

Il s'agit de mon père, n'est-ce pas ?

JULIE

Oui. Que cela vous serve de leçon, Christine.

Vous savez combien il était noble et bon, malgré cela j'ai cruellement souffert par lui. Jugez du danger que court une jeune fille qui s'attache à un être vulgaire, esclave des plus bas instincts.

CHRISTINE

Mon Dieu, est-ce qu'en disant cela, vous penseriez à Georges ?

JULIE

Pour vous répondre avec une franchise absolue, j'aurais besoin de mieux connaître votre caractère... Etes-vous la femme forte qui fait passer l'intérêt de son salut avant les affections périssables d'ici-bas ?

CHRISTINE

Je l'espère... La plus grande obligation que je vous ai, c'est de m'avoir éclairée sur l'énergie dont je serais capable pour sauver mon âme si elle était en péril.

JULIE

Supposez pourtant que votre fiancé soit l'ennemi...

CHRISTINE

Aucun motif humain ne me ferait renoncer à Georges, mais nos devoirs envers Dieu sont au-dessus de toute discussion.

JULIE

Bien, mon enfant !...

CHRISTINE

Seulement, je ne vois pas comment, auprès de Georges, mon salut serait compromis.

JULIE

La vie conjugale comporte une terrifiante intimité. Votre mari parlant de vous dira : ma moitié... Avec l'air de plaisanter, il énoncera une vérité sinistre. La vierge pure risque d'être la moitié d'un débauché, la créature née pour la vie éternelle se rive à un cadavre.

CHRISTINE

En revanche, quel bonheur si on devient la moitié d'un héros ou d'un saint !...

JULIE

Oh ! quant à cela, d'accord !... Moi-même, j'avais rêvé de m'unir à votre père. Appuyée sur lui j'aurais trouvé moins aride le chemin du ciel. Oui, le sacrement du mariage est une institution divine. Seulement le mari et la femme vivent dans une dépendance mutuelle si complète que l'un ne peut pas commettre un péché sans que l'autre subisse une flétrissure. A eux deux, ils n'ont plus qu'une conscience. Accepteriez-vous d'arriver devant le

juge suprême avec les responsabilités d'un infâme séducteur... Voilà pourtant ce qui vous menace...

CHRISTINE

Au cas où j'épouserais Georges ?... Vous disiez à l'instant que vous n'aviez rien appris de décisif.

JULIE

J'ai lâchement reculé devant le chagrin que j'allais vous faire. Mais la vue de ce portrait me rappelle au sentiment du devoir. Si l'être délicat qu'était votre père a jeté aux ordures un souvenir sacré, de quoi sera capable celui qui se signale par son inconduite ? Un M. Pierrard, par exemple...

CHRISTINE

Je suis au supplice !... Apprenez-moi ce que vous savez.

JULIE

En m'écoutant, vous allez peut-être sourire, comme tout à l'heure mon élève préférée pendant qu'elle me révélait le scandale. Un jeune homme s'amuse... Quoi de plus naturel ?...

CHRISTINE, *tirant son mouchoir et s'essuyant les yeux.*

Ayez pitié... Est-ce que Georges en aime une autre ?...

JULIE

Bien au contraire, pour le quart d'heure, c'est

vous qu'il aime. Vous lui plaisez tellement qu'il s'est dégoûté d'une jeune fille qu'il courtisait. La pauvre abandonnée a voulu se suicider, et n'a pas réussi... Son père allait la venger, mais on l'a désarmé. La fille désespérée et le père en courroux sont d'un ridicule classique... Quant à vous, Christine, vous êtes le personnage applaudi, la rivale heureuse, la triomphatrice. Voyons, courage ! Ne pleurez pas !

CHRISTINE, *se raidissant contre la douleur.*

Je serai forte, mais le premier moment...

JULIE

Est rude !... Assister à l'effondrement d'un idéal...
Je connais cela...

CHRISTINE

Je sais ce que vous feriez à ma place.

JULIE

Oui, mais j'agis en contradiction avec le genre humain. M. Pierrard est un homme sérieux, plein d'avenir, très estimé et que la plupart des mères de famille s'empresseraient de choisir pour gendre.

CHRISTINE

N'avoir qu'une conscience avec lui !... Etre de moitié dans ses crimes !... Quelle horreur !... Merci, Julie, de m'avoir ouvert les yeux !...

JULIE

Vous, du moins, vous êtes une vraie chrétienne avec laquelle je n'ai plus à redouter les déceptions que m'ont apportées tant de jeunes filles !...

CHRISTINE

Mon chagrin est très grand, mais votre approbation me soutiendra jusqu'au bout. C'est maman qui m'inquiète. Elle tenait énormément à ce mariage... Comprendra-t-elle mes raisons de le rompre... J'ai peur qu'elle ne les trouve pas assez graves.

JULIE

Mon enfant, elles sont de la plus haute gravité pour nous qui avons la foi...

SCÈNE VI

JULIE, CHRISTINE, VEUVE RENAUDIN

Cette dernière revient avec son panier rempli de fleurs, son grand chapeau, de vieux gants, les lunettes bleues, et tout en parlant se débarrasse de son attirail de jardinage.

VEUVE RENAUDIN

Eh bien, c'est du joli !... Laisser une vieille femme s'exténuer au grand soleil pendant que vous restez à ne rien faire !... (*A Christine.*) Je travaillais pour le bon Dieu, tu n'aurais pas dû l'oublier !

CHRISTINE, *avec un sentiment profond.*

Le bon Dieu n'y perdra rien, allez, tante !...

VEUVE RENAUDIN

Oui, on dit cela... Tu n'es pas à l'âge où il fera de bien brillantes affaires avec toi.

CHRISTINE, *d'un ton mystérieux.*

On ne peut pas savoir !... (*Consultant la pendule.*)
Mon Dieu, déjà cinq heures ! Maman doit se demander ce que je deviens...

VEUVE RENAUDIN

Reste encore un peu ; elle viendra te chercher et nous aurons le plaisir de la voir.

CHRISTINE

Non, il vaut mieux que j'aille la rejoindre... Au revoir, tante. (*Elle lui tend le front. A Julie.*) A demain, n'est-ce pas ?

JULIE

Oui, Christine, à demain. (*Elles s'embrassent. Christine sort.*)

SCÈNE VII

JULIE, VEUVE RENAUDIN

VEUVE RENAUDIN, *la suivant des yeux.*

Elle est toute pâlotte, cette petite... On devrait la purger... Et puis, tu la rendras nerveuse à force de causer. Cela m'agace de voir s'éterniser vos colloques. C'est pour cela que je l'ai grondée de n'être pas venue m'aider à cueillir mes fleurs. Si vous aviez fait une partie de volants sur la pelouse, je me serais bien gardée de vous déranger.

JULIE

Nos conversations ne peuvent que la pousser au bien.

VEUVE RENAUDIN

Tu ne t'en aperçois pas, avec son air tranquille c'est une tête chaude que cette fillette. Ne viens-tu pas de l'entendre ?... « Le Bon Dieu n'y perdra rien !... On ne peut pas savoir ! »... Prends garde qu'elle n'aille prendre ta place au couvent.

JULIE

Quand cela serait !...

VEUVE RENAUDIN

Tu t'en es bien trouvée, n'est-ce pas ?

JULIE

Je n'avais pas la vocation. Une foule d'autres l'ont.

VEUVE RENAUDIN

Et puis songe à sa mère qui resterait seule. Sa position serait lamentable. Elle n'est pas de force à supporter l'isolement. Ce serait sa fin.

JULIE, *les yeux étincelants, mais la voix molle et d'un ton neutre.*

Quelle idée !

RIDEAU

ACTE III

SCÈNE II

JULIE, ODETTE

JULIE, *avec impatience.*

Arrivez donc !... Où étiez-vous passée ?... (*Elles s'embrassent.*)

ODETTE

La porte du jardin était ouverte, et supposant que, par ce beau soleil, vous y étiez peut-être, j'y ai jeté un coup d'œil... Mal m'en a pris : je me suis trouvée nez à nez avec la jeune Christine Laval.

JULIE

Vous vous en plaignez ?...

ODETTE

Je prenais mon air le plus affable pour aller à elle... Mais elle m'a carrément tourné le dos.

JULIE

Elle ne vous a pas reconnue.

ODETTE, *haussant les épaules.*

Allez donc !... Il faut en prendre mon parti !... Votre cousine ne se soucie pas d'entrer en relations avec moi. Dites-lui de ma part qu'elle est une pim-bèche.

JULIE

Je me garderai de lui appliquer une épithète qu'elle ne mérite pas. Elle a en ce moment des pré-occupations qui ont pu la rendre distraite.

ODETTE, *ironiquement.*

Distraite au point de me toiser avec sa mine la plus dédaigneuse avant de me tourner le dos. Et savez-vous pourquoi elle me regardait ainsi du haut en bas ?... Tout simplement, ma bonne demoiselle, parce que vous l'avez persuadée de mon indignité... J'ai été au couvent une de vos enfants chéries, et je n'ai qu'à me rappeler comment vous nous gouverniez pour deviner ce qui se passe entre Christine et vous... Lorsque vous vous empariez d'une jeune âme vous prétendiez régner sur elle sans partage... Vous aviez toujours une ou deux préférées, dont vous vous occupiez avec un dévouement admirable mais tyrannique. M'arrivait-il, en promenade ou en récréation, de ne pas causer exclusivement avec vous, j'avais à subir de véritables scènes.

JULIE, *protestant.*

Oh ! par exemple !...

ODETTE, *riant.*

Oui, j'exagère... Vous vous borniez à être d'une humeur massacrate. Chaque fois que je prenais une camarade en amitié, vous opériez aussitôt un savant déballage de ses défauts qui me détournait d'elle. Ne suis-je pas en droit d'en conclure que les mauvaises dispositions de Christine à mon endroit viennent de ce que vous avez étalé à ses yeux mes petits travers ?...

JULIE

C'est exact... J'ai fait cela !...

ODETTE

Je l'aurais parié !... Je savais également que loyale et franche comme vous l'êtes, vous n'hésiteriez pas à le reconnaître...

JULIE

J'ai la volonté de toujours dire la vérité, mais vous m'apprenez comment on peut être menteuse sans le savoir, car je n'avais pas conscience de vous avoir fait un tort immérité dans l'estime de Christine, pas plus qu'autrefois je ne m'étais aperçue des accès de mauvaise humeur dont vous aviez à souffrir.

ODETTE

Vous étiez bien trop bonne pour faire souffrir...
On vous voyait jalouse et on souriait...

JULIE

Parlez, parlez !... J'ai besoin de savoir !... On
souriait, dites-vous ?...

ODETTE

Oh ! pas méchamment, je vous assure... Pas une
maîtresse n'était plus aimée et respectée que vous...
Votre esprit nous charmait et malgré notre inexpé-
rience nous comprenions ce que vos vertus vous
coûtaient.

JULIE

Vous soupçonniez donc que je n'avais pas la vo-
cation ?...

ODETTE

On nous apprenait qu'une religieuse doit être
morte au monde et nous étions déjà suffisamment
femmes pour saluer en vous le plus passionné des
cœurs de femmes.

JULIE

La passion que Dieu a mise en moi, je l'appli-
quais à des œuvres pieuses avec un tel acharnement
que ma santé déclinait. Mon ardeur qui me soute-
nait en ce monde, m'emportait dans l'autre.

ODETTE

Cela non plus, ne nous échappait pas : aussi vous regardions-nous comme une sainte.

JULIE

Ah ne profanez pas ce nom en l'appliquant à une pauvre pécheresse !... Considérez seulement que je sacrifiais ma vie à la sanctification de vos âmes et pardonnez-moi mes colères lorsqu'il m'arrive de découvrir qu'une de mes anciennes élèves n'est pas fervente chrétienne... Vous, par exemple, Odette, que n'ai-je pas fait pour asseoir vos convictions sur des fondements inébranlables ?... Vous êtes remarquablement intelligente, et c'est à votre intelligence que je m'adressais...

ODETTE

Oui, pendant que les autres mères nous enjoignaient de croire sans même essayer de comprendre vous me faisiez un véritable cours de philosophie...

JULIE

En nous accordant la raison, Dieu n'a-t-il pas voulu nous fournir un moyen d'arriver jusqu'à lui ?... Vous l'avez constaté vous-même, lorsque, sans recourir à la révélation, nous avons conclu à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

ODETTE, *riant*.

C'est vous qui avez conclu ma chère et bonne maîtresse, moi pas.

JULIE

Pourtant vous sembliez intéressée par nos recherches.

ODETTE

Au plus haut point... Seulement, j'avais, quand nous les avons entreprises, une foi pleine de sécurité, et à la fin je me débattais au milieu d'innombrables objections.

JULIE

Pourquoi ne m'en avoir pas dit un mot ?

ODETTE

Oui, pour vous affoler, nous précipiter dans de cruelles discussions, et nous rendre l'existence impossible !... J'ai préféré vous regarder voguer à pleines voiles vers la certitude bénie, pendant que je ramais péniblement vers le doute.

JULIE

Et cela, parce que mon caractère emporté vous faisait peur ?

ODETTE

Peur, non pas pour moi, mais pour vous qui preniez tout tellement à cœur...

JULIE

Le doute qui vous tourmentait alors, en êtes-vous guérie ?...

ODETTE

J'observe ma religion... Ce n'est pas à des gens comme nous de renier le passé.

JULIE

Ainsi vous n'êtes plus qu'une chrétienne d'occasion... Et cela par ma faute, parce que dans mon orgueil je me suis crue capable de guider votre esprit jusqu'à des hauteurs qui ne m'étaient pas accessibles... J'ai causé à votre âme un tort d'autant plus irréparable, qu'à vos yeux ce n'est peut-être pas un tort... Si je me jetais à vos pieds, comme j'en suis tentée, pour vous demander pardon, vous me regarderiez comme une folle.

ODETTE

Ce qui subsiste de meilleur en moi vient de vous !

JULIE

Ne cherchez pas à me rassurer : Dieu vous envoie pour m'aider à voir clair dans les réduits obscurs de ma conscience... Ce n'est pas à vous seule que j'ai fait du mal. Mon caractère jaloux, mon ardeur conquérante qui, autrefois, provoquaient les sourires de mes élèves, m'ont rendue odieusement criminelle.

Odette, je vous en prie, laissez-moi... Venez demain... Plus tard vous risqueriez de ne plus me trouver...

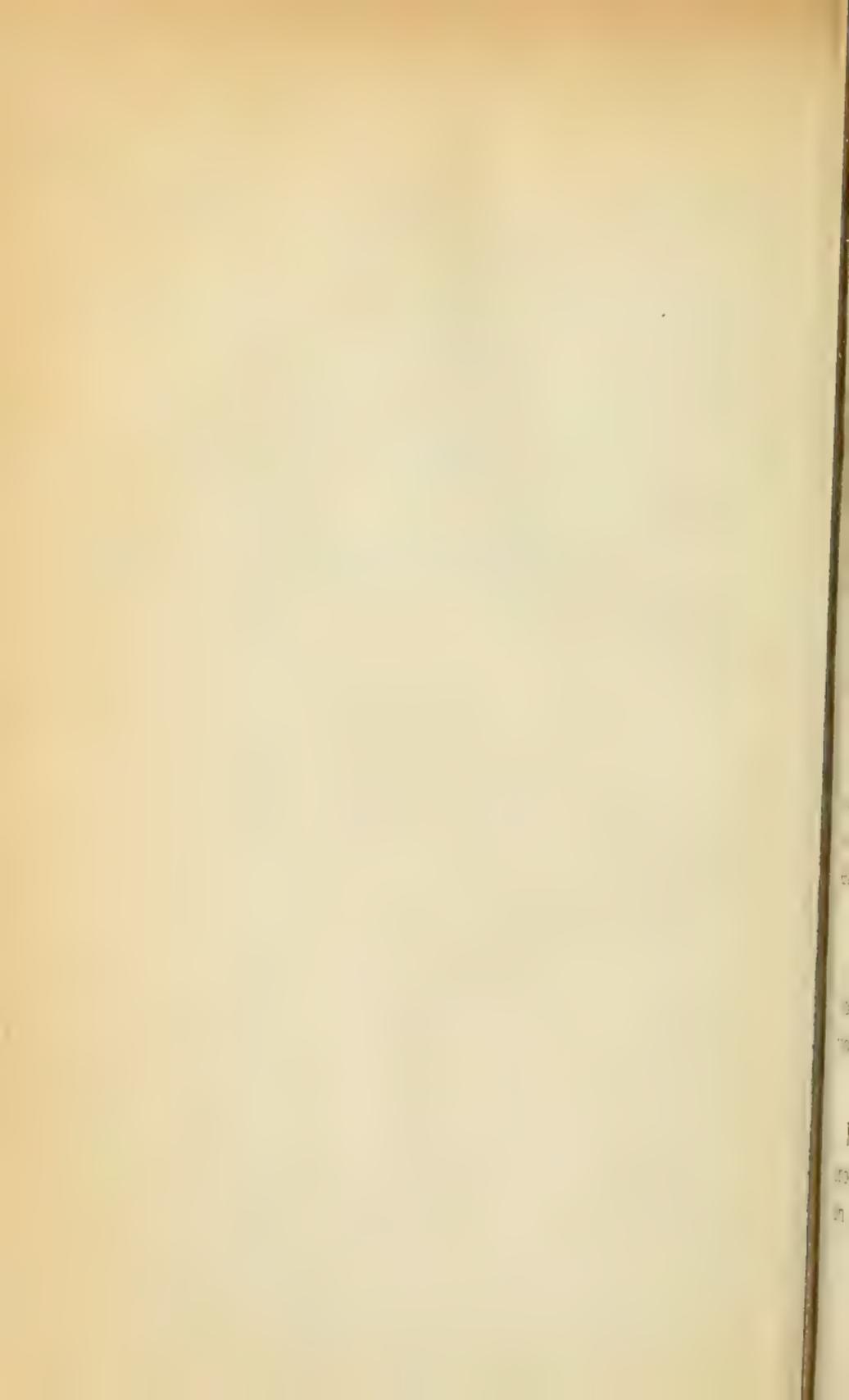
ODETTE

Oui, demain...

JULIE

Merci, et maintenant partez ! partez !... Dieu m'attend !... *(Elle tombe à genoux, accoudée à l'assise d'un fauteuil, la figure dans les mains. Odette se penche, l'embrasse sur le haut du front, puis s'éloigne sans que Julie ait fait le moindre mouvement.)*

LES FOSSILES



LES FOSSILES

SCÈNE II

ROBERT, HÉLÈNE, CLAIRE

Claire arrive du dehors en toilette de promenade, carton sous le bras.

CLAIRE, *otant ses gants, son chapeau.*

Le soleil est aveuglant. J'étais allée devant le poste des douaniers pour dessiner le récif qu'on voit là-bas, mais il n'y avait pas moyen, c'est un éblouissement.

HÉLÈNE

Que trouvez-vous de si curieux à ce récif ? A ma connaissance, vous en avez déjà trois vues dans votre album.

CLAIRE

Il m'intéresse avec son aiguille de pierre qu'on croit voir chanceler sous le choc des vagues, comme un pêcheur debout dans l'eau.

ROBERT

Plutôt comme un berger gardant ses blancs moutons... Voyez, le troupeau gambade.

CLAIRE, *souriant*.

Troupeau !... Que ce mot m'aurait semblé vulgaire là-bas, pendant que je dessinais... Je me figurais des choses... Ce flot bouillonnant, même par les plus beaux jours, on dirait que des créatures le soulèvent, des créatures qui luttent pour monter au soleil, des Sirènes, peut-être, qui regrettent le temps où elles prenaient leurs ébats sur cette plage. Car, n'en doutez pas, autour de mon rocher, elles ont mené leur existence cruelle et délicieuse.

ROBERT, *riant*.

Délicieuse !... Est-ce pour avoir croqué de hardis marins ?

CLAIRE

Mais oui, avec les tendres petits mousses pour dessert.

ROBERT

Que d'imagination !... La mer te monte à la tête.

CLAIRE

Moque-toi, je te conseille ! Si la mer me pousse au lyrisme, les bois ne t'exaltent pas moins. Lors-

qu'après une absence tu revenais à Chantemelle, ta première action était de courir à la forêt, tout seul, vêtu comme un voleur, et le soir il fallait t'entendre raconter ce que tu avais vu sous tes chères futaies.

ROBERT

Oui, les grands bois de Chantemelle ! Je n'étais jamais plus heureux que là... Oh ! cela ne m'empêche pas d'aimer aussi la mer. Les forêts et la mer m'ont toujours attiré d'une étrange façon... J'ai été passionné pour la chasse, et ce n'était pas uniquement la rage de tuer des animaux : non, il y avait autre chose : l'épaisseur du fourré, un sentiment d'inconnu... J'écoutais avec délices les coups de vent arriver dans la futaie, s'annoncer au loin par un bruit de flots, s'approcher, grandir lentement, mystérieusement, et tout à coup la crinière des bouleaux et la toison des hêtres s'agitaient sur ma tête : j'étais dans le tourbillon ! Et puis les sangliers qui accourent en brisant les perches, en pliant le taillis... On espère une apparition faunesque. Et quand le sanglier saute dans l'éclaircie, noir, hérissé, la queue en vrille, on n'est presque pas déçu... et le trot léger des loups sur les feuilles mortes.. leur tête fausse et oreillard qui s'encadre dans les ronces, regarde, s'évanouit, sans qu'on puisse dire

par où... Et la silhouette falote des renards sur la neige !... Je m'exalte en pensant à tout cela !.....

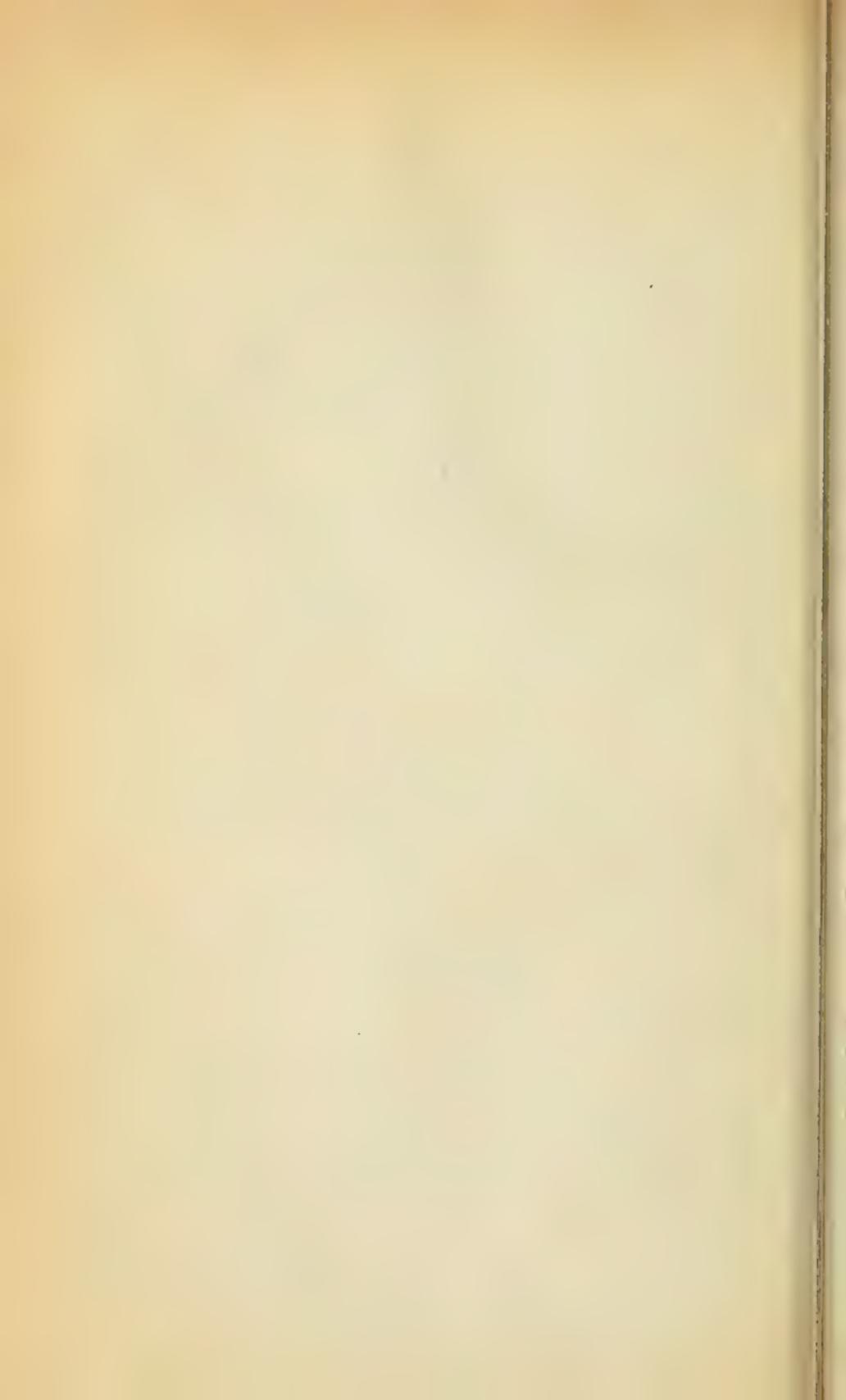
HÉLÈNE, *assise à l'écart et cherchant à ramener l'attention sur elle.*

Décidément oui, vous préférez les forêts à la mer.

ROBERT

J'aime les deux, mais pas avec le même cœur. En moi, l'aristocrate adore ces futaies aussi anciennes que nous, dont les rameaux protègent tout un peuple d'arbustes. Ne sommes-nous pas frères des chênes et des hêtres géants ? Impossible de me promener parmi eux sans partager leur arrogance. Je plane sur les basses tiges, je prends pour moi toute la lumière, et sème dédaigneusement des fâines et des glands pour les affamés de la lande. Ici, devant la mer, un autre homme s'éveille. Des vagues, toujours pareilles, toutes également parées d'un rayon de soleil, toutes également petites par le calme, toutes également hautes par la tempête. Je me dis alors qu'il y a là une image de l'humanité très différente de celle que présentent les bois. L'uniformité de ces flots qui portent indistinctement le fardeau des navires, et parmi lesquels les mouettes n'ont pas de choix à faire pour se poser, trouble un peu mes instincts forestiers. Je me demande si les hom-

mes ne pourraient pas cheminer parallèlement comme les vagues qui, sans se heurter, courent toutes ensemble jusqu'à la grève. Mais aussitôt il me vient une crainte : je doute que l'humanité, si l'on en réalise le nivellement parfait, continue à monter vers ses mystérieuses destinées comme la légion des vagues qui se soulève en bloc sous l'attraction d'en haut. Mes préférences hésitent au souvenir des arbres monstrueux qui sont des merveilles à condition d'étouffer ce qui grandit aux environs ; et il faut me plaindre, écartelé que je suis entre le forestier et le marin, l'homme des futaies et l'homme des vagues.



L'INVITÉE

Analyse de la pièce.

Anna de Grécourt, mariée à Hubert, aimait passionnément son mari ; subitement elle lui découvre des torts graves et dans une crise de rage aveugle elle fuit le domicile conjugal abandonnant ses deux petites filles.

Hubert de Grécourt ne s'est jamais douté du vrai motif de cette fuite. Pour couper court aux interprétations malveillantes et donner une explication à ses filles, il répand le bruit qu'elle est folle.

Retirée en Autriche auprès de sa famille, Anna reçoit seize ans après ces événements, la visite d'Hector Bagalais, vieil ami de la famille Grécourt qui vient lui offrir de la part d'Hubert, son mari, de revoir ses filles.

D'après ce que lui raconte Hector Bagalais, elle se rend vite compte que cette proposition cache un but égoïste : Hubert voudrait se débarrasser de ses filles qui entravent sa liberté et les confier à leur mère.

Bien que froissée de cette façon de disposer d'elle, Anna accepte de partir avec Hector Bagalais, mais à la condition d'arriver à l'improviste et sous un faux nom afin de se rendre compte de la situation et de pouvoir agir selon les circonstances. Les Grécourt sont à la campagne, ayant à demeure Madame Marguerite de Raon, personne assez suspecte et de mauvaise

influence sur les jeunes filles ; Anna constate vite que tout va à la diable dans cet intérieur où les jeunes filles sans direction sont en somme malheureuses ; celles-ci découvrent que l'Invitée est leur mère ; elles tentent de réconcilier leurs parents mais le faible Hubert ne parvient pas à retenir sa femme qui surmontant les conseils de son égoïsme repart à Vienne emmenant ses filles.

L'INVITÉE

ACTE II

A la campagne, chez M. de Grécourt. Grande galerie vitrée tapissée de plantes grimpantes Mobilier rustique. Billard. Ouvrages de femmes. Livres ouverts sur les meubles. Pêle-mêle dans les coins, jeux de toutes sortes : volants, raquettes, filet de tennis, etc. Accrochés à un pendoir : chapeaux de jardin, imperméables, ombrelles, cannes à pêche, paniers à mettre des fleurs, etc. Le vitrage du fond laisse apercevoir un beau parc traversé par une petite rivière qui serpente entre des bouleaux et des saules. Une porte placée au milieu du vitrage donne accès dans le parc.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, ALICE

Les deux jeunes filles reviennent du parc. En entrant elles accrochent leurs chapeaux de paille et déposent leurs ombrelles Robes très simples de couleur claire.

THÉRÈSE, *se laissant tomber sur un siège.*

A présent, nous n'avons qu'à nous tourner les pouces jusqu'au dîner.

ALICE

Ah ! ce n'est pas folichon ici !... L'an passé nous avions du moins le petit Persac. Il était drôle. Mais cette année, malgré d'aimables instances, il nous tient rigueur. C'est joliment ta faute !

THÉRÈSE, *d'un ton détaché.*

Bah ! bah !

ALICE

Si, ma bonne !... Pleure, s'il te reste des larmes, pleure une certaine nuit où nous l'avons emmené dans le parc. Nous étions à la lisière du bois quand une chouette s'est mise à crier. Tu pouvais à merveille te passer de te cramponner à lui avec les marques de la plus vive terreur, car nous entendons des hiboux tous les soirs sans y prendre garde... Mais tu as trouvé intéressant de te blottir contre lui... Depuis quelques jours ça marchait ferme entre vous deux. Tu n'avais qu'à voir venir. Il a gagné un fameux refroidissement ce soir-là !

THÉRÈSE

Je te conseille de parler moins haut... Il y a deux ans nous avons ici l'excellent Van Nervinde... Ce Hollandais n'est pas joli, joli... son esprit n'est pas un feu d'artifice, mais son cœur flambait pour toi, et comme il a des plantations grandes

comme un département, je ne te trouvais pas à plaindre... Tu n'avais qu'à laisser son cœur exposé traîtreusement aux rayons de tes yeux... Te rappelles-tu cette promenade où Van Nerveinde cheminait entre nous dans les prairies du grand étang ?... Tout à coup, tu juges à propos de te tourner le pied, histoire de peser pendant une heure sur le bras de ton Hollandais... Ce que tu étais lourde !... Il suait à grosses gouttes et en a contracté une fichue grippe, cousine du refroidissement de Persac.

ALICE

Nous n'avons évidemment pas de chance... Est-ce que des personnes agréables et qui font des frais tant qu'on veut devraient rester ainsi sur le carreau ?

THÉRÈSE

Jusqu'à Hector qui s'est envolé et ne revient pas !

ALICE

Peut-être est-il allé prendre femme...

THÉRÈSE

Oh ! cela ne le tourmente guère... S'aperçoit-il seulement que nous sommes des jeunes personnes très à point ?... C'est l'être le plus distrait que je connaisse.

ALICE

En tout cas, il a entrepris une expédition mystérieuse... Papa sait où. Dès qu'on fait allusion, il prend un air innocent.

THÉRÈSE

Dis donc, est-ce assez sciant que papa veuille nous accompagner le mois prochain à Dieppe !

ALICE

Sous tous les rapports il ferait mieux de rester ici.

THÉRÈSE

Toujours sur nos talons !... Cela serait très bien si Marguerite n'était pas du voyage, mais du moment qu'elle se joint à nous, papa devrait bien garder la maison.

ALICE

Sans contredit... Ce n'est pas qu'il nous surveille beaucoup, ce pauvre père...

THÉRÈSE, *regardant au travers du vitrage.*

Tiens, vois-le là-bas qui pêche à la ligne sous ce bouquet d'aulnes, au tournant de la rivière... Sûrement il n'a pas la mine d'un tyran.

ALICE

C'est égal... sa présence nous fait du tort... On trouve la caravane trop complète.

THÉRÈSE

Réellement, Marguerite devrait loger dans un autre hôtel.

ALICE

En effet... Se figurent-ils que le public est aveugle ?

THÉRÈSE

Si papa l'était seulement !... il ne garderait pas Marguerite à vue. Tu ne t'es pas aperçue qu'il est un peu jaloux, le cher homme ?

ALICE

Chut ! Quand Noé était ivre, ses enfants faisaient un péché en ne le croyant pas à jeun... L'Écriture le dit...

THÉRÈSE

Je dis, moi, que nous sommes suffisamment dépréciées par la folie de maman, sans être encore compromises par le sans-gêne de papa. (*On voit Marguerite arriver du parc.*)

ALICE

Tais-toi !... Marguerite.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE, *porte un pliant qu'elle dépose dans un coin, jette un livre sur une table, et ôte son chapeau.*

Que complotez-vous ?

THÉRÈSE

D'empêcher papa de nous escorter à Dieppe...
Nous désirons voler de nos propres ailes.

MARGUERITE, *souriant.*

Grand Dieu, n'êtes-vous pas assez libres ?

THÉRÈSE

Il y a liberté et liberté.

ALICE

Venez-nous en aide. Nous comptons sur votre influence.

MARGUERITE

Elle est nulle...

THÉRÈSE

O la bonne blague !

MARGUERITE

Du moins, quand il s'agit de séparation.

ALICE, *insinuante.*

C'est dommage !... Ce serait si mignon de partir comme trois sœurs, d'avoir les coudées franches, de loger sous la même clef.

MARGUERITE

Oh ! quant à cela, nous n'habitons jamais bien loin les unes des autres

THÉRÈSE, *agressive.*

Trop près ou trop loin, pas de milieu.

MARGUERITE

Plaît-il ?

ALICE, *perfidement conciliante.*

Thérèse disait à l'instant que ce n'est pas la même chose d'aller seules avec vous, ou sous la surveillance de papa. Lui présent, vous prenez tout de suite dix ans de plus, et dame, nous aimons mieux vous traiter en camarade, que vous appeler notre ancienne.

MARGUERITE, *riant.*

Allez, vous vous consolerez facilement d'un si petit malheur ! (*Elle va pour sortir.*)

ALICE

Où allez-vous ?

MARGUERITE

Faire la sieste. A plus tard... (*Elle sort.*)

SCÈNE III

THÉRÈSE, ALICE

THÉRÈSE, *riant*.

As-tu vu comme je lui ai fait dresser l'oreille, à notre veuve inconsolée ?

ALICE

Heureusement j'ai paré le coup. Je t'en prie, ne recommence pas. Nous l'aimons bien, elle nous traite gentiment, ce serait absurde de troubler la bonne harmonie pour le plaisir de l'aguicher.

THÉRÈSE

Ce n'est pas pure taquinerie, puisque nous avons des raisons sérieuses d'être mécontentes ?

ALICE

Va, ma pauvre Thérèse, quand tu parviendrais à réformer Marguerite, le plus important resterait à faire : nous convertir nous-mêmes.

THÉRÈSE

Je ne me sens pas l'âme si noire !...

ALICE

Au fond, que sommes-nous ? Deux abandonnées mal élevées, pas dirigées, le cœur sur la main, la parole prompte, l'imagination fertile...

THÉRÈSE

Portrait flatteur !...

ALICE

Ressemblance garantie, hélas !... Grillant de nous marier, livrées à nos seules lumières, nous avons adopté un procédé déplorable. Attirer les jeunes gens à force d'originalité... Les attirer, ça réussit.... Les retenir, c'est différent... Ils flânent, autour de nous comme devant une parade de la foire ; quant à entrer dans la baraque, serviteurs !... Nous sommes trop amusantes !

THÉRÈSE

D'après toi, si nous étions ennuyeuses, on se disputerait nos mains ?

ALICE, *tristement*.

Au moins on dirait : A la bonne heure, celles-là ne sont pas folles comme leur mère.

THÉRÈSE

C'est terrible, cette parole partout et toujours en travers de notre avenir.

ALICE

Raison de plus pour y moins donner prétexte.

THÉRÈSE

Maintenant nous sommes jugées. A moins d'un miracle, nos charmes resteront sans pouvoir, comme

disaient nos aïeux en voyant se faner nos grand'mères.

ALICE, *riant*.

Et encore, nos grand'mères avaient-elles d'enviables raisons pour se faner. (*Écoutant.*) Tiens, une voiture qui grince sur le sable, dans la cour.

THÉRÈSE

Tu rêves... Nous n'attendons personne... Les dix pelés et quatre tondus que nous avons pour voisins ont déjeuné ici hier... En voilà pour trois jours avant que le plus assidu ne se montre.

ALICE

Je t'assure que quelqu'un débarque. (*Elle entr'ouvre une porte à droite et recule stupéfaite.*) Hector !

THÉRÈSE

Il n'y a pas de quoi tomber à la renverse. Allons lui dire bonjour.

ALICE, *à mi-voix*

C'est qu'il n'est pas seul... Oh ! les pressentiments !... Je disais qu'il était peut-être allé prendre femme !

SCÈNE IV

THÉRÈSE, ALICE, ANNA, HECTOR

Hector accompagne Anna. Celle-ci, d'un regard, inspecte d'abord l'appartement. Après avoir constaté l'absence de son mari elle examine curieusement ses filles.

HECTOR

Bonjour, fillettes !... J'amène une vieille amie de la famille. Elle vient de loin pour vous connaître.

ALICE et THÉRÈSE, *tendant successivement la main à Anna en disant :*

Bonjour, Madame. (*Un silence.*)

HECTOR, *après avoir vainement attendu la réponse d'Anna.*

Votre père est sorti ?

THÉRÈSE

Il est à la pêche. (*Le montrant du geste.*) On le voit d'ici... (*Anna passe devant Hector et s'approche vivement du vitrage. Thérèse la suit et complaisamment la renseigne.*) Regardez là-bas ce point blanc qui s'agite au bord de la rivière, c'est son chapeau.. contre la touffe de saules d'un vert plus foncé que les autres.

ANNA

Je vois maintenant... Il faut savoir que c'est lui.

THÉRÈSE

Je vais le faire chercher... Avant dix minutes...

ANNA, *l'interrompant.*

Non surtout pas !... Je serais désolée de le déranger ; d'autant que, c'est vrai, je viens de loin pour vous connaître, et le temps que nous passerons ensemble ne sera pas perdu ; le mien, du moins, car je dispose bien légèrement du vôtre.

ALICE

Oh ! Madame, nous en avons à revendre, en particulier aujourd'hui.

ANNA, *avec un regard vers Hector.*

Vous n'avez pas de monde à demeure ?

THÉRÈSE

Rien qu'une amie, Mme de Raon ; mais cela ne compte pas. Elle est de la maison.

ALICE, *à Anna.*

Vous offrirais-je de vous conduire dans votre chambre ?

ANNA

Bien volontiers... (*À Thérèse.*) J'espère, Mademoiselle, vous retrouver dans un instant.

THÉRÈSE

Certainement, Madame.

SCÈNE V

THÉRÈSE, HECTOR

THÉRÈSE

A-t-on idée d'un étourdi pareil !... Une amie de la famille, est-ce un nom, cela ? Voilà une façon de présenter les gens !...

HECTOR

Ce n'est pas étourderie...

THÉRÈSE

Exprès, alors ?... Nous disions que votre voyage était mystérieux. Je crois bien qu'il l'est, puisque vous en ramenez une dame innommable. Pourquoi l'est-elle ?

HECTOR

Quand il lui plaira de se faire connaître, vous le saurez.

THÉRÈSE

Elle est d'allures bizarres, votre dame... A peine polie... Tantôt distraite, tantôt nous examinant comme le ferait un agent de la sûreté... Et sa façon d'aller se coller à la vitre pour contempler papa qui fait le gros dos sur sa ligne !... Pas de faux-fuyants, Hector, je veux savoir qui c'est...

HECTOR, *souriant*.

Rien que cela !

THÉRÈSE

Et tout de suite, encore !

HECTOR

Soyez obéie... Mon enfant, vous me traitez souvent de vieux grognon, parce que je ne m'extasie pas sur vos excentricités. Je suis pourtant votre ami, et je vais le prouver. En nommant cette personne, malgré sa défense, je vous rends peut-être le plus grand service que vous puissiez espérer.

THÉRÈSE

Mon Dieu, vous parlez comme pour offrir à un enfant des étrennes utiles. Je regrette presque ma question.

HECTOR

Oh que dites-vous ! Ma révélation aura une influence énorme sur votre vie.

THÉRÈSE

Faites-la donc, car ma vie ne peut que gagner au change.

HECTOR

La personne qui m'accompagne est votre mère.

THÉRÈSE, *effrayée*.

Non ?... Libre ?...

HECTOR

Comment, libre ?

THÉRÈSE

Guérie, alors ?

HECTOR

De sa folie !... Absolument... Pas la moindre trace.

THÉRÈSE, *incrédule.*

N'importe, ses yeux ont une expression...

HECTOR

De femme qui revoit son mari et ses enfants après vingt ans d'absence. Elle n'a jamais été folle.

THÉRÈSE

Ainsi, on nous trompait ?

HECTOR

Oui. Vos parents n'ont pas vécu heureux ensemble ; ils se sont séparés. Votre mère était autrichienne, elle est retournée dans son pays.

THÉRÈSE

Et voilà mes parents réconciliés ?

HECTOR

Oui.

THÉRÈSE

Bien sûr ?

HECTOR

Pourquoi ce doute ?

THÉRÈSE

Ah ! c'est assez que je l'exprime !

HECTOR, *lui prenant la main.*

Ma pauvre enfant !

THÉRÈSE

Voilà donc mes parents en présence, et après ?

HECTOR

Après, c'est l'inconnu... L'existence de votre mère a été toujours parfaitement honorable, soyez-en certaine, mais il y a entre vos parents de graves malentendus. Dès la première rencontre, il peut y avoir des froissements tels que votre mère, emportée comme je la connais, quitte la maison sur-le-champ. Si ce que je redoute arrive, elle est capable de disparaître sans dire à ses filles le mot que j'attends. C'est contre un pareil malheur que je vous mets en garde.

THÉRÈSE

Je comprends... Merci, Hector... Vous vous conduisez en ami... Elle ne partira pas sans avoir trouvé à qui parler.

HECTOR

Allons, à défaut d'attendrissement dans ce petit

coeur, il y a un grain de bon sens dans cette cervelle.

THÉRÈSE

Vous m'en voulez de ne pas mettre en branle tout le tra-la-la du sentiment. Mais soyons de bon compte. Est-ce que je connais ma mère?... Tout ce qu'on peut exiger de moi, c'est que j'éprouve le vif désir de m'attacher à elle... Oh! cela, oui!... Et l'attacher à nous! Voilà surtout ce qu'il faudrait! Si seulement nous trouvions moyen de la retenir... Je vais y réfléchir de toute mon âme.

HECTOR

Le meilleur moyen serait de l'aimer et de le lui dire.

THÉRÈSE

Serait-il bien efficace?... Son cœur n'a pas l'air beaucoup plus préoccupé de nous que le nôtre n'est rempli d'elle... Et puis, c'est singulier, s'il s'agissait, pour conquérir un mari, de jouer à un homme une petite comédie sentimentale, je m'en sentirais bien capable. A ma mère, j'hésiterais davantage.

HECTOR, *ironique, à part.*

O force des préjugés! (*Alice et Anna rentrent*).

THÉRÈSE

Avant tout, il faut conférer avec Alice.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ALICE, ANNA

ANNA, à *Hector*.

Mlle Alice a fait une découverte surprenante.

HECTOR

Bah!

ANNA

J'ai la bosse de la maternité.

ALICE

Incontestablement. En cinq minutes, madame a trouvé moyen, par mille petits détours, de me faire raconter tant d'histoires, depuis des aventures de poupées jusqu'à nos flirts, que j'en suis hors d'haleine. Le plus étonnant, c'est que je me sois laissée si docilement confesser. Pour m'appivoiser à ce point, il faut des aptitudes spéciales.

ANNA, *riant*.

La bosse de la maternité, par exemple!... Là-dessus, nous sommes tombées d'accord.

ALICE

Et madame gémit de n'avoir pas d'enfants sur qui exercer son talent. (*Thérèse gesticule pour attirer* .

l'attention de sa sœur qui finit par s'en apercevoir et se rapprocher d'elle.)

HECTOR, *bas, à Anna.*

Comment les trouvez-vous?

ANNA, *paisiblement.*

Gentilles.

HECTOR

Un bon mouvement... Dites-leur qui vous êtes.
(De la tête Anna refuse, et l'entretien se poursuit à voix basse.)

THÉRÈSE, *bas, à sa sœur.*

Sortons, j'ai à te raconter une chose gigantesque!

ALICE

Bien.

THÉRÈSE, *à Anna.*

Madame, permettez-nous d'aller préparer le goûter.

ANNA, *à Thérèse.*

N'oubliez pas, Mademoiselle, qu'il nous reste à faire connaissance.

THÉRÈSE

Je le désire trop pour oublier.

SCÈNE VII

HÉCTOR, ANNA

ANNA, *les suivant des yeux.*

Cette petite Alice a beaucoup de moi quand j'avais son âge... Plus communicative, cependant... C'est son pays qui le veut... (*Passant soudain à une autre idée, elle se dirige rapidement vers le vitrage du fond et regarde dans le parc, se retournant pour envoyer ses réflexions à Hector.*) Est-ce qu'il pêche toujours au même endroit ? Non, il a disparu... Quand mes filles m'ont dit, à peine entrée : « Il est là, vous n'avez qu'à regarder pour le voir... » cela m'a presque bouleversée... Était-ce visible ?

HECTOR

Pas trop, à moins de savoir.

ANNA, *toujours en train de fouiller le parc.*

J'ai beau chercher, plus de mari... Peut-être est-il en chemin pour rentrer.

HECTOR

Rien d'impossible.

ANNA, *quittant son poste d'observation*

Eh bien ! qu'il vienne. Tant que je ne l'aurai pas vu, je serai mal à l'aise pour observer, et ma

curiosité a tant de pâture dans cette maison ! En somme, je suis assez contente ! Vous allez voir ; j'aurai une belle attitude. La faible créature d'autrefois ne montrera pas le bout de l'oreille... Au moins, j'espère que mon mari s'abstiendra de faire allusion à ma prétendue faute... Voilà qui gênerait tout... Je me suis laissée calomnier pour en finir avec une existence qui me pesait, mais, à présent, il me serait intolérable d'écouter la légende de mon enlèvement. Le mieux serait un oubli discret.

HECTOR

Il sait vivre.

ANNA

Et doit être porté à la modération puisque Marguerite est ici. L'avez-vous vue ?

HECTOR

Elle ?... Pas encore.

ANNA

Alice m'en a parlé très simplement et avec amitié. Pourtant j'ai cru la voir rougir. Hubert est impardonnable de condamner ses filles à un pareil voisinage... De loin, je ne l'avais pas senti aussi vivement... Oui, c'est odieux.

HECTOR

Les pauvres petites sont à plaindre...

ANNA

O les lambines !... Je voudrais les faire causer avant qu'Hubert ne rentre. Tout à l'heure il faudra m'escrimer contre lui, et si l'entretien tourne à l'aigre, partir sans connaître un peu mieux ces petites. Je le regretterais.

SCÈNE VIII

HECTOR, ANNA, HUBERT

Entre Hubert, bonhomme poivre et sel, bedonnant et quelconque.

Tenue très débraillée. Il porte d'une main ses ustensiles de pêche, de l'autre, un superbe poisson suspendu par les ouïes à un brin d'osier.

HUBERT, *stupéfait devant sa femme.*

Vous !

ANNA

Moi-même ! (*Elle lui tend la main.*)

HUBERT, *retirant les siennes.*

Excusez... elles sont gluantes... Permettez que j'emporte ce poisson à la cuisine... et puis j'irai... (*Il fait le geste de se rajuster.*)

ANNA

Faire un bout de toilette ?... Inutile... Cela tombe

on ne peut mieux que je vous surprenne en négligé... Déposez cet animal et revenez vite.

HUBERT

C'est cela.

SCÈNE IX

ANNA, HECTOR

ANNA

O mon ami, qu'il est changé !... Quel magot !...

HECTOR

Dame, les années passent !

ANNA

Et les souvenirs restent !... Dire qu'en venant ici j'avais peur, oui, peur !... Ce que je suis courageuse à présent !...

HECTOR

Ainsi, lorsqu'il a ouvert la porte...

ANNA

J'ai manqué lui rire au nez. Maintenant ma visite devient très drôle... Avez-vous remarqué sa consternation en m'apercevant ?... Si je mettais le comble à sa déroute en affectant de me sentir ici chez moi,

pleine d'amabilité pour lui et de confiance dans l'avenir.

HECTOR

Il ferait une tête !... N'en ayez aucun doute.

ANNA

A merveille !... Il m'a jadis si peu prise au sérieux, c'est bien le moins que je lui rende... Et puis, au fond, je serais trop triste si je n'exagérais pas ma gaîté... Car, pour un rien, je fondrais en larmes... Se dire : « Voilà l'être ridicule pour l'amour duquel je me suis rendue extraordinairement malheureuse !... »

SCÈNE X

LES MÊMES, HUBERT

HUBERT, à *Anna*.

Me voici. puisque vous m'acceptez tel quel.

HECTOR

Ma mission est remplie. (*Il s'esquive. Un silence.*)

ANNA

Vous m'avez appelée, je ne me suis pas fait prier.

HUBERT, très *gourmé*.

Merci !... je ne comptais pas être exaucé si vite...

ANNA

Pourquoi tant de cérémonies entre vieilles connaissances et même vieux époux, affirment d'anciennes chroniques ?... (*Un silence.*) Comment me trouvez vous ?

HUBERT

Hein ? ... Je ne saisis pas...

ANNA

Changée ?...

HUBERT

Mais... je ne sais... Je vous ai reconnue du premier coup d'œil.

ANNA, *satisfaite.*

Alors l'impression n'est pas trop mauvaise ?

HUBERT

Si vous cherchez un compliment...

ANNA

Pourquoi pas ? J'ai besoin qu'on m'encourage.

HUBERT

Vous ne semblez pas en peine.

ANNA

Je suis hésitante.

HUBERT

Il faut l'entendre pour le croire.

ANNA

Croyez-le... Il me reste une incertitude sur les motifs qui vous déterminent à m'ouvrir cette maison.

HUBERT

Hector était chargé cependant...

ANNA

Je n'ai rien voulu entendre... On m'appelle, j'accours... Un pareil empressement n'est-il pas louable ?

HUBERT

Si ! Mais vous dispensait-il d'écouter ce que notre ami commun était chargé de vous dire ?

ANNA

J'ai préféré m'en rapporter à vous. Nous avons quelque peu vécu l'un et l'autre, assez pour ne pas témoigner trop de surprise devant les propositions bizarres, ni trop de dépit devant les solutions imprévues... Quand on est ainsi, c'est un plaisir de délibérer ensemble.

HUBERT

Chacun son goût !... Moi, je suis moins curieux... Hector vous portait un message très net : il est impardonnable de s'être tenu dans le vague... Vous avez vu vos filles ?

ANNA

Ne parlons pas d'elles. Qu'il ne soit question, en ce moment, que de nous... Me voici ramenée au bercail, ravie d'y être, pleine de bonne volonté. Comment la témoigner ? C'est la seule chose qui m'embarrasse. Jusqu'à quel point dois-je être reconnaissante ? Eclairéz-moi.

HUBERT

Que diable !... Vous avez une façon de poser les questions qui les embrouille ! Laissez-moi donc aller consulter Hector.

ANNA

Pour le renvoyer comme ambassadeur ?... Nous nous en passerons bien. Je réclamaïis d'être encouragée, maintenant vous semblez un peu gêné et cela suffit pour me mettre à l'aise... Qu'est-ce qui vous trouble ?... Que je m'informe jusqu'où doit aller ma reconnaissance ? Redouteriez-vous de ma part une explosion trop grande ?

HUBERT

Je veux être traité suivant mes mérites... bien minces.

ANNA

Mettons que je sois venue serrer la main, non d'un vieil époux, mais d'une ancienne connaissance... Ce n'est pas trop exalter vos mérites, je

suppose ?... (*Signe satisfait d'Hubert.*) Bien. A présent je sais à quoi m'en tenir. Vous avez eu la généreuse pensée de me rendre une partie de ma famille, j'allais dire la meilleure, mais puisque vous ne voulez pas en être, je me mords la langue.

HUBERT

Je me suis dit : « Voilà des années qu'elle vit en exil, l'heure est venue de la sortir d'un isolement trop austère. »

ANNA

Il n'était ni trop profond, ni trop austère... N'exagérons pas ma vertu... A Vienne j'ai été très mondaine, on m'a beaucoup fêtée, et tous mes efforts ont tendu à faire pénitence le sourire aux lèvres... Je hais le repentir larmoyant... Car, entre parenthèses, je suis repentante. Acceptez mes regrets de vous avoir donné jadis de graves sujets de plainte. Mon Dieu, voyez comme de se trouver en présence des gens amène d'inexplicables revirements. Ce matin, il me semblait que si vous hasardiez la moindre allusion à nos funestes dissentiments, je vous arracherais les yeux... Me voilà maintenant d'humeur à en parler la première et sans fiel. Ne trouvez-vous pas qu'après des années les choses qui paraissaient énormes, se réduisent à être des taupinières devant lesquelles on est confus d'avoir eu le vertige ?

HUBERT

Vous avez le repentir conciliant.

ANNA

Exigez-vous qu'il se produise revêtu d'un cilice ?... Non, la férocité n'est pas votre défaut... D'ailleurs... on respire sous ce toit un air tellement imprégné du parfum de la vie de famille, qu'on se figure le maître de la maison content de son sort, entouré de toutes les affections enviabes, et trop juste pour reprocher aux autres la sérénité qu'il a lui-même en partage.

HUBERT, *embarrassé.*

Très agréablement raisonné.

ANNA

Puisque la conversation roule sur votre foyer, permettez-moi, mon ami, de vous complimenter sur vos filles qui sont ravissantes.

HUBERT, *affable.*

L'honneur en revient à vous autant qu'à moi.

ANNA

Oh ! elles sont si peu miennes !... Leur éducation est votre œuvre, vous les avez formées. De mauvaises langues de femmes prétendent que les hommes sont incapables d'élever les jeunes personnes... Vous faites une brillante exception.

HUBERT

Eh non, c'est ce qui vous trompe !... Nos filles sont jolies, spirituelles, remplies de droiture, mais horriblement mal élevées.

ANNA

Vous m'étonnez !

HUBERT

Le tableau n'est malheureusement pas chargé... Je suis un père faible, aveugle, inexpérimenté, ce dont nos enfants pâtissent... Les pauvres petites ont fait un tas de folies, se sont compromises et je ne sais comment les marier.

ANNA

Elles ont de la fortune...

HUBERT

Peuh ! Je n'ai pas amélioré leurs dots.

ANNA

Enfin, que la question d'argent ne vous tracasse pas... J'ai tant bien que mal administré mon petit avoir et j'apporterai mon obole.

HUBERT, *avec élan.*

Vous serez notre Providence !... Les dots, c'est quelque chose, mais il faudrait surtout une direction plus ferme... Si nos filles ont le bonheur d'être

désirées par vous, je suis prêt à m'en séparer aussi souvent et longtemps qu'il vous plaira.

ANNA, *sèchement*.

Me les confier !... C'est un honneur dont je suis parfaitement indigne.

HUBERT

Allons donc !... N'ai-je pas pris mes renseignements ?... Je sais combien, pendant votre éloignement, vous avez été une femme respectable, et suis certain de mettre mes filles en bonnes mains.

ANNA

Entendons-nous... Je partage la conviction que chez moi elles seraient pour le moins aussi convenablement placées qu'ici... mais je ne me sens pas capable d'assumer de nouveaux devoirs. Vous me rendez justice en m'appelant une femme respectable... C'est un titre auquel j'ai droit, ou peu s'en faut ; faites-moi seulement la grâce de songer aux luttes qu'il m'a fallu soutenir pour en rester digne.

HUBERT

Je ne doute pas qu'avec votre beauté...

ANNA

Laissons ma beauté... je parle de combats contre moi-même... A vingt-quatre ans, le plus grand ennemi d'une femme complètement délaissée, c'est

son propre cœur... J'ai vaincu le mien par des moyens barbares, y étouffant tout ce qui demandait à vivre, fauchant amitiés et penchants qui pouvaient entretenir la faculté d'aimer... L'apaisant avec d'arides coquetteries, comme on trompe la soif dans le désert, avec de petits cailloux... L'ai-je assez mutilé, ce pauvre cœur ! Actuellement il n'y reste plus une fibre aimante... C'est un jardin transformé en cour pierreuse sans un coin de verdure. A force d'y persécuter l'ivraie, le bon grain n'y peut plus pousser... Le bon grain serait l'amour maternel...

HUBERT

Quoi ! Vous, en êtes à vous proclamer mère dénaturée !

ANNA

Dieu sait quel épouvantable désespoir j'ai senti en quittant mes filles... J'ai passé des années à couper un à un les liens qui me rattachaient au bonheur perdu, et aucun d'eux n'est tombé sans que j'aie versé des torrents de larmes ! N'y a-t-il pas quelque audace, maintenant qu'à force de tortures j'ai conquis la paix, à m'offrir une maternité qui promet des fruits amers?... Vous avez eu autour du cou les petits bras de vos bébés qui bégayaient à votre oreille leurs gentilles bêtises, chaque jour

allongeait d'un anneau cette longue chaîne d'impressions douces dont est faite la tendresse des parents... Chérissez vos filles, vous y êtes plus exercé que moi...

HUBERT

Je ne m'attendais pas à cette résistance... car enfin, si rien au monde ne vous inspire d'affection, que cherchez-vous ici ?

ANNA

Ce qui n'y est plus ! Il y a bel âge que les vivants me paraissent inoffensifs, mais je gardais la terreur des fantômes. (*Fixant sur lui un regard plein d'ironie.*) M'en voilà délivrée ! Je suis dans leur repaire, et c'est moi qui leur fais peur, car ils ne se montrent pas. Grâce à vous, je partirai guérie de la maladie du souvenir, la plus cruelle de toutes.

HUBERT

J'en suis fort aise, mais, en attendant, vous ne venez pas à mon aide.

ANNA

En enlevant vos filles ? Quand je m'en sentirais le courage, ce serait vous faire le plus grand tort. Parions que vous avez, pour me les proposer, une raison autre que celle de perfectionner leur éducation ?

HUBERT, *protestant mollement.*

Oh ! par exemple !

ANNA, *souriant.*

Je vous ai si bien connu, il en reste quelque chose !... Oui, vous avez une mauvaise raison. Gardez-vous de me la dire, vous en avez envie et ce serait une bévue... N'éloignez pas vos enfants ; elles vous protègent contre les entraînements définitifs, et quant aux autres, vous y êtes condamné à perpétuité.

HUBERT, *perdant patience.*

Dites donc, il me semble qu'en fait d'entraînements vous pourriez montrer plus d'indulgence. Et pour une femme qui prétend que rien ne l'intéresse plus, vous vous occupez beaucoup trop de ma conduite.

ANNA

Ne me faites pas pire que je ne suis. Mon cœur est incapable de dévouement, mais son indolence lui permet de s'intéresser aux gens... Je goûte parmi ceux qui habitent cette maison une sensation fine qui m'enchanté... Vous m'autorisez bien, n'est-ce pas, à rester jusqu'à demain ?

HUBERT, *interloqué.*

Assurément...

ANNA

Si cela vous dérange le moins du monde, il y a encore un train ce soir... Mais je perdrais à regret un plaisir auquel j'attache du prix... Je sais que vous avez une étrangère au château, Mme de Raon... Elle est, m'a-t-on dit, tout à fait de votre intimité ; par conséquent, je présume qu'on peut lui révéler qui je suis... Votre femme après tout... Ma présence est au moins aussi naturelle que la sienne.

HUBERT

Est-ce une critique ?

ANNA

Mille fois non !... Ce serait mal à moi de supposer que vous respectez assez peu vos filles pour les placer dans une situation douteuse... Vous êtes à l'âge où un homme peut s'accorder une amie sans que nul y trouve à redire ; surtout quand l'amie est, si j'ai bonne mémoire, assez insignifiante ; car je rencontrais parfois Mme de Raon, quand elle était encore mademoiselle de Mornex. L'ai-je bien jugée ?

HUBERT

Hum !... C'est une personne de notre intimité, et, vous savez, quand on se voit du matin au soir, on ne s'occupe guère de l'esprit qu'on a.

ANNA

Rien de plus vrai. Elle a probablement des qualités sérieuses ?

HUBERT

Ah ! oui... Elle a rendu très heureux mon pauvre camarade Raon.

ANNA

La reconnaissance dont vous entourez sa veuve est touchante !... Mme de Raon est sans doute liée avec vos filles ?

HUBERT

Oui, et je m'en plains un peu... Ces demoiselles ne sont que trop portées à se donner des allures au-dessus de leur âge...

ANNA, *moqueuse.*

Et l'influence d'une femme qui a ses dents de sagesse n'est pas l'idéal ?

HUBERT

Pas trop.

ANNA

Pourquoi favoriser leur liaison ?... Il serait si simple de ne pas inviter Mme de Raon à la campagne.

HUBERT, *embarrassé.*

J'y ai songé... C'est difficile !... Quand on a mis quelqu'un sur un certain pied, il est toujours délicat de modifier...

ANNA, *indifférente.*

Oh ! j'ai dit cela... N'y attachez pas d'importance... Tenez, ne parlons plus de Mme de Raon, vous m'en dites du mal, je finirai par vous croire ; j'aurai des préventions contre elle, et jugez combien je serai ridicule si je lui témoigne la moindre malveillance.

HUBERT

En ai-je dit du mal ?... Tout au plus une légère objection...

ANNA

Vraiment !... Alors j'avais mal compris... (*Alice et Thérèse entrent. Anna les arrête d'un geste.*) Vous permettez, Mesdemoiselles... Encore un mot à votre père. (*A Hubert qu'elle entraîne plus loin.*) Je compte leur cacher qui je suis. Soyez également discret. Je redoute par-dessus tout les étalages de sentiments, et cela me désolerait de voir le joli souvenir que j'emporterai de ma visite, gâté par une crise inopportune.

HUBERT, *amèrement.*

Toujours soigneuse de votre précieux repos !

ANNA, *riant.*

Oui, j'y attache quelque prix. (*Haut.*) A ce soir !...
Je me réjouis de dîner avec vous en famille !

HUBERT, *du ton dont il dirait : Allez au diable!*
C'est réciproque. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

ANNA, THÉRÈSE, ALICE

ANNA

Mesdemoiselles, je ne suis qu'une hôte de passage,
il ne faut pas m'abandonner ainsi.

THÉRÈSE

C'est donc vrai ?... Vous comptez nous quitter
bientôt ?

ANNA

Demain.

THÉRÈSE

Oh ! Madame !... Pour longtemps ?

ANNA

J'habite l'étranger... Quand reviendrai-je en
France ?

THÉRÈSE

Vous n'avez personne qui vous y retienne ?...
Pas d'amis ?

ANNA

Auriez-vous le petit défaut d'être curieuse, Mademoiselle.

THÉRÈSE, *souriant.*

Oui, Madame... Pas d'amis ?

ANNA

Hélas non !

ALICE

Nous, par exemple !

ANNA, *souriant.*

Comme il faut se défier des nouvelles connaissances !... Me voici presque prisonnière.

ALICE

Prisonnière !... Non, Madame... Nous mettons plus d'amour-propre à vous conserver.

THÉRÈSE

Vous resterez de bon cœur.

ANNA, *souriant.*

Quelle prétention !

THÉRÈSE

Nous savons qui vous êtes.

ANNA, *très calme.*

Ceci me surprend. Qui pensez-vous que je sois ?

ALICE

Maman !

ANNA, *ne pouvant réprimer un mouvement d'émotion.*

Vous dites ?

ALICE

Maman... Hector l'assure.

ANNA, *très émue.*

C'est vrai ! Je suis votre mère... Une mère qui a été malheureuse la majeure partie de sa vie. Ne me considérez pas comme un monstre si mon cœur est sec, si mon premier mouvement, quand vous m'appellez maman, est de nier. (*Elle fond en larmes. Les jeunes filles la considèrent avec étonnement.*)

THÉRÈSE

Nous avons beaucoup hésité à vous démasquer... Pour désirer garder un pareil secret, il faut des raisons bien fortes... Cependant, il me semble que nous usons d'un droit.

ANNA, *les attirant à elle et les embrassant.*

Inutile de vous excuser, c'est fait.

THÉRÈSE

Il y a longtemps que nous aurions tenté de vous écrire, si on ne nous avait pas dit que vous étiez...

ANNA

Folle, n'est-ce pas ? On vous trompait... (*Avec un sourire triste.*) J'ai toujours eu ma pleine connaissance, et quelquefois je m'en serais bien passée.

THÉRÈSE

Ah ! nous devons un fameux cierge aux auteurs de cette fable... Une mère enfermée !... Voilà qui embellit l'avenir de ses filles !

ALICE, *souriant.*

Ajoutons, pour être vraies, que les filles ne perdent pas une occasion de se montrer insensées...

THÉRÈSE

Parce qu'elles sont découragées... Nous sommes les passagers qui se jettent à l'eau pour échapper au naufrage. Vous nous trouvez en pleine noyade. Nous vous supplions de ne plus vivre au loin. A peine abritées sous l'aile maternelle, de mal élevées nous passerons pour originales, et, bientôt l'originalité s'appellera vivacité charmante. Ne reculez pas devant notre réputation d'étourdies. Nous promettons d'être dociles, trop heureuses que vous imposiez votre autorité !

ALICE, *à mi-voix.*

Marguerite n'a aucune influence sur nous. Ne redoutez rien de ce côté-là.

ANNA, *d'un ton légèrement amer.*

Il y a plaisir pour moi, qui professe l'horreur des affections conventionnelles, à vous entendre énumérer si paisiblement les futurs bienfaits de ma tendresse.

THÉRÈSE

Ne soyez pas blessée. Quand vous êtes partie, nous étions trop petites. Rien ne survit de ce temps-là. Montrez-vous indulgente pour ce que nous sommes : pas complimenteuses, pas fausses non plus.

ANNA

Je viens, en effet, de céder à un mouvement d'humeur très déraisonnable... Pourquoi votre manière exclusivement pratique d'envisager mon retour m'est-elle pénible ?... C'est injuste. Ne m'en veuillez pas.

ALICE

Bien au contraire ! Je suis sûre maintenant que vous n'êtes pas indifférente... Notre première parole sur la terre a été « maman » : ce souvenir-là ne peut avoir péri. C'est lui qui proteste.

ANNA

Il est pourtant vrai que j'ai écouté vos premiers babillages comme une musique divine... Dans ce

temps-là, il n'y avait pas de meilleure mère que moi... Je ne m'occupais guère à décomposer les sentiments pour constater qu'ils sont pétris d'habitude et d'égoïsme. Je vous mangeais de baisers, je veillais près de vos berceaux, je grondais, je câlinais tout comme une autre. En ai-je formé pour mes fillettes des projets d'avenir !... L'avenir d'alors, nous y sommes : mes filles m'accueillent en demandant un service et j'hésite à le leur rendre, parce que je ne suis pas assez généreuse pour sacrifier mon indépendance.

ALICE

Maman, vous avez beau dire que les sentiments sont pétris d'égoïsme, ils renferment quelque chose de mieux. Je ne vous apporte pas l'affection qu'une mère a droit d'attendre, mais en le constatant, je sens un grand vide dans mon cœur et c'est déjà beaucoup. Si vous partiez, je ne vous dirais pas adieu comme à une étrangère.

THÉRÈSE

Et puis, songez que vous avez mis au monde des créatures qui n'ont pas demandé à naître. Vous leur devez une protection.

ANNA, à *Thérèse*.

Alice, en m'appelant maman, me touche plus

que ne feraient les plus beaux raisonnements. S'il était possible de me retenir, elle accomplirait ce miracle. Mais mon âme n'a plus de ressort !

ALICE, *lui sautant au cou.*

Ah ! maman, maman, maman !... Rappelez-vous les fillettes d'autrefois. Ce sont les mêmes qui vous supplient !

SCÈNE XII

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE, *très cordiale.*

J'apprends une grande nouvelle, Mme de Grécourt est ici !

ANNA, *l'amabilité même.*

Madame de Raon, n'est-ce pas ? (*Elles se serrent la main.*)

MARGUERITE

Nous nous sommes rencontrées avant mon mariage. Mais j'étais une petite timide qui passait inaperçue.

ANNA

Pas tant que cela. Je me rappelle fort bien l'avoir vue danser.

MARGUERITE, *aux jeunes filles.*

Que vous devez être contentes, mes chéries !

ALICE

Est-ce que cela se demande !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HECTOR

HECTOR

Je réclame à goûter. Le voyage m'a creusé.

THÉRÈSE

On apporte le thé.

HECTOR, *s'approchant des jeunes filles, et baissant la voix, pendant que Marguerite et Anna vont à l'écart.*

Eh bien, ça marche-t-il ? (*Les jeunes filles exposent à voix basse leurs motifs de joie et d'inquiétude.*)

MARGUERITE, *les montrant à Anna.*

Sont-elles assez jolies !... Les imaginiez-vous si charmantes ?... Alice vous ressemble... N'est-ce pas votre avis ?

ANNA, *souriant.*

Que de questions !... de grâce, n'allez pas si vite... je débarque... C'est toute une affaire de démêler mes impressions.

MARGUERITE

C'est vrai !... Quand on y songe !... Se trouver mère de famille pour la première fois !

ANNA, *un peu sèchement.*

Pardon, Madame, je l'étais au moins autant avant mon départ... (*Reprenant l'air gracieux.*) Ma plus grande surprise c'est ce pauvre Hubert.

MARGUERITE, *se méprenant.*

Il ne vous attendait pas avant quelques jours, je crois.

ANNA

Qu'il est donc vieilli !

MARGUERITE

Réellement ? Il me paraît toujours le même... Un peu grisonnant.

ANNA

Une véritable ruine.

MARGUERITE

Je n'avais pas remarqué... Après ça, quand on se voit tous les jours...

ANNA

Il y a seize ans j'avais laissé un homme jeune... Il m'a d'ailleurs touchée...

MARGUERITE

Ah !

ANNA

Oui. . Pauvre diable ! Il est en détresse ! Nous avons pu avoir quelques difficultés, cela ne m'empêche pas de le bien juger... Voilà un cœur !...

MARGUERITE

A qui le dites-vous ! Je n'ai pas de meilleur ami.

ANNA

On voit qu'il fait de vous un cas extrême... Il vient de me dire combien vous avez rendu M. de Raon heureux.., J'ai connu M. de Raon... Un bien aimable homme !...

MARGUERITE

Que j'ai beaucoup regretté.

ANNA

Je comprends... Ne suis-je pas moi-même quelque chose comme une veuve ? Avec l'incertitude en plus, car vous me voyez bien indécise.

MARGUERITE

Sous quel rapport ?

ANNA

Mon mari n'en est plus un pour moi, mais je n'ai pas, comme une vraie veuve, la ressource de le loger au ciel. Hubert est malheureux sur cette terre. Je puis le secourir et c'est une tentation contre laquelle je suis en train de lutter.

MARGUERITE

Est-il si malheureux ?

ANNA

Il l'assure. Vous ne le soupçonniez pas ?

MARGUERITE, *très gênée.*

J'en étais à cent lieues !

ANNA

Au bout de cinq minutes de conversation avec lui, je le savais.

MARGUERITE

Vous a-t-il dit de quoi il souffre ?

ANNA

En partie... Et j'ai deviné le reste. N'en doutez pas, Hubert est entre les griffes d'une femme. Elle absorbe toute son activité au grand détriment de ses filles qui vivent à l'aventure, ce qui le navre. Si je me chargeais des enfants, Hubert serait ravi, et cette femme aussi, je pense.

MARGUERITE, *affectant une vive surprise.*

Entre les griffes d'une femme ! Qu'on est donc romanesque en Autriche !...

ANNA, *riant.*

Qu'on est discret en France ! (*Un domestique*

apporte une table à thé sur laquelle chauffe un samovar. Les deux groupes de causeurs se réunissent.)

ALICE

Maman, nous autorisez-vous à faire les honneurs du goûter ?

ANNA

Mes enfants, je ne suis ici qu'une maman bien novice... Vous représentez le gouvernement.

HECTOR

Sans l'ombre de vraisemblance, puisqu'elles brûlent d'abdiquer.

THÉRÈSE, *passant l'inspection du goûter.*

On aurait pu mettre quelque chose à boire... Par cette chaleur.

HECTOR

C'est une faute... Je prendrais bien un verre de bière.

THÉRÈSE

Je vais en demander. (*Elle sonne, un domestique paraît, elle lui parle bas.*)

ALICE, *occupée à préparer le thé.*

Marguerite, aidez-nous, s'il vous plaît.

MARGUERITE.

Volontiers. (*Elle rejoint Alice et Thérèse.*)

ANNA, *bas, à Hector.*

Vous m'avez attirée dans un fameux traquenard

HECTOR

Comment ?

ANNA

Il le demande ! Bon apôtre !... A Vienne, il était question d'une simple visite à mes filles... Histoire de les embrasser... Une généreuse inspiration d'Hubert... Ici, nouvelle chanson : Mon mari ne sait où donner de la tête entre son amie qui compromet ses filles et ses filles qui poussent à la roue quand l'amie les compromet... On veut me mettre sur les bras cette paire de tourterelles qui encombre la cage.

HECTOR

Vous les prendrez... Leur position fait pitié.

ANNA

Pourquoi mon mari ne sacrifie-t-il pas son amie plutôt que moi ma liberté ?

HECTOR, *riant.*

Le renoncement de deux personnes est plus difficile à obtenir que le dévouement d'une seule.

ALICE, *apportant une tasse.*

Du thé, maman ?

ANNA, *acceptant.*

Merci.

THÉRÈSE, *présentant le sucrier.*

Combien de morceaux ?

ANNA

Deux.

MARGUERITE, *survient avec une assiette.*

Un petit gâteau ? (*Les trois femmes restent groupées autour d'Anna.*)

ANNA *en choisit un (à Marguerite).*

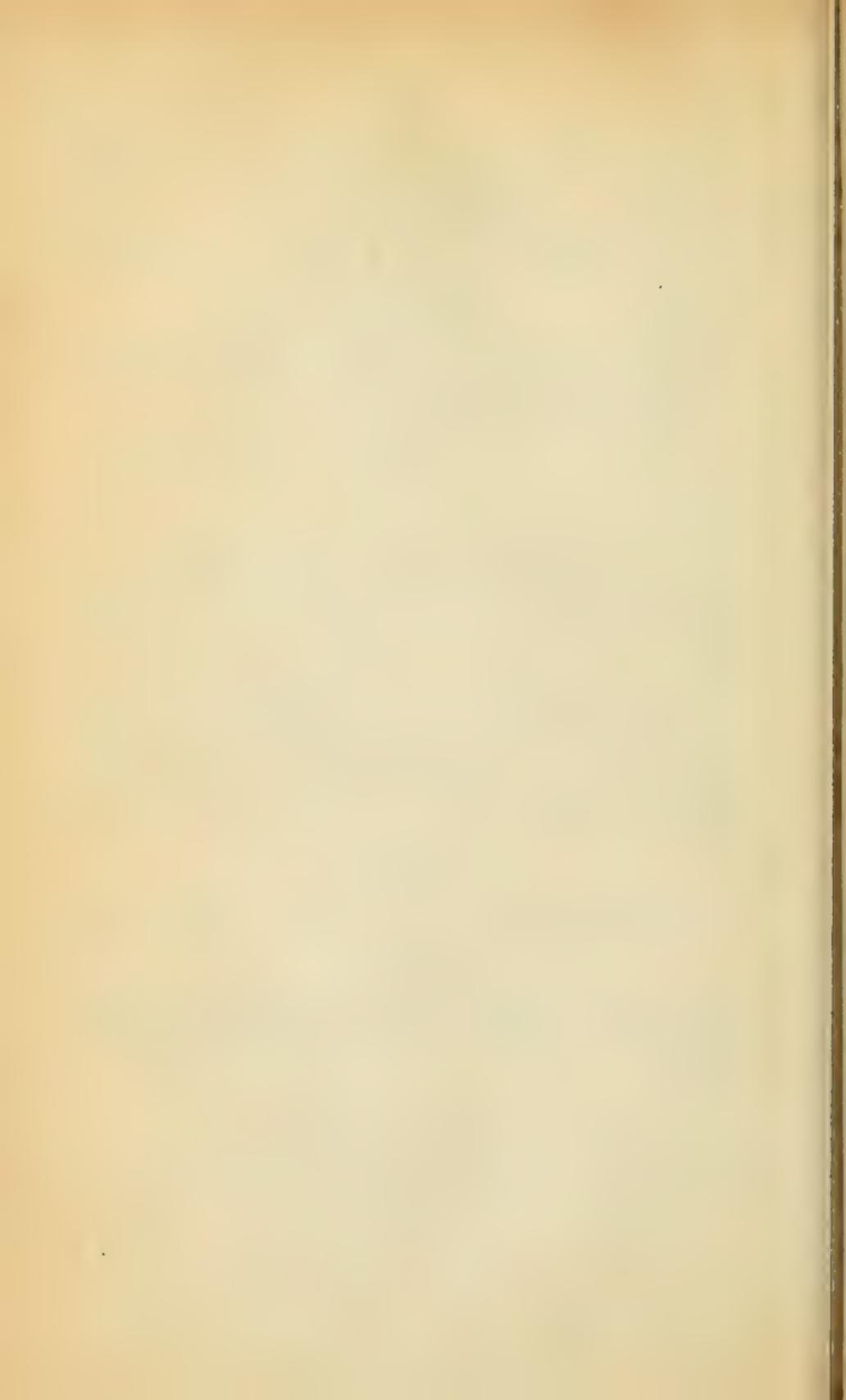
Trop aimable !... Vous ne sauriez croire, Madame, combien il est utile qu'on me fasse si gentiment les honneurs.

MARGUERITE

Utile ?

ANNA

C'est me rappeler que je suis une étrangère... (*Regardant ses filles.*) Tout à l'heure, je l'avais presque oublié.



LA NOUVELLE IDOLE

Analyse de la pièce.

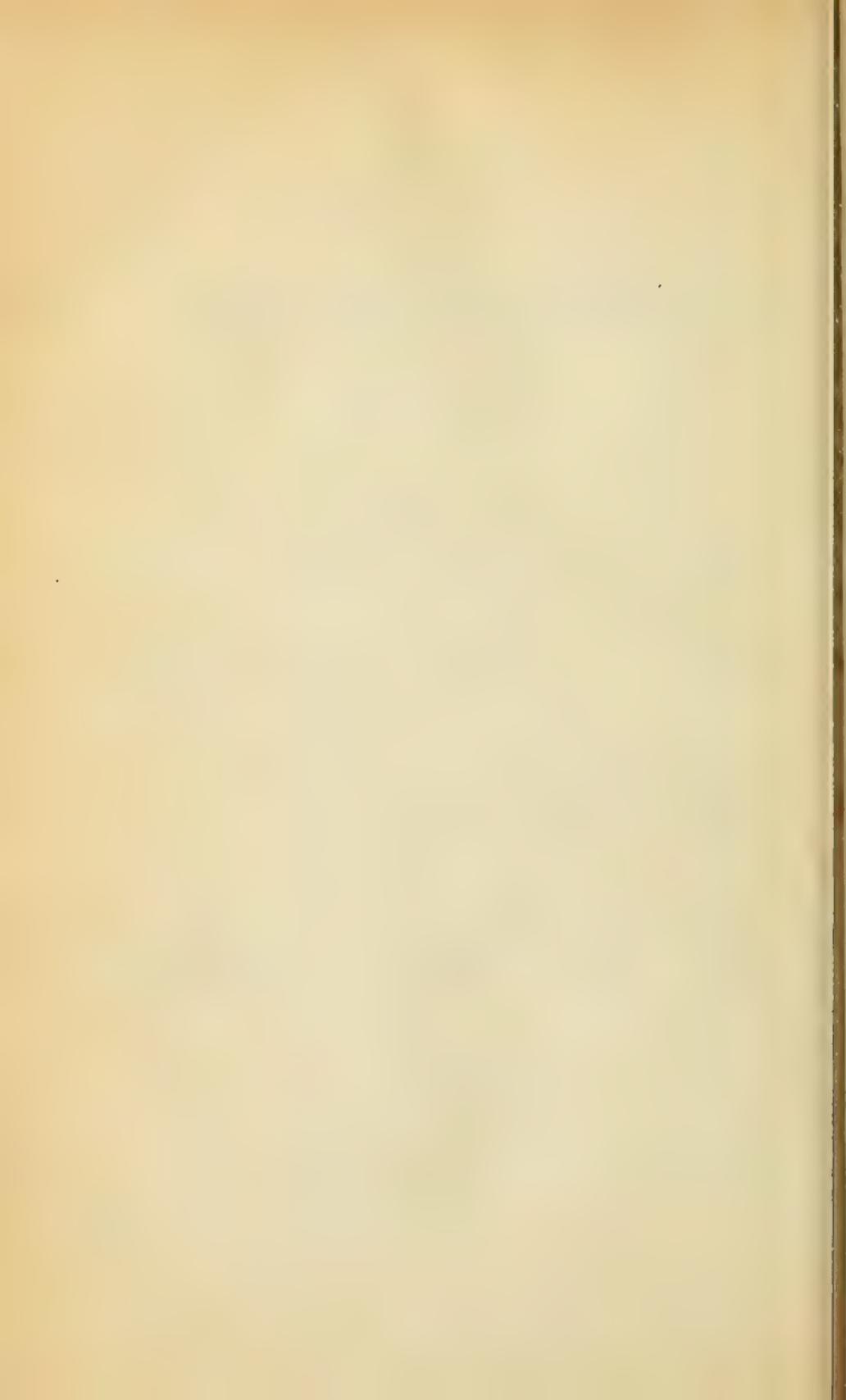
Le Docteur Albert Donnat, un grand savant, est à la recherche d'un sérum pour guérir le cancer.

Tout d'un coup, le bruit éclate que Donnat a fait servir ses malades à des expériences fatales à plusieurs ; une enquête est ordonnée, des perquisitions vont se faire.

En effet Donnat a inoculé le virus du cancer à une jeune fille phtysique, Antoinette Milat, convaincu que la tuberculose la tuerait infailliblement.

Antoinette, par un prodige, guérit peu à peu de sa maladie et reste condamnée à mort par l'inoculation que lui a faite le Docteur.

Donnat songe à se suicider par un coup de révolver mais sa curiosité de savant lui suggère une dernière et sublime expérience et il s'inocule le terrible mal qui le tuera lentement, effroyablement.



LA NOUVELLE IDOLE

ACTE PREMIER

SCÈNE II

LOUISE, JEANNE, BAPTISTE

BAPTISTE

Une jeune fille demande à voir Monsieur... Elle prétend qu'elle le connaît bien, ayant été dans son service à l'hôpital, et qu'il lui a donné rendez-vous pour ce matin.

LOUISE

Je n'y puis rien. Qu'elle revienne.

BAPTISTE

Elle a une lettre de Monsieur...

JEANNE

Tu m'as dit qu'il attend quelqu'un...

LOUISE

C'est vrai. Monsieur va rentrer... Qu'elle reste, à tout hasard...

BAPTISTE

Bien, Madame. (*Il sort.*)

JEANNE

Soignée par ton mari, à l'hôpital... Pourquoi la convoquer ici, et pas à sa clinique ?

LOUISE

Il ne fait jamais cela pour personne. Serait-ce une malheureuse sacrifiée par lui ?... Ah ! mais s'il a intérêt à la cacher, moi, j'aurais tort de ne pas la voir !... (*Elle sonne. Baptiste rentre aussitôt.*) Baptiste, priez cette personne de venir. (*Il sort.*) Je n'aurai pas à me reprocher d'admettre sans examen l'infamie d'Albert.

SCÈNE III

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE. Antoinette est une jeune fille de dix-huit ans, très frêle, qui serait jolie sans sa pâleur et son air maladif. Elle est en petit bonnet blanc et pélerine bleue : costume d'orphelinat. Excessivement intimidée d'abord, elle s'apprivoise rapidement.

LOUISE

Vous comptiez voir mon mari, Mademoiselle. Je ne sais trop si ce sera possible.

ANTOINETTE

Il m'a écrit d'être ici vers dix heures.

LOUISE

Il est si distrait !... Dans le cas où il vous aurait oubliée, n'avez-vous rien à lui faire dire ?... Je m'en chargerais volontiers.

ANTOINETTE

Madame est trop bonne...

LOUISE

Il s'agit d'une simple consultation ?

ANTOINETTE

Oui, Madame.

LOUISE

Vous avez été dans le service de M. Donnat ?

ANTOINETTE

Oui, pour une maladie de poitrine.

LOUISE

Vous allez mieux ?

ANTOINETTE

Beaucoup mieux. Notre médecin de là-bas ne pouvait en croire ses yeux. Si cela continue, à la fin de l'année on m'admettra au noviciat.

LOUISE

Vous êtes dans une maison religieuse ?

ANTOINETTE

Oui. Un orphelinat, près de Chartres... Je m'appelle Antoinette Milat. Toute petite, je suis restée sans parents et Mme la comtesse de Cernay, chez laquelle ma mère avait été femme de chambre, m'a placée là.

LOUISE

Ainsi, vous serez religieuse ?

ANTOINETTE

Si ma guérison se maintient... Il faut qu'une sœur soit forte... S'occuper des enfants, veiller les malades...

LOUISE

Vous venez de Chartres exprès pour voir mon mari ?

ANTOINETTE

Oui, Madame.

LOUISE

Vous avez grande confiance en lui ?

ANTOINETTE

Ah ! bien, vrai, si je n'avais pas confiance !... Demandez un peu dans quel état j'étais quand on m'a conduite à l'hôpital... Personne ne pensait que j'en réchapperais... M. Donnat pas plus que les autres... Une fois, qu'il me croyait sans connaissance, il a dit à un interne que j'en avais pour deux ou trois jours... Alors, j'ai demandé les sacrements...

LOUISE

Et tout de même il vous a tirée d'affaire ?

ANTOINETTE

Il est si savant, et, avec cela, bon et patient...
Bien des sœurs ne sont pas si douces que lui.

SCÈNE IV

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE, ALBERT

ANTOINETTE, à la vue d'Albert, poussant un cri de joie.

Monsieur le docteur !... (Il lui tend la main, qu'elle prend dans les deux siennes.)

ALBERT

Ma petite Antoinette ! A la bonne heure !... Elle est exacte !... (Regardant sa femme. A Antoinette.)
On vous a fait entrer ici ?

LOUISE, avec embarras.

Oui, je...

ALBERT, froidement.

Bien ! bien !... (Serrant la main de sa belle-sœur.)
Bonjour, Jeanne.

JEANNE

Albert, deux mots, s'il vous plaît.

ALBERT

Parfaitement. (Louise et Antoinette se retirent sur un regard d'Albert, et causent à l'écart.) Alors ?...

JEANNE

Vous savez ce qu'on dit ?

ALBERT

Mon fameux crime !... Est-ce pour me demander si je l'ai réellement commis ?... Rien de plus vrai. Vous voyez (*montrant Antoinette et sa femme*) ce petit espionnage pouvait être évité.

JEANNE

N'allez pas reprocher aux vôtres leur anxiété !... Cette enfant s'est annoncée comme sortant de votre service. Nous avons été effrayées... La laisser répondre aux questions des domestiques...

ALBERT, *souriant*.

Aux vôtres, qu'a-t-elle répondu ?...

JEANNE

Qu'elle vous vénère !... Quant à la vérité, je n'avais besoin ni d'elle ni de vous pour en être instruite... Nous avons vu le préfet de police, et je vous apporte des renseignements bons à noter.

ALBERT

Mes notes sont prises... Je viens de rencontrer votre mari à la porte du directeur de l'hôpital... Paul est vraiment bien pour moi dans cette affaire... Du reste, je me défiais, et, dès hier matin, j'étais allé prier un de mes amis de prendre chez lui certains papiers, dangereux à garder ici... Il viendra

les chercher avant midi. C'est Maurice Cormier, vous savez, ce jeune homme avec lequel j'ai publié un travail sur l'hypnotisme.

JEANNE

Je le connais... (*Souriant.*) Il a une qualité, c'est la discrétion ; car une personne qui lui a parlé de vous hier dans la journée ne s'est pas doutée que vous l'aviez vu dans la matinée.

ALBERT

Quelle personne ?

JEANNE

C'est insignifiant... Alors, dites, tout s'arrangera ?

ALBERT

Oui, j'ai les meilleures assurances.

JEANNE

Ainsi vous êtes tranquille ?

ALBERT

Complètement.

JEANNE

Et votre conscience ?

ALBERT

Elle et moi ne faisons qu'un.

JEANNE

Tant pis pour elle !

ALBERT, *montrant Antoinette.*

Chère amie, voyez cette enfant. Elle est phtisique jusqu'à la moelle des os, et n'ira pas jusqu'au printemps... Supposez que je lui aie inoculé un mal épouvantable, toujours mortel, supposez que, grâce à cela, j'arrive à préserver des mères de famille, des personnes robustes et utiles... ou plutôt ne supposez pas : c'est fait !... Franchement, suis-je bien coupable d'étudier dans ce pauvre petit corps, condamné à une dissolution prochaine, le secret qui va sauver des générations entières ?

JEANNE

Ce pauvre petit corps semble encore vivace... Il peut résister... se guérir... et alors...

ALBERT

Vous ne savez pas ce que vous dites... Je connais mon métier, n'est-ce pas ?... Irrévocablement perdue !...

JEANNE

Mais vous n'êtes pas infailible !... Vous parlez comme un dieu !... Imaginez que cette fille guérisse de sa maladie de poitrine, et reste avec une horrible plaie, fatalement mortelle, infligée par vous ?

ALBERT

Je n'aurais plus qu'à me casser la tête.

JEANNE

Albert !... Est-ce qu'on dit ces choses-là ?

ALBERT

On les fait !... Si j'avais tué cette petite !... L'être le plus exquis !... en qui tout est bonté, piété, tendresse !... Elle a pour moi un véritable culte, mais si loin des passions vulgaires ! Elle m'adore parce qu'elle se figure que je sers les desseins de la Providence en soulageant des maux. L'admiration qui fait étinceler ses yeux dès que je parais est peut-être la plus glorieuse récompense qu'il m'ait été donné de connaître. Et vous osez supposer qu'à la légère je risquerais d'éteindre cette flamme ! Hélas ! je sais d'avance, à une heure près, la date où elle doit cesser de luire.

JEANNE

Vous avez en votre jugement une confiance aussi naïve que la foi du charbonnier... Avant de m'en aller, un petit conseil... Louise, quoique bien fâchée, ne songe pas à s'éloigner de vous... Il est possible qu'il lui échappe des expressions un peu vives... Ne les relevez pas... et je réponds de tout. Restons une famille unie.

ALBERT

Allons, Jeanne, vous êtes une bonne femme !
(*Il lui serre la main.*)

JEANNE

Au revoir. (*Jeanne rejoint Louise, et toutes deux se disposent à sortir ensemble.*)

ALBERT

Non, Louise, ne t'en va pas.

JEANNE

Je vous laisse. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

LOUISE, ANTOINETTE, ALBERT

ALBERT, *prenant sa femme à part.*

Tu as cherché à voir cette fille pour la questionner, eh bien ! tu vas assister à la consultation. (*Geste hésitant de Louise.*) Si, si, je le veux ! Laisse-moi l'examiner ici, devant toi... Je ne crains pas ton jugement, ni celui de personne... Pourvu qu'on sache... (*Allant à Antoinette.*) Mon enfant, cela ne vous gêne pas que ma femme assiste à notre entretien ? (*Regard affectueux d'Antoinette. Louise s'assoit dans un fauteuil. Albert prend Antoinette par les deux épaules, avec une amicale brusquerie, et lui tourne le visage vers la lumière.*) Eh ! mais... Nous avons beaucoup meilleure mine... Un peu engraisée... De bons yeux, pas trop brillants... On dort bien ?

ANTOINETTE, *joyeusement.*

Comme une marmotte.

ALBERT

On mange ?

ANTOINETTE

Tout va mieux... Infiniment mieux...

ALBERT

Diable !... Je vais vous ausculter... Tenez, ma petite, ôtez votre corsage... (*Pendant qu'Antoinette se déshabille Albert continue à l'interroger.*) Puisque vous êtes en si bon état, pourquoi m'écrire que vous êtes tourmentée... Hein ?...

ANTOINETTE, *hésitant.*

C'est comme un bouton qui ne veut pas percer... (*Louise se lève et suit la conversation avec angoisse.*) Oh ! à peine rouge... Moi, je n'y aurais pas fait attention, mais la sœur qui me pose des ventouses m'a conseillé de vous écrire. Je lui avais raconté que vous vouliez être prévenu de la moindre chose... C'est gentil, monsieur le docteur, d'avoir répondu si vite que je fasse le voyage à vos frais... Il y avait justement une occasion... La mère supérieure venait faire une retraite à notre maison de la rue de Sèvres... elle m'a emmenée...

ALBERT, *allant à elle.*

Pas tant d'histoires !... Où est-il, ce bouton ?...

(*Il se livre à un rapide examen.*) Ça ne fait pas mal quand on appuie?... Bien, je suis fixé... (*Il revient et fait quelques pas dans la chambre, sans regarder Louise.*)

ANTOINETTE

Ce n'est pas mauvais ?

ALBERT

Non... Vous l'avez montré à votre médecin, là-bas ?

ANTOINETTE

Oui, Monsieur. Il dit que c'est un bobo de rien.

ALBERT

Il s'appelle Verdier, n'est-ce pas, votre médecin ?

ANTOINETTE

C'est ça, Verdier.

ALBERT

Je le connais ; il a été mon interne.

ANTOINETTE

Oh ! quand il parle de son maître !... Il vous admire tant !

ALBERT, *ironique.*

Bien obligé !... (*Revenant à elle.*) Écoutons cette poitrine, maintenant... (*Il l'ausculte longuement.*) Respirez fort !... Plus fort, sacrebleu !... Toussez !... Toussez encore !... (*Il continue à l'ausculter avec une angoisse croissante.*) Rien !... (*Il se redresse et promène*

vaguement les yeux autour de la chambre. Les ramenant tout à coup sur Antoinette :) Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

ANTOINETTE

C'est que... monsieur le docteur !... c'est que vous avec l'air furieux... Cela va donc plus mal ?

ALBERT, *rudement.*

Vous êtes guérie !

ANTOINETTE, *joyeuse.*

N'est-ce pas ?... Je me sens tellement renaître... et puis le médecin, les sœurs, tous ceux qui ont de l'expérience, le disent...

ALBERT

Qu'avez-vous fait ?

ANTOINETTE

Comment ?...

ALBERT, *s'exaspérant.*

Quel régime avez-vous suivi ? Quels remèdes avez-vous pris ?

ANTOINETTE

Ceux que vous aviez ordonnés, monsieur le docteur ; et le régime aussi a été scrupuleusement suivi... Il n'y a qu'une chose...

ALBERT, *avec emportement.*

Laquelle, voyons ?

ANTOINETTE, *tremblante.*

Ne grondez pas, Monsieur... J'ai bu de l'eau de Lourdes, un peu, tous les matins... (*Il lui tourne le dos, et fait deux ou trois fois le tour de la chambre. Antoinette le regarde, atterrée. Il revient presque menaçant sur elle.*)

ALBERT

Allons, rhabillez-vous !

ANTOINETTE, *achevant de s'habiller.*

Monsieur, vous êtes terriblement en colère !... Je me repens d'avoir parlé de Lourdes... En entrant ici, j'hésitais encore... Et puis, quand vous avez dit : « Vous êtes guérie !... » il m'a semblé que la sainte Vierge me trouvait ingrate... Je n'ai pas pu me taire... Et voilà qu'à votre tour, vous m'en voulez, bien sûr, de ne pas comprendre à quel point vous m'avez fait du bien.

ALBERT, *distraitement.*

Laissez donc !... Je pense à autre chose.

LOUISE, *allant à elle.*

Ma chère enfant, mes réflexions, à moi, sont faites... Retournez à votre couvent, et prévenez la mère supérieure que j'irai la voir demain pour obtenir de vous garder quelque temps chez nous... Mon mari n'est pas fâché... Il vous aime bien et veut suivre de près votre guérison... Et ne craignez pas,

lorsque vous vivrez près de moi, qu'on vous trouble dans votre confiance en Dieu... Priez-le, allez... Mettez tout votre espoir en lui !

ANTOINETTE

Vous me croyez donc en danger, Madame ?

LOUISE

Non. Ne vous tourmentez pas... Préparez-vous à venir loger à la maison, vous serez chez une amie !
(Elle embrasse Antoinette sur le front et la pousse doucement dehors. Puis elle revient à pas précipités vers son mari.)

SCÈNE VI

LOUISE, ALBERT

LOUISE

Assassin !

ALBERT, *lentement.*

Oui, je suis un assassin !

LOUISE

Je ne sais pas de crime plus lâche !... Une pauvre petite, sans parents, sans personne pour la défendre !...

ALBERT

Elle était mourante... J'avais tout essayé pour la sauver... Au point où elle en était, j'aurais renoncé

à soigner une fille de roi... Je te jure, un médecin serait venu nous prédire une amélioration, nous l'aurions traité d'idiot !... J'expérimentais sur un cadavre... Je ne lui apportais ni un supplément de douleur, ni un regain d'angoisse ; la piqûre même que je lui ai faite pendant une syncope a passé inaperçue, et il fallait six mois pour que le nouveau mal devînt menaçant... Six mois ! L'éternité pour elle !...

LOUISE, *ironique.*

C'est dommage qu'elle ne veuille pas mourir !

ALBERT

Eh ! je vois bien que je suis coupable, mais je le vois pour la première fois !... Ma sécurité était entière... Les gens comme moi, qui ont observé beaucoup d'agonies et qui réfléchissent, ne peuvent pas croire à une autre vie. Non, non, quand on voit chez des êtres intelligents s'en aller peu à peu l'esprit, la grâce, le sentiment, tout ce qui fait l'être humain, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus sur le lit de douleur qu'une pauvre brute stupide et vagissante, on a conscience d'assister à la dissolution lamentable d'une créature et non à son glorieux départ. Eh bien ! nous qui savons qu'après la mort il n'y a rien, nous avons un tout autre respect de la vie qu'un fanatique, un croyant. Enlever, fût-ce par erreur, une minute à l'existence que guette le néant,

nous paraît le plus grand des crimes. Aussi tu ne peux pas te figurer les précautions que je prenais pour qu'aucune de mes études ne risquât d'abréger d'une seconde l'existence d'un malade... Je donnais toujours à l'agonie normale une avance telle que le plus souvent mon expérience, gagnée de vitesse, avortait...

LOUISE

Pendant cette funèbre course entre la nature et l'art, tu faisais ton métier au chevet du misérable en prescrivant des remèdes... D'une main tu cherchais à le sauver avec la secrète terreur d'être trop habile, car l'autre l'avait frappé à mort.

ALBERT

J'avais une confiance... ridicule, si tu veux, dans la sûreté de mon diagnostic.

LOUISE

Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque... Un miracle pouvait survenir... La preuve, nous l'avons... Invoque l'hystérie, la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas moins établi qu'on voit des guérisons qui frappent de stupeur les augures tels que toi... Il fallait compter sur un miracle !...

ALBERT

Je n'en avais jamais rencontré...

LOUISE

Les aurais-tu constatés par centaines, va, ta rage infernale de tout expliquer ne se serait pas déconcertée pour si peu !... Tiens, ne mens pas !... Ta véritable opinion, il n'y a pas deux jours, je t'ai entendu la soutenir pendant ce dîner à l'Elysée... Ta voisine, une femme sensible, te cherchait querelle à propos de la vivisection... Tu t'es fâché tout rouge !... La vivisection !... Ah ! bien, oui !... Que sont les cris d'un chien qu'on écorche tandis que toute une humanité hurle de douleur et supplie qu'on la sauve ?... Pour lui porter secours, ce n'est plus l'angoisse d'un animal obscur qui te paraissait négligeable...

ALBERT

J'ai dit que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays ?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde ?... Le petit soldat, frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon, souffre d'autres

tortures que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement exploitées, conservent à la société des millions d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et, malgré mon chagrin, je ne rétracte rien...

LOUISE

Tout le monde riait autour de la table... Quel brillant causeur, ce Donnat ! Comme il manie le paradoxe !... Ils oubliaient, les imbéciles, que tu manies surtout de la chair à scalpel !... Ce sont tes exploits, grand capitaine, que tu racontais au sortir du carnage !... Et puis, parle, à présent, de ton chagrin... Il faut se réjouir, au contraire, puisque le virus agit, que l'expérience marche. Y-a-t-il du bon sens à gémir sur cette jeune fille qui meurt pour ajouter une observation neuve aux trésors de ta science ?... Que sont les années prises à sa pauvre vie, les cris arrachés à sa souffrance, lorsqu'il s'agit d'une sublime découverte ?... La vérité, c'est que tes grands mots de science et d'humanité sont là pour orner d'une étiquette brillante ta misérable ambition. Cette fille est tuée pour ta gloire, pour que ta statue soit payée dans trente ans d'ici par un millier de philanthropes, pour qu'on inscrive ton nom sous la coupole de l'Institut. La vérité c'est cela !

ALBERT, *avec force.*

Non !

LOUISE

Mais ta douleur, si elle est sincère, le montre jusqu'à l'évidence !... Elle est un aveu !... Tu as beau supplier la science, la nouvelle idole qui opprime le monde, d'accepter ta sanglante offrande, elle affecte encore une prudente horreur... Tu n'avais le droit de lui offrir qu'une vie, la tienne !

ALBERT

M'a-t-on jamais vu reculer devant le danger ?... Ai-je marchandé mon dévouement au plus pauvre, au plus abandonné ?... La diphtérie qui a failli m'emporter, je l'avais gagnée d'une mendiante, gibier d'hôpital et de baigne... Ai-je mis en balance avec cette existence infime la mienne que j'avais la faiblesse de croire précieuse ?... Ai-je compté pour quelque chose la gloire et les honneurs auxquels je disais adieu ?... Me suis-je laissé attendrir par l'idée de renoncer à l'amour et au bonheur ?... Car j'étais heureux auprès de toi !... Qu'avait à gagner mon ambition dans ce péril et dans bien d'autres que j'affronte tous les jours ?... Je risque ma vie, parce qu'il n'y a qu'une chose grande au monde : mourir pour une idée... Et nous le croyons tous... Tous ceux qui s'orientent vers une lueur de beauté... le prêtre martyrisé devant l'autel, le soldat mitraillé sur un rempart, le révolté collé au mur !... Lorsque, penché

sur un pestiféré, je respire son poison, je me sens plus noblement placé dans l'humanité qu'aux heures où mes collègues de l'Institut acclament une de mes découvertes... Ce sentiment-là vous rend l'héroïsme facile ; c'est lui qui jette des gerbes de sacrifice dans les granges de l'idéal !... Le peu de science que je portais en moi, je l'ai promené dans les salles malsaines et, au contact de la nouvelle idole, pour employer ton expression, j'ai vu les moribonds revivre... Peu à peu a grandi dans mon cœur un fanatisme de prêtre... Pourquoi la science qui sauve tant de gens, ne verrait-elle pas — privilège d'idole !... — les gens se faire écraser sous les roues de son char ?... Elle est assez grande pour exiger cela ! (*Un silence.*) Louise, il me semble cependant que tu dois comprendre. Tu es de celles qui meurent pour une idée !... Lorsque j'étais en danger, tu m'as veillé jour et nuit, merveilleuse d'abnégation, risquant mille fois ta vie pour un homme que... tu n'aimais pas.

LOUISE, *émue.*

Albert !

ALBERT, *tristement.*

Non, tu ne m'as jamais aimé... Je me suis fait des illusions que ton courage fortifiait. C'est aujourd'hui seulement que je vois clair... Il est visible que dans ton cœur personne ne plaide pour moi... Pardon de ma longue erreur... Je travaillais, me

reposant sur ton affection avec une confiance qui aurait peut-être dû te toucher...

LOUISE

Ta confiance, à quoi pouvais-je la distinguer du dédain ?... J'étais, je t'assure, plus blessée que touchée... Cela ne m'a pas empêchée de te respecter, jusqu'à ce matin, comme un maître très grand et très bon.

ALBERT

Et à présent ?...

LOUISE

Tu me fais presque peur !... Toi qui reproches aux croyants de sacrifier trop facilement les existences, tu m'apparais un croyant plus meurtrier que les autres et sans avoir comme eux l'excuse d'offrir à tes victimes l'espoir d'un bonheur éternel. Cependant, j'ai compris : celui qui, pour un idéal, ne balance pas à donner sa vie, n'y regarde guère à exposer celle des autres avec la sienne... Pendant que tu parlais, j'éprouvais une espèce de... d'entraînement... Mais c'est fini, vois-tu !... Je ne puis oublier cette enfant !...

ALBERT

Elle ! ... Ce que tu as promis... de la prendre avec toi... c'est une bonne action... bonne même pour moi...

LOUISE

Que veux-tu dire ?... J'ai agi sans savoir... par instinct... pitié... je n'avais pas songé !... Elle !.. chez toi !... Cette vie en commun !... (*Se couvrant la figure des deux mains.*) Oh !...

ALBERT

Je t'en supplie, ne change rien à ton projet... Te voilà terrifiée par ce rapprochement du meurtrier et de sa victime... Non !... Nous mettrons ordre à cela... Laisse-toi guider par ta charité... Je n'embroserai pas... Retiens ce mot... Ta sœur m'a prévenue que, grâce à ta bonne volonté, la famille resterait unie ; mais, puisque je te fais peur, sois tranquille, je m'arrangerai pour que ma présence ne soit pas trop pénible... Dès maintenant considère-toi comme libre...

LOUISE

Albert, malgré ce que je n'ai pas eu la force de cacher, il ne faut pas me parler comme à une ennemie. J'accepte ma liberté : en toute loyauté, je le dois... Tu n'es plus l'homme que j'ai voulu pour mari, et je ne sais vraiment pas si j'aurai le courage de rester la femme de l'homme que je découvre.

ACTE II

SCÈNE V

MAURICE, ALBERT

ALBERT

Bonjour, cher ami. (*Poignée de main.*) Ne comptez pas sur moi pour travailler tantôt. Il y a séance à l'Institut et je tiens à y assister. Ce n'est pas le jour d'avoir l'air de me cacher. Vous avez vu comme on m'arrange dans la presse. Est-ce assez complet ?

MAURICE

Je suis écœuré !

ALBERT

Que de venin bavé sur moi !... Les chers confrères !... Ceux qui marchent le front haut parce qu'ils ont eu la chance de n'être jamais pincés et ceux dont la conscience est pure parce que leur cerveau est stérile !

MAURICE

Maître, nous sommes beaucoup qui vous défendons... Les plus grands, les seuls qui comptent, vous aiment et vous plaignent.

ALBERT

Oh ! moi, je me place dans une situation d'esprit à ne plus souffrir... C'est ma femme qu'il faut plaindre !... Elle prend beaucoup sur elle, mais, je le vois bien, ma conduite lui fait horreur... Elle ne comprend rien à ce qui m'entraîne vers un but follement poursuivi. Mettez que, tôt ou tard ma honte actuelle se transforme en gloire, cette gloire lui semblera toujours un bien mal acquis.

MAURICE

Une femme ne peut guère s'imaginer la fièvre de savoir qui vous dévore. Pas beaucoup d'hommes non plus, d'ailleurs... Les jurés sont remplis d'indulgence pour les crimes passionnels parce qu'ils ont tous été amoureux ; mais combien trouverait-on de jurés pour qualifier votre action de crime passionnel ?... Ce n'est pourtant pas autre chose.

ALBERT, *avec violence* :

Un crime !... Vous appelez ça un crime ?...

MAURICE

Je me suis mal exprimé : c'est passionnel !... Vous avez agi dans le plein droit d'une ferveur d'investigation que j'admire.

ALBERT

A la bonne heure !... Parce que, vraiment, si vous m'aviez jeté la pierre, vous !

MAURICE

Moi ?

ALBERT

Regardez donc où vous êtes !... Voici une chambre où nous avons cultivé un nombre prodigieux d'hallucinations... Que faisons-nous alors ? Eh ! mon bon, réfléchissez un peu... Tirer de ce paquet de nerfs endoloris que nous nommons un sujet assez de personnages différents pour composer un roman, introduire à l'intérieur de son crâne autant de consciences variées qu'on pourrait poser de chapeaux dessus, — appelons les choses par leur nom, c'est tout simplement tuer des gens pour les remplacer par d'autres... L'idée d'un massacre ne se présente pas tout d'abord à l'esprit, parce que l'effectif des sujets reste complet... Pourtant il y a massacre, puisqu'il y a destruction de personnalités... Quelle figure vous faites !

MAURICE

La figure d'un prévenu pendant que l'avocat général requiert contre lui.

ALBERT

Vous avez tort... Il y a massacre, mais ai-je dit qu'on n'avait pas le droit de massacrer dans certains cas ?... On l'a !... ou sans cela je connais des gens dont la situation serait terrible... Moi, par exemple !... et beaucoup d'autres... tous ceux qui cherchent...

écrivains aussi bien que savants, pourvu qu'ils soient novateurs...

MAURICE

Quoi donc, tous meurtriers !...

ALBERT

Oui, tous, ou peu s'en faut... Ceux qui anéantissent d'anciennes croyances brisent souvent les vases fragiles qui les contenaient... En détail, l'humanité a beau n'être composée que d'individus accablés de soucis matériels, en bloc elle est menée par des idées qui lui sont si chères, qui intéressent si profondément ses fibres les plus délicates que supprimer une de ces idées, c'est envoyer au supplice des milliers d'innocents. Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres auxquels il ajoute souvent le sien. Celui qui écrit une ligne vraiment neuve peut s'attendre à ce que, dans l'avenir, des créatures soient tuées à cause d'elle. Faut-il, pour cela, ne pas proclamer la vérité quand nous la dégageons ?... Allons donc !

MAURICE

« Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres... » Vous avez des maximes...

ALBERT

Les voilà bien tous !... Ils ne veulent pas contempler la mort !... Voyez-vous, mon cher, il n'y a que deux hommes, le prêtre et le médecin, qui passent

leur existence à regarder la mort en face. Ce tête-à-tête est atroce au point qu'on ne le supporte pas sans tricher. Le prêtre a l'autre vie : on se dit au revoir, on parle de lendemain, on donne des commissions pour le ciel... La mort n'est plus qu'un épisode des déplacements et villégiatures... Quant au médecin, généralement il fait de la mort un petit animal familier qui réjouit les salles d'hôpitaux, gambade sur les lits, chatouille les infirmières, casse les lunettes du professeur... Un singe tout à fait drôle... Qui donc en aurait peur ?... Il y en a parmi nous que ne satisfait pas cette insouciance de carabins. Leur intrépidité vient de plus haut. Pour eux, la science tourne en religion. Ils ont proclamé que Dieu n'existe pas, que l'âme est une résultante, et les voilà plus croyants, plus fidèles, plus agenouillés que le capucin le plus pieux. La science ordonne : nous expirons avec l'enthousiasme des martyrs, ou égorgeons avec la cruelle soumission des dévots.

MAURICE

Dites donc, vous avez beaucoup médité depuis hier !

ALBERT

C'est vrai !... Il y a des heures dans la vie où il faut reprendre haleine devant le chemin parcouru et se demander vers quoi l'on marche.

MAURICE

Je ne suis pas de votre avis... Lorsqu'on s'est assigné un noble but et qu'on s'accompagne d'un bel acharnement pour l'atteindre, n'importe quel chemin conduit à des résultats certains. Il faut marcher, marcher toujours, sans se laisser ralentir par de vains scrupules sur le choix de la route, sous peine d'être distancé par de moins timorés.

ALBERT

D'accord. On doit trimer pendant des années sur les besognes les plus intellectuelles, avec la stupide patience du bœuf. Quant aux vains scrupules dont vous me signalez le danger, je crois que, sous ce rapport, je n'ai de leçons à recevoir de personne. Pourtant il arrive un moment où il faut lever la tête et regarder autour de soi, sans cela notre besogne, si intelligente qu'on la suppose, ne nous élève vraiment pas assez au-dessus du bœuf qui laboure, indéfiniment résigné, le même sillon. Tenez, je n'admets pas qu'on puisse être un savant, un grand, — non pas l'homme qui sait beaucoup de choses et peut n'être qu'un vulgaire pignouf, mais celui qui possède l'esprit scientifique, ce don sublime ! — eh bien, je n'admets pas qu'on puisse être un grand savant et ne pas jeter quelquefois vers le ciel un regard d'angoisse en y cherchant Dieu.

MAURICE

Alors je ne suis pas un savant.

ALBERT

Si, vous l'êtes !... Et jamais, jamais, cette question de l'Infini ne vous tourmente ?

MAURICE

Pour moi, elle est résolue. Pour vous aussi, d'ailleurs. Vous m'avez dit avoir tenu trop d'âmes sur la pointe de votre scalpel pour accorder la moindre créance aux hypothèses du spiritualisme.

ALBERT

Le jour où j'ai dit cela, je ne parlais pas en savant !

MAURICE

Encore une fois, quelle est cette rage de vouloir obliger les savants à s'occuper d'un problème qui n'a pas de données ?

ALBERT

Pas de données !... Mais qu'est-ce que ce sentiment d'éternité qui imprègne toute ma nature, au point que je ne puis pas penser à l'objet le plus vulgaire, une table par exemple, sans que ce terme comprenne toutes les tables qui sont ici, toutes celles qui existent, ont existé, existeront ?... Je nomme un objet : le voilà pourvu de caractères impérissables. Et mon esprit qui fait cela, mon esprit

qui revêt d'immortalité tout ce qu'il effleure, serait seul voué au néant ! Allons donc ! Le néant !... Pouvez-vous y penser sans frémir ?... Oh ! ne dites pas que oui !... On croit cela de loin !... Je connais la gloire. J'ai eu des heures de triomphe telles que si, dans ma jeunesse, on me les avait annoncées, je me serais écrié : « Après cela, je pourrai mourir !... » Eh bien ! j'ai eu cela, et je ne veux pas mourir ! Il m'est arrivé il n'y a pas longtemps, je vous dirai comment, de me poser le canon d'un revolver sur la tempe, avec la résolution d'en finir. Je sais jusqu'où peut aller l'horreur du néant ! Voyons, nous sommes l'un et l'autre bien pénétrés du grand principe de la science moderne, qu'à toute fonction correspond un objet qui lui est adapté. L'œil implique l'existence de la lumière, le poumon l'existence d'une atmosphère respirable. Soyons logiques : ce formidable besoin de survivre qui émane du jeu de nos organes suppose forcément une survie. Pauvre roseau pensant, dont les racines s'enfoncent désespérément à la recherche d'un sol éternel, de quel droit vous, darwiniste convaincu, lui refusez-vous l'éternité ?... Ma raison, ma raison de savant proteste... Et puis, quand elle approuverait... Ma raison !... Ce qu'elle me montre le mieux, c'est la profondeur des ténèbres où nos regards se perdent... Heureusement elle n'est pas mon seul moyen

d'investigation. J'ai une imagination, j'ai un cœur, mon être est relié au monde par toute une trame frissonnante qui peut me renseigner mieux que ma raison. Dans la vie, est-ce elle qui vous conduit aux vérités les plus précieuses ? Est-ce elle qui vous montre le bonheur dans le regard d'une femme ? Les grands mots qui gouvernent tout : la gloire, l'honneur, est-ce la raison qui les souffle à notre oreille ? Pasteur n'était pas un savant vulgaire, j'imagine, pourtant sa raison s'inclinait devant sa foi. Pourquoi voulez-vous que la mienne, parce que je ne crois pas en Dieu, se déclare satisfaite ? Trouvez-vous que sans Dieu l'énigme du monde soit simplifiée ? Moi, pas. Et alors le problème vient m'assaillir de tant de manières ! Ainsi, au mois de mai dernier, pendant le séjour que j'ai fait dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un étang ordinairement couvert de superbes nénuphars blancs. Cette année, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur les bas-fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait sur une mince couche d'eau, des centaines de boutons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh ! mais tendus à se rompre ! Tous les jours les tiges

s'allongeaient, mais s'effilaient en même temps. Je voyais mes plantes à la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au soleil qui les attirait : « Soleil, triompheras-tu ?... » Et puis je voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais : « Ils n'arriveront pas ! Demain, je les verrai morts sur la vase... » A la fin, le soleil a triomphé. Avant mon départ, toutes les belles fleurs de cire s'étaient étalées sur l'eau. Voyez-vous, mon petit, devant cela, je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour ?... Il faut qu'il y ait un soleil !

MAURICE

Comment donc !... Il y en a plus d'un !... Le soleil qui vous attire est la vérité biologique. Le mien, c'est la vérité psychologique. D'autres tendent vers la vérité physique, la vérité mathématique. Autant de soleils que de sciences !...

ALBERT

Mais s'il y avait une vérité unique synthétisant toutes les autres ? Mes petites têtes de nénuphars visaient toutes le même astre.

MAURICE

En cela elles représentaient mal les têtes humaines. Pour un savant qui lève les yeux, combien de milliers d'êtres les laissent errer au hasard !... Maître, sans sortir du profond respect que je vous porte, permettez-moi d'être étonné qu'un cerveau comme le vôtre se laisse troubler par une comparaison aussi superficielle. Je suis bien certain que là-bas, pendant que vous ramiez sur votre étang, elle vous a distrait un instant par son charme poétique ; mais vous ne lui avez nullement donné l'importance qu'à vous entendre elle prenait tout à l'heure.

ALBERT

C'est vrai.

MAURICE

J'en étais sûr ! Depuis quatre ans nous travaillons ensemble sans que vous ayez prononcé une fois le nom de Dieu, et aujourd'hui vous en parlez tout le temps. Savez-vous ce que cela prouve ? Que malgré votre vaillance ces malheureux événements vous ont fortement touché. Vous subissez en ce moment l'atteinte d'une crise religieuse dont la marche est parfaitement connue. Sous le coup de la terreur, de la maladie ou du chagrin, on voit les plus fermes esprits tourner à la superstition. Lorsque tout sur terre nous abandonne, nous cherchons un appui dans les nuages. Voilà pourquoi tant d'incrédules

célèbres par leur intelligence sont morts entre les bras d'un curé ! Les défaillances de ce genre sont tellement fréquentes qu'on leur a donné un nom : « l'idolâtrie des moribonds ».

ALBERT

Maurice, à l'avenir, je vous défends de m'appeler maître. C'est vous qui êtes mon maître ! Voilà un diagnostic épatant !

MAURICE

Vous avez beau vous moquer...

ALBERT

Jamais je n'ai parlé plus sérieusement !... L'idolâtrie des moribonds !... C'est cela !

MAURICE

C'est au moins de la même famille !... Je ne puis y penser sans émotion ! Vous avez dû éprouver une terrible secousse pour en arriver là.

ALBERT

Ecoutez ! Votre pénétration mérite une confiance. Ce ne sont pas les ennuis que vous connaissez : criaileries de journaux, enquête policière, qui auraient suffi à provoquer en moi des symptômes d'agonie. Deux fois en vingt-quatre heures je viens de passer par des angoisses d'une qualité tout à fait supérieure. D'abord j'ai découvert qu'une petite

filles récemment sortie guérie de mon service avait reçu de moi une inoculation mortelle. J'ai été tellement saisi que peu s'en est fallu... (*Il fait avec un coupe-papier le geste de se brûler la cervelle.*)

MAURICE, *avec indignation.*

Oh bien, non !

ALBERT

Parfaitement !... jusqu'à minuit j'ai mis ordre à mes affaires, et j'étais résolu à en finir avant le jour.

MAURICE

Qu'une petite fille meure d'une de vos expériences, c'est désolant !... Mais qu'un homme tel que vous se... pour une... Non, non, non !...

ALBERT

Savez-vous ce qui m'a sauvé ?

MAURICE

Dame !... L'instinct de la conservation ?... Vous parlez du néant d'une façon...

ALBERT

Je demandais un jour à un général s'il n'avait jamais eu peur. « Peur ! Non, pas précisément, m'a-t-il répondu mais, au commencement d'une bataille, j'éprouvais un tel désir de savoir qui serait vainqueur que j'en devenais presque prudent. Être tué par le dernier coup de canon, alors que l'action serait décidée, m'était égal : jusque là je voulais

vivre !... » C'est une curiosité du même genre qui m'a sauvé. J'ai éprouvé un déchirement inexplicable à partir sans connaître la solution du problème que je poursuis depuis longtemps... Il s'agit, vous le savez, d'une découverte énorme !... Je crois être certain de guérir, avec un même vaccin, non seulement le cancer, mais plusieurs maux dont l'origine passait jusqu'à présent pour très différente... On n'a pas le courage de se tuer à la veille d'une si belle trouvaille. (*Voyant que Maurice l'examine avec une insistance particulière.*) Qu'avez-vous ?..

MAURICE

C'est singulier, depuis un instant, vos yeux ont une expression... Positivement, vous me rappelez quelqu'un... J'y suis !... Une fille nommée Clémence, que nous avons étudiée ensemble.

ALBERT

Celle qui s'imaginait avoir tué son enfant ?

MAURICE

C'est cela !... Un enfant mort du croup et qu'elle adorait... Pour la guérir, — c'est même vous qui en avez eu l'idée, — après l'avoir endormie et lui avoir mis dans la main un couteau de cuisine, nous l'avons conduite près d'un canapé sur lequel était couché un mannequin d'osier habillé comme elle et nous lui avons dit : « Savez-vous qui est cette

femme ?... C'est vous ! Il y a en vous deux femmes : la bonne mère qui pleure son enfant et la coquine qui l'a tué et doit être punie du dernier supplice. Vous tenez un couteau : profitez de son sommeil pour la faire périr. Vous vivrez tranquille ensuite... » Vous vous rappelez avec quelle furie elle s'est ruée sur son double et l'a lardé de coups de couteau. Je vois encore son regard lorsqu'elle est revenue de poignarder le mannequin...

ALBERT, *lentement*.

C'est-à-dire de se tuer elle-même !

MAURICE

Elle avait absolument vos yeux de tout à l'heure !

ALBERT

Ah !... (*Long silence.*) Pour la seconde fois, vous me remplissez d'admiration. On pourrait peut-être vous reprocher de ne pas tirer de vos observations tout le parti qu'elles comportent, mais, en tant qu'observations, elles sont renversantes ! (*Avec une pointe d'ironie.*) Vous êtes un instrument enregistreur de premier ordre !... Jugez-en ! Mon visage a la même expression que celui de cette fille, n'est-ce pas ? Apprenez donc que je viens de commettre un acte identique au sien : j'ai tué quelqu'un ce matin.

MAURICE

Hein ?

ALBERT

Vous connaissez la difficulté de mes expériences. J'opère sur des paralytiques qui sont toujours emportés avant que le virus n'ait atteint son plein développement. Eh bien ! ce matin, j'ai institué une expérience qui promet d'être décisive, en inoculant un homme d'une vigueur exceptionnelle.

MAURICE

Je ne vous crois pas... Toute autre considération à part, dans le débordement d'indignation qui vous entoure, vous n'auriez pas osé !

ALBERT

J'ai osé !... Pas à l'hôpital, bien entendu, mais chez moi... Je disais qu'au moment de me faire sauter la cervelle, une curiosité folle d'arriver au bout de mon travail avait seule pu me retenir... J'ai travaillé !... (*Tirant un papier de son portefeuille.*) Voici une note à joindre aux documents que je vous ai remis. (*Il lit à haute voix.*)

« 28 octobre. — Homme de 43 ans, vigoureux, parfaitement sain. Aucune hérédité morbide. A quatre heures du matin, inoculation de dix centigrammes de virus n° 2 à trois centimètres sous le sein droit. A quatre heures cinquante, léger accès de fièvre, avec frisson et nausées... »

MAURICE, *lui arrachant le papier des mains.*

Donnat, vous êtes tout de même un rude gremlin !

ALBERT

Mon petit, avant de me condamner, vous oubliez une chose, capitale pourtant.

MAURICE

Laquelle ?

ALBERT

L'homme en question, cet individu vigoureux qui sera mort dans un an, eh bien ! il est maître de sa peau... S'il me l'a offerte ?...

MAURICE

Il a consenti ?

ALBERT

Oui.

MAURICE

Il sait à quoi il s'expose ?

ALBERT

Absolument. Il sait qu'avant d'être emporté par une atroce agonie, il se verra tomber en pourriture.

MAURICE

Il est assez intelligent pour se représenter les choses ?

ALBERT

C'est précisément son intelligence qui me l'a livré. Il comprend la grandeur de sa résolution.

MAURICE

— Très beau !.. Trop beau même !... A votre place je serais gêné quand il me regarderait en face. La splendide découverte sera votre œuvre à vous seul. Si, dans l'ivresse du triomphe, vous songez à raconter l'héroïsme de cet homme, peut-être aura-t-il son nom dans le Larousse de 1950... Mais ce n'est guère probable !... Les obscurs dévouements disparaissent dans le rayonnement du génie.

ALBERT

Mon collaborateur a ses raisons pour quitter ce monde sans désirer de récompense.

MAURICE

Un chagrin ?... Un remords ?...

ALBERT

Pourquoi pas simplement la passion de savoir ?... Au moment où je lui injectais le poison, j'ai surpris chez lui le sentiment qu'exprimait mon vieux général... que j'éprouve moi-même... Il avait peur de mourir avant de connaître dans toute son ampleur la découverte à laquelle il participe.

MAURICE

En voilà un qu'on peut comparer à vos nénephars... La tige tendue vers la lumière !... tendue à se rompre...

ALBERT, *avec des larmes dans la voix.*

Oui... et lorsque sa tige se rompra, s'il ne trouve pas un soleil... si la nature a mis en lui un impérieux instinct de vérité pour que la vérité suprême ne doive jamais luire à ses yeux, eh bien ! c'est une lâcheté de la nature !

MAURICE

La nature est lâche !

ALBERT

Vous croyez ?... Au fait, c'est toujours au plus fort qu'elle donne la victoire.

MAURICE

Maître !... Vous avez des larmes plein les yeux...

ALBERT, *souriant.*

La nature qui fait cela !... Mais l'heure se passe je suis en retard... Je vous enverrai régulièrement des bulletins à joindre au dossier de cet homme. Adieu ! (*Il s'éloigne rapidement. Maurice en revenant de le reconduire jusqu'à la porte, se trouve devant Louise.*)

SCÈNE VI

LOUISE, MAURICE

LOUISE, *très exaltée.*

L'homme qu'il a tué, c'est lui-même !

MAURICE

Non, voyons !

LOUISE

Lui !... Ce matin, à quatre heures, au moment de l'inoculation, il était seul !... Et vous avez piétiné sur sa douleur, et vous lui refusiez l'éternité qu'il mendiait avec la mort dans les yeux ! Adieu, je vais rejoindre Albert ! (*Elle sort.*)

RIDEAU

ACTE III

SCÈNE V

ALBERT, ANTOINETTE

ANTOINETTE, *allant à Albert.*

Monsieur, je voulais vous dire... Cet après-midi, j'ai été questionnée...

ALBERT

Par qui ?

ANTOINETTE

Par la mère supérieure.

ALBERT

A quel sujet ?

ANTOINETTE

Au sujet des soins que vous m'avez donnés à l'hôpital.

ALBERT

Eh bien ! vous lui avez rendu bon témoignage, j'imagine, puisqu'elle vous laisse entre mes mains ?

ANTOINETTE

Soyez tranquille, monsieur le docteur !... Mais, d'après le peu qu'elle m'a dit, j'ai compris...

ALBERT, *avec impatience.*

Allez donc !...

ANTOINETTE

Que l'on vous accuse... Est-ce mal d'en parler ?...
Je suis si tourmentée !

ALBERT

C'est stupide d'être allé vous faire peur !

ANTOINETTE

Oh ! ce n'est pas pour moi que j'ai peur !... Une fois déjà, la sainte Vierge m'a sauvée... Elle peut me guérir encore !... Y a-t-il danger que l'on vous arrête ?

ALBERT

Des imbéciles ont répandu ce bruit... N'y croyez pas.

ANTOINETTE

Quel bonheur !... Je serais tellement désolée s'il vous arrivait la moindre contrariété !... Les religieuses ont eu bien soin de moi, et, malgré cela, depuis que je suis née, vous êtes la première personne qui ait songé à me faire plaisir... A l'hôpital, vous restiez des minutes à bavarder près de mon lit... Et les oranges et les bonbons que vous m'apportiez ! Ce n'est pas que je sois gourmande... Mais un homme comme vous, qui a tant de choses à penser !...

ALBERT

C'est pour me raconter toutes ces balivernes que...

ANTOINETTE

Voilà !... Vous grondez dès qu'on dit que vous êtes bon !... (*Baissant la voix.*) Vous êtes si bon que vous avez du chagrin à cause de moi... Je l'ai parfaitement remarqué hier, lorsque je vous ai fait voir cette rougeur... (*Elle porte la main à sa poitrine.*)

ALBERT

Vous avez mal remarqué...

ANTOINETTE

N'essayez pas de me tromper... Un jour... j'étais si faible... comme morte... Vous avez dit aux internes : « Pauvre petite Antoinette ! avant la fin de la semaine, elle aura vu les splendeurs de son Paradis!... » Après la visite, vous êtes revenu seul, et vous m'avez fait une piqûre là où j'ai mal maintenant...

ALBERT

Alors, vous...

ANTOINETTE

J'avais ma connaissance, mais je ne bougeais pas... J'ai eu l'idée, tout de suite, que vous tentiez quelque chose de hardi... A présent que la mère supérieure a prononcé le mot, je me rends bien compte de ce que vous avez essayé... Nous avons une sœur qui est morte de cela vers Noël... Il fallait, pendant les derniers jours, beaucoup prendre sur soi pour l'approcher... (*Un silence.*)

ALBERT

Comment appelle-t-on les gens qui font ce que j'ai fait ?

ANTOINETTE

Comment ?...

ALBERT

Assassins, n'est-ce pas ?...

ANTOINETTE

Je savais bien que vous aviez du chagrin ! Il ne faut pas !... Vous m'auriez proposé ce qui est arrivé, j'aurais consenti tout de suite... Me croyez-vous donc trop sotte pour comprendre que mon mal peut amener à guérir une foule de gens ? Je voulais être sœur de charité, et consacrer ma vie aux malades... Eh bien ! je livre ma vie en gros, au lieu de la donner en détail...

ALBERT

Il n'y a pas que les sœurs de charité qui savent mourir proprement !

ANTOINETTE

Les savants aussi !... (*Elle se jette aux genoux d'Albert.*) Quand j'ai appris que l'on vous accusait, je me suis dit aussitôt : « Si on l'empêche de continuer ses expériences, il les achèvera sur lui-même !... » Ne faites pas cela, monsieur le docteur !... Vous m'avez pour vos observations...

ALBERT

Tu t'es dit cela, toi ?... Tu n'as pas pensé : « Il se tuera pour se punir » ?...

ANTOINETTE, *avec effroi.*

Oh !... se suicider !... Enlever du monde quelqu'un comme vous, à cause d'une pauvre fille qui sait à peine lire !

ALBERT

J'en ai eu envie, pourtant !... Si tu me vois encore vivant, c'est que je me suis accordé quelques jours de répit pour connaître la fin de mes travaux. En somme, une curiosité comme celle-là est pardonnable !

ANTOINETTE

Ah ! Monsieur, je crois bien, puisqu'elle sauve des gens !... Vous parlez comme un criminel : c'est seulement si vous n'achevez pas vos travaux que vous le serez !... Vous êtes fait pour étudier... Vous n'avez malheureusement pas de religion, c'est ce qui vous oblige à tant réfléchir pour être bon... Moi, si je n'étais pas pieuse, qu'est-ce que je vaudrais ?... Vous avez l'air étonné que je sois prête à mourir... Je le suis parce que Jésus-Christ a été crucifié pour le genre humain et que je regarde comme un honneur d'être traitée un peu comme lui...

ALBERT

Ah ! quel bien tu me fais !... Avec toi, je n'ai pas à renier mon idole !... Tu ne me la montres pas ridicule et pédante !... Antoinette, tu ne seras ni timide ni gauche, si je t'annonce la résolution que j'ai prise... Nous pourrons en parler à l'aise, puisque tu viens de l'indiquer de toi-même... Ce matin, je me suis inoculé le mal dont tu mourras... Désormais, je vais vivre double... vivre triple !... Jusqu'à ma convulsion suprême, j'épierai nos deux agonies... Tes yeux brillent !... Ah ! tu es bien de ma race, toi !... D'où vient ce quelque chose qui élève le plus humble au niveau du plus savant ?

ANTOINETTE

Du bon Dieu, Monsieur ! (*Louise entre.*)

SCÈNE VI

ALBERT, ANTOINETTE, LOUISE

ALBERT, *montrant Antoinette.*

Elle sait tout !

LOUISE

Et elle pardonne ?

ALBERT

Le mot « pardon » n'a pas même été prononcé.

Elle arrive avec une simplicité magnifique au point où ma science n'a pu me conduire qu'au prix d'efforts surhumains : donner généreusement sa vie. Vois-tu, la plus merveilleuse invention trouvera toujours des contradicteurs, mais que je retire de la rivière, au péril de mes jours, quelqu'un qui se noie : riches et pauvres, intellectuels, ignorants, positifs et sentimentaux m'acclameront... Il y a donc une qualité d'actes dont la beauté nous attire tous !... Le voici, l'élan de l'humanité entière vers un soleil unique !... Je le cherchais où il ne fallait pas, dans les cerveaux, et je le trouve dans les cœurs !... Il y a un instant, je frémissais de rage contre ce je ne sais quoi d'aveugle qui m'obligeait à mourir, et je répétais avec notre ami Maurice : « La nature accueille ton héroïsme par une lâcheté !... » C'est bientôt dit !... La nature est-elle donc si lâche ? La loi du plus fort régit les corps, soit ; mais les esprits ?... Le plus grand symbole qui ait pu s'imposer à eux, n'est-ce pas un instrument de torture : la croix ? Quelle est donc la puissance assez forte pour que les yeux du monde entier soient fixés sur elle dans un désir d'immolation ?... Toute marée dénonce au delà des nuages un astre vainqueur ; l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide ?
(*Un silence.*)

LOUISE

Albert, tu crois en Dieu !

ALBERT

Je ne crois pas en Dieu, mais je meurs comme si je croyais en lui... Voilà d'où me vient la paix ! Ma force, c'est d'être compris par cette petite sainte ! Mon salut, c'est qu'une pauvre ignorante me prenne par la main pour me guider vers on ne sait quelle splendeur. Tu vois, j'ai pris mon parti de penser comme un illustre et d'agir comme le premier brave homme venu. C'est incohérent, mais viendra-t-il jamais, le jour où l'on pourra, en ne suivant que sa pensée, aboutir à toutes les grandeurs morales ? Pour le moment, l'intelligence a sa logique, et l'âme, ce je ne sais quoi qui dépasse ma compréhension mais qu'Antoinette définirait à l'instant, l'âme aussi a la sienne, très différente de l'autre. Oui, lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien, mais de finir noblement, c'est encore auprès des humbles qui adorent Dieu, et des cœurs ardents qui aiment avec ton héroïsme, que les philosophes ont à chercher des leçons de logique.

LOUISE, *se jetant dans ses bras.*

Comment ! tu parles d'apprendre quelque chose de nous !... Albert, je vais donc pouvoir vivre avec

toi dans l'union que j'ai toujours rêvée ? Il n'y a plus de barrière entre nous !

ALBERT, *se dégageant.*

Plus de barrière !... (*Montrant sa poitrine à l'endroit de l'inoculation.*) Tu oublies !...

RIDEAU

LE REPAS DU LION

Analyse de la pièce.

L'industriel Boussard et son fils, l'ingénieur Georges Boussard ont découvert une mine de minerai de fer dans les propriétés du Comte de Miremont ; avec l'aquiescement de celui-ci ils les exploitent à l'indignation du jeune Jean de Miremont qui se désole des attentats commis sur ses forêts qu'il adore : dans un geste d'enfant rageur il va, de nuit, ouvrir les vannes de la rivière qui inonde la mine. Un ouvrier ivre, resté au fond, y est trouvé noyé.

Devant le corps de sa victime involontaire, Jean en expiation secrète fait le serment de se consacrer aux ouvriers, aux humbles.

Quelques années plus tard nous le retrouvons à Paris, ayant élevé à ses frais, Mariette, la fille de l'ouvrier noyé dans la mine. et étant devenu l'apôtre du socialisme chrétien. Pourtant il sent que la vraie vocation lui manque.

Dans une réunion à Miremont, au milieu des ouvriers de Georges Boussard devenu son beau-frère, il leur fait part de son état d'âme. et de ses observations nouvelles ; il s'est aperçu : « que l'individualisme rend des services, que ce n'est pas la foule qui crée mais l'isolé qui éclaire la route ». Il leur fait part de ses intentions de prendre la direction d'usines et de guide devenir chef.

Cette attitude paraît une défection aux ouvriers qui se révoltent

et dans une émeute massacrent leur chef d'usine Georges Boussard.

Trente ans plus tard Jean de Miremont, qui a pris la place de son beau-frère à la tête de l'entreprise industrielle, est devenu un grand conducteur d'hommes. Il rencontre Robert Charrier fils d'un garde-chasse de Miremont, qui d'ouvrier délégué est devenu Ministre du Travail. Les deux hommes ont évolué « partis sur des routes opposées, ils se rencontrent dans le paradis des sentiments tempérés où se réunissent ici bas tous les vainqueurs ».

LE REPAS DU LION

ACTE II

A Paris, chez Jean. Grande salle, à la fois cabinet de travail et bibliothèque. Luxe sobre et sévère. Rayons surchargés de livres, encadrés de boiseries noires. A gauche, porte conduisant aux appartements. Au fond, porte ouvrant sur le vestibule. A droite, fenêtres avec vue sur un jardin. Devant ces fenêtres, table de travail incrustée de beaux cuivres dorés, et surchargée de dossiers, livres, revues etc. Grand portrait de Léon XIII avec dédicace;

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, LOUISE, GEORGES, UN DOMESTIQUE

(Jean arrive d'un pas rapide par la porte du fond. Il a une trentaine d'années. Il entre. son chapeau sur la tête, en pardessus à collet de fourrure. Il porte à la main un rouleau de papiers qu'il va déposer sur la table. Il semble animé et triomphant. On devine que des phrases magnifiques se pressent dans son

cerveau. Ses bras esquissent des gestes, L'orateur est encore sous pression. Un valet de chambre le suit, le débarrasse de son chapeau, aide à ôter le pardessus, va ranger les effets dans l'antichambre. Jean apparaît en habit et cravate blanche. Au même instant, Louise ouvre violemment la porte, et se précipite au cou de son frère. Elle vient du dehors en toilette très élégante. Elle a maintenant environ 35 ans. Georges la suit, et son calme, un peu ironique, contraste avec l'exaltation de sa femme.)

LOUISE, *couvrant son frère de baisers.*

Bravo ! Bravo !... C'est merveilleux !... Ah ! mais !... C'étaient des éloges, des pâmoisons autour de moi !... J'aurais voulu me coller un écriteau sur la poitrine : « Je suis la sœur de l'orateur !... »

JEAN, *se dégageant pour tendre la main à Georges.*
Bonjour, Georges !... Vous y étiez aussi ?...

GEORGES

Comment donc !... Nous sommes venus à Paris exprès pour la cérémonie. Depuis un mois Louise ne cessait de me dire : « Jean doit prononcer un discours à l'Assemblée générale des Cercles catholiques d'ouvriers. Cette fois, coûte que coûte, je veux y assister... Tout le monde a entendu mon frère, est-ce assez ridicule que moi seule ?... »

JEAN, *souriant.*

Vous n'étiez guère pressé de venir, à en juger par son insistance...

GEORGES

Moi, dame !... J'ai 12.000 ouvriers à mes trousses, je ne me déplace pas aussi facilement qu'un joueur d'orgue de Barbarie. Mais je suis très content de mon voyage.

JEAN

Sincèrement ?...

GEORGES

La vérité pure !... Je me suis précipité pour vous le dire, la séance à peine terminée, mais pas moyen de vous rejoindre !... Vous étiez littéralement assiégé. Nous avons filé très intimidés. (*Le valet de chambre revient avec un veston d'appartement qu'il présente à Jean pour l'endosser.*)

JEAN

Vous permettez ?... (*Il ôte son habit et met le veston.*)
Pas trop long ?...

LOUISE, *indécise entre le veston et le discours.*

Quoi ?... Ton discours ?... (*Indignée.*) Oh ! comment peux-tu croire ?... (*Le domestique sort.*) Par exemple, une allocution qui aurait gagné à durer dix minutes de moins, c'est celle du bon archevêque... Il faut du courage pour parler après toi !... Mais Monseigneur est un saint !...

JEAN, *se laissant tomber sur un fauteuil.*

Je suis vanné !...

LOUISE, *l'embrassant.*

Pauvre chéri !... C'est qu'aussi tu te dépenses d'une façon !... Lorsque je t'ai vu arriver sur la scène, j'ai éprouvé un sentiment d'effroi... Nous étions tant de monde !... Mais tu n'avais pas prononcé trois phrases, j'étais rassurée... Il y a des moments où l'on apercevait une flamme dans tes yeux... A la lettre !... Une flamme !... Du reste, il faut l'avouer, ce doit être grisant de parler devant un pareil enthousiasme. Lorsque les bravos éclatent et qu'on se sent environné d'amour, de passion, de fièvre, est-ce qu'on n'est pas comme soulevé de terre ?...

JEAN, *dont les yeux brillent.*

Si !...

GEORGES, *à Jean.*

Vous avez une véritable popularité... Lorsque le cortège est rentré, l'archevêque en tête et vous modestement dissimulé dans l'état-major, j'ai vu courir un frémissement parmi les gens du peuple. Autour de moi on murmurait : C'est lui !... C'est lui !...

LOUISE

Cette salle des fêtes du collège Saint-Louis-de-Gonzague doit contenir autant de monde que celle de l'Opéra ?...

JEAN

Plus du double !... Pense donc, à l'Opéra, que de coins perdus !...

LOUISE

Je m'explique à présent le bruit qu'on mène à propos des cercles d'ouvriers.

JEAN

Il ne faut pas t'imaginer que mes auditeurs se comptent chaque fois par milliers. Aujourd'hui, pour l'Assemblée générale, on était venu de toute la France. Ma plus belle journée a été lorsque j'ai prononcé le discours d'inauguration du Cercle de l'Ouest dans la cathédrale du Mans. Il y avait 10.000 personnes. A la lettre, on s'étouffait !...

LOUISE

Tout à l'heure aussi, on s'étouffait !... Je ne voudrais pas médire de tes bons amis les ouvriers ; ils t'écoutaient avec une ferveur qui faisait plaisir à voir... Mais ça ne sentait pas bon !...

JEAN

Bah ! Il y avait dans tes environs de très belles dames !...

LOUISE

Comment ! tu m'as reconnue ?...

JEAN

Toi, ton mari et bien d'autres...

LOUISE, à *Georges*.

Aurais-tu pensé, toi, qu'il distinguait les figures au milieu du public ?...

GEORGES

Pourquoi pas ?... N'as-tu jamais vu les actrices en scène sourire à leurs connaissances ?...

JEAN

Même au milieu des tirades les plus pathétiques, rien ne m'échappe de ce qui se passe dans l'assemblée.

LOUISE

Prétendras-tu, lorsque tu arrachais à tout ce monde un grand cri d'admiration, que tu n'étais pas, comme nous, affolé, éperdu ?... Non, tu n'étais plus toi-même !... La preuve, c'est que le couteau sur la gorge, on ne t'aurait pas fait taire, j'en suis sûre !...

GEORGES

Parbleu ! Il se ferait écharper plutôt que de subir l'humiliation de céder en public.

LOUISE, à *Jean*.

Accepter le martyr dans un esprit si mesquin !... Comme cela te ressemble peu !... Est-ce qu'on ne t'a pas vu sacrifier tes goûts, bouleverser ton existence, te condamner à souffrir pendant des années, rien que pour une idée ?... Un pauvre diable meurt sous tes yeux, et voilà que l'obligation de se dévouer

à ceux qui nous servent s'impose à ton cœur et transforme ton caractère... Tu t'exiles, tu ne veux même plus revenir à Miremont pendant les vacances. Les médecins nous faisaient un cas de conscience de te laisser dans ta prison. Papa te suppliait de ne pas t'obstiner. Presque mourant, tu tenais bon... C'était du martyre, cela, le plus beau de tous ! Le martyre sans spectateurs !...

JEAN

Laisse donc !...

LOUISE

Le mot n'est pas de moi, mais de l'abbé Charrier... Nous l'avions prié de veiller sur toi, et il mettait à le faire une ardeur touchante... Il venait me raconter ses tourments : « Si Jean pouvait se décider à jouer pendant les récréations ! Il reste à l'écart des autres enfants. Il y a en lui quelque chose qui le vieillit de dix ans et dont il ne se distrait jamais. » Puis il te décrivait étudiant avec rage, les dents serrées, pour devenir ce que tu avais juré d'être. Plus tard, tes examens passés, il t'engageait à voyager. Tu ne voulais rien entendre. Avec l'intransigeance de la jeunesse, tu te reprochais de n'avoir pas encore trouvé moyen de régénérer les masses.. Un jour, il a eu l'heureuse inspiration de te conduire dans les cercles d'ouvriers. Ta voie était trouvée... Pieusement élevé, rempli de résolutions généreuses

trop frêle pour être réclamé par le service militaire, il te fallait cette œuvre qui réunit tout ce que tu peux souhaiter : religion, dévouement, remède social.

GEORGES

En admettant que donner raison à l'ouvrier contre le patron doive sauver la société !

JEAN

Vous n'avez donc pas compris ?... Ce n'est pas le triomphe d'une classe sur les autres que nous poursuivons, mais l'union de toutes les classes pour le bien commun..

GEORGES

Je connais votre idéal : créer de grandes familles analogues aux anciennes corporations ; les classes dirigeantes seraient investies d'une sorte de paternité ; en retour, les ouvriers auraient pour elles des sentiments filiaux. En théorie, c'est charmant. Dans la pratique, qui prendrez-vous pour trait d'union ?

JEAN

L'Eglise ! On se figure que notre œuvre a pour objet de détourner les ouvriers du cabaret en leur procurant d'honnêtes distractions. Allons donc !... Elle n'a pour but ni la moralisation ni la charité ; elle est une œuvre sociale ! Nos comités, choisis dans les classes élevées, forment des groupes d'hommes

attachés à leur foi et résolus à la propager par tous les moyens. Nous voulons également que, dans la classe ouvrière, nos cercles soient des associations d'hommes éprouvés, convaincus de leur mission et se posant à l'atelier comme les représentants et les apôtres d'une idée que voici : la religion seule peut dissiper les malentendus qui divisent un peuple. Elle dit au riche : « Argent, intelligence, instruction, toute supériorité vient de Dieu. Vous lui rendrez compte de tout. Ne soyez pas l'assassin de l'ouvrier votre frère, en évaluant son travail à un prix de famine. Ce travail ne saurait être une marchandise soumise aux lois de l'offre et de la demande. Votre employé a droit à l'abondance et au bien-être. » Elle dit au pauvre : « Dieu a voulu votre infériorité, ne soyez donc ni jaloux ni haineux. Le riche ne vous a rien pris. Il est privilégié par la volonté du Tout-Puissant. Il vous doit, en revanche, une juste rémunération de vos services et une aide amicale lorsque vous souffrez. Acceptez ses bienfaits sans rougir, ce qu'il vous offre, ne fût-ce qu'un verre d'eau, lui sera payé en bonheur éternel. » Oui, la religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation.

GEORGES

A merveille !... Et vous croyez que les ouvriers écoutent vos homélies sur Dieu qui accorde toute

supériorité ?... Ah ! la bonne blague ! Leurs bravos ont assez souligné ce qui les a frappés, pour vous donner à réfléchir.

JEAN

Je vois à quel passage vous faites allusion. Je n'en regrette pas un mot... En somme, qu'y trouvez-vous à reprendre ?... Sous l'ancien régime on naissait ouvrier, on devenait patron. Il fallait conquérir des grades professionnels, et ce n'est qu'après avoir produit un chef-d'œuvre qu'on obtenait la maîtrise. Aussi l'ouvrier admirait son chef et trouvait légitime son autorité fondée sur le talent. Le patron, lui, ayant passé par le plus humble labeur, se souvenait. Il connaissait le chômage, la maladie et la détresse. L'ouvrier qui apportait ses doléances était écouté ; on pouvait discuter et s'entendre. Aujourd'hui, sous prétexte de liberté, plus d'habileté professionnelle exigée. Riche, on commande ; pauvre, on obéit. L'industriel vit dans une fièvre d'émulation féroce et, dans ce combat à outrance, il se sert de l'ouvrier comme du charbon que l'on jette sous la chaudière. Mais enfin, l'industriel, on peut s'adresser à lui, on l'attendrit ; il a femme, enfants, il a du cœur : c'est un homme !... Par malheur, il est généralement esclave, lui-même, d'inconnus qui ont versé de l'argent à un guichet ; en échange, on leur a remis des actions, c'est-à-dire de beaux papiers à

vignettes, mais sans cœur ni âme... L'action, voilà désormais le véritable maître du travailleur !... Qu'il vienne alors exposer ses justes griefs, à qui s'adresse-t-il ?... A un papier !... Qu'il montre son corps vieilli, son enfant malade, sa femme brisée par les maternités, qui implore-t-il ?... Un papier !...

GEORGES

A ces mots, tonnerre d'applaudissements, rires, satisfaction générale. Et moi je me disais que les jours d'émeute, lorsque les grévistes envahissent la maison du directeur, ce n'est pas précisément un papier qu'ils jettent par la fenêtre et traînent sanglant le long des rues. (*Souriant.*) Mais cette idée n'a dû venir qu'à moi... Les autres vous faisaient une ovation... oh ! bien méritée !... car vous aviez soin de proclamer que l'œuvre des cercles est, avant tout, une entreprise de revendications : l'ouvrier demande justice au nom de Dieu. Qui donc soutenait que vos cercles sont des cabarets chrétiens ?... Ce sont des casernes remplies de soldats enrôlés sous une bannière. Vous mettez le Sacré-Cœur et la Vierge sur la bannière, d'accord, mais elle n'en est pas moins rouge, et sachez bien que vos clients suivent la couleur et non la Vierge !

JEAN

Alors vous refusez toute efficacité à l'intervention sociale de l'Eglise ?...

GEORGES

Si vous parliez à des croyants comme ceux qui partaient pour Jérusalem en criant : Dieu le veut !... j'aurais confiance. Mais nous n'en sommes plus là... Et, tenez, permettez-moi de dire, sincèrement, ce qui manque à vous-même pour rallumer le feu sacré chez ceux qui ne l'ont plus.

JEAN

Quoi donc ?...

GEORGES

Il vous manque d'être un apôtre. Un apôtre ne sait pas à combien d'auditeurs il s'adresse. Il n'inventorie pas la salle avec le sang-froid d'un vieux comédien et ne guette pas l'applaudissement à l'heure où on le croit emporté par un délire surhumain. Il y a entre votre parole et celle d'un apôtre la même différence qu'entre un jardin anglais et la nature sauvage. Est-ce qu'un apôtre assortit ses mots et termine par celui qui fera le mieux flèche ?... Pour qu'un peuple sanglote aux pieds d'une idée, pas besoin de savants artifices. Il ne faut que du cœur, un cœur déchaîné !... Le vôtre est discipliné !...

JEAN

Eh bien ! c'est vrai, je n'ai pas le cœur d'un apôtre... Vous mettez la plaie au vif ! Il me faudrait l'âme d'un Pierre l'Ermite, et la mienne a été touchée par l'esprit moderne. Quand j'affirme que

seuls les catholiques sont capables de sauver la société au milieu des tempêtes soulevées par la Révolution, je parle en politique bien plus qu'en chrétien. Je vois l'armée du crime grossir sans cesse, les bagnes refuser du monde ; je vois des milliers de jeunes gens recevoir devant la cour d'assises un sinistre certificat d'études au sortir de l'école athée. Devant cette marée de boue et de sang, j'entends le cri d'alarme des penseurs. Je reconnais avec angoisse que leurs efforts pour créer une morale sans obligations ni sanctions n'aboutissent qu'à des jeux de mandarins, incompris de la foule. Notre société a été bâtie sur l'idée de Dieu ; on enlève l'idée, et nous restons suspendus sur l'abîme. Je le constate, et la prière ardente qui devrait s'échapper de mes lèvres n'en sort pas !

GEORGES

Mon ami, j'avais deviné cette contradiction d'un chrétien tiède et d'un fervent défenseur de l'idée religieuse. Mais ce qui me dépasse, c'est votre âpre persévérance dans une vocation qui n'est pas la vôtre... Les satisfactions d'amour-propre, vous pourriez les recueillir dans une autre voie. Pourquoi vous faire docteur de l'Eglise, lorsque le Saint-Esprit ne vous inspire pas ?

JEAN

J'ai la conviction d'agir pour le plus grand bien

des classes laborieuses. C'est le prochain que je veux servir et non moi-même.

GEORGES, *riant*.

Eh bien, vous n'y réussirez pas !... Chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui, il y gagne ! Il aura beau y apporter toute l'abnégation possible, il gardera le plus clair du profit ; Une intervention n'atteint pas toujours ceux qu'elle vise ; elle touche forcément celui dont elle émane. Vous avez trop pratiqué les forêts pour ignorer que, dans un semis, dès qu'un jeune brin dépasse les autres, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un fil, il ne sera plus rattrapé. Il montera dans la lumière, voleur inconscient de soleil. Dans l'humanité, il y a également des plantes voraces. Tout les aide à dominer. Le dévouement, la charité, en fortifiant les âmes qui les pratiquent, favorisent des élans dominateurs, comme celui du rameau qui accapare le soleil. Dans la lutte pour la vie, la bonté même devient une arme !... Voilà vous !... Toute la journée vous avez parlé. Tant mieux si l'auditoire en a profité, on le saura dans quelques années ; mais que vous en ayez profité, vous, c'est certain !... Quel charme, quelle passion, quel don d'émouvoir !... Il est facile de se rendre compte, en vous écoutant, que vous avez acquis, grâce à votre apostolat, un grand maniement des âmes. Vous voilà donc

intelligent, éloquent, expérimenté, en route pour la gloire, au moyen d'une œuvre excellente ou détestable, la question ne se pose même pas !...

JEAN

Mais je la pose, moi !... Nous tuons des hommes : je jure sur le cadavre de l'un d'eux d'être le soutien des humbles ; je m'y consacre de tout cœur, vous venez me dire : l'œuvre ne sert probablement qu'à vous seul !... Et j'entendrais cela sans bondir !...

GEORGES

Ah ! l'orateur, comme il brode !... Tenez, Jean, je vous prends sur le fait : vous avez des expressions par trop exagérées !... Nous tuons des hommes !... Eh ! non, nous ne tuons personne !... Une loi, que nous n'avons pas faite, oblige les hommes à travailler. Il faut du fer, il faut de la houille, qu'on n'arrache à la terre qu'au prix d'efforts meurtriers. Ce n'est pas l'industriel qui prend des existences, c'est la nature indomptée. Nous tuons des hommes !... Avec des mots comme ceux-là, vous devenez vraiment dangereux.

JEAN

Il y a des assassins parmi nous, j'en connais !..

LOUISE

Toute vérité n'est pas bonne à dire.

JEAN

Celle que je dis sort de ma conscience !... (A Georges.) Voyons, vous, l'homme pratique, si vous étiez donné pour mission d'aider les pauvres, que feriez-vous ?...

GEORGES

Ce que je fais !... Je créerais d'immenses usines, je lancerais sur le marché d'énormes productions, j'emploierais des nuées de travailleurs...

JEAN

Et vous croiriez avoir exécuté vos engagements envers les deshérités ?

GEORGES

Absolument. Suivant moi, il n'y a qu'une seule espèce d'êtres secourables : ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère ses idées, ses gestes. Quelques individus, supérieurement doués, combinent et réalisent devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements. Ils sont les bienfaiteurs de ces singes, puisqu'ils se donnent la peine de vivre à leur place. Si moi, chef d'industrie, j'organise un centre d'activité où toute une population aime, s'alimente, pullule, j'ai droit à la reconnaissance. Que cette population se tire ensuite d'affaire ; qu'elle soit

adroite, économe, ordonnée ; qu'elle se défende même contre moi, rien de mieux. Depuis cent ans, tout ce que les ouvriers ont obtenu, c'est par la grève. Il est très rare que nous allions leur offrir bénévolement une augmentation de salaires. Donc, hardi !... Qu'on s'insurge !... Peut-être que je céderai, et tant mieux pour les révoltés !... Mais si je les repousse, ils n'en restent pas moins mes obligés... C'est à moi qu'ils doivent la fièvre de l'existence, avec ses joies et ses haines, même celle qu'ils me portent !... Cela vous étonne ?... Nous voilà loin de vos petites parlottes entre patrons et ouvriers... Que voulez-vous ?... Chacun a sa méthode !...

JEAN

La vôtre est commode ! gagner des monceaux d'or, c'est être philanthrope !

GEORGES

A condition de gagner l'or par son énergie et son intelligence : oui.

JEAN

Alors, plus de charité ?...

GEORGES

Au lieu de me donner une procuration en blanc, si vous regardiez de près l'administration de nos forges, vous sauriez ce que nous coûtent les hôpitaux, les écoles, les caisses de retraites alimentées

sans retenues de salaires. J'encourage Louise à soigner les blessés, à courir au-devant des misères. La charité est un devoir social, puisqu'il y a des plaies qui ne peuvent se panser que par elle. Un vagabond tombe sur le trottoir ; une croûte de pain lui sauvera la vie, c'est un crime de refuser la croûte. Mais quand vous secourez le mendiant, rendez-vous service à la société ?... Ah ! que non pas !... Le mendiant est presque toujours paresseux et débauché ; en tout cas, c'est un isolé qui n'intéresse que vous, cœur compatissant... L'humanité craint son contact, comme le fruitier redoute le fruit gâté, propagateur de pourriture, et c'est l'humanité que vous prétendez servir. Comment s'y prendre pour qu'elle participe à vos dons, pour que vous soyez charitable en gros, après l'avoir été en détail ?... C'est bien là, n'est-ce pas, le problème qui vous tracasse ?... (*Signe d'assentiment.*) Moi, je l'ai résolu. Je n'ai qu'à regarder autour de moi pour m'assurer que je suis très utile, et si je mourais demain, toute une population, sans me pleurer, me regretterait... Inventez, soyez une force créatrice, et la prospérité des autres découlera de la vôtre.

JEAN

Mais c'est l'égoïsme érigé en devoir !...

GEORGES

Pourquoi pas, s'il est bienfaisant ?... D'ailleurs, l'égoïsme est un calomnié ! Descendez au fond des cœurs les plus compatissants... L'un vient en aide aux malheureux parce qu'il a peur des attentats que la misère exaspérée fait commettre, un autre se prive de tout pour augmenter sa part des joies éternelles. Egoïsme, tout cela, et souvent admirable !...

JEAN

Vous n'imaginez pas avec quelle avidité je bois vos paroles !... Elles répondent si bien aux questions que souvent je me pose ! S'il m'est prouvé que celui qui dépense hardiment ses forces dans son labeur préféré a les mêmes chances de secourir l'humanité que s'il s'attelait à beaucoup de bonnes œuvres, mon avenir sera tout changé.

GEORGES

Est-ce que le présent ne satisfait pas complètement vos aspirations ?

JEAN

Non, je l'avoue...

LOUISE, à Georges.

Ne te l'ai-je pas dit bien des fois ? La sainteté est chez lui contre-nature... Nous avons grandi au même foyer, je sais comment on l'élevait... Le courage était à ses yeux la première des vertus... Il y avait

alors à Miremont un vieux curé qui n'acceptait de dîner au château que si on l'accompagnait jusqu'au village à la fin de la soirée, parce qu'il n'osait pas se hasarder seul dans le parc lorsqu'il faisait nuit. Eh bien, c'est Jean qui l'escortait, et revenait ensuite, solitaire, dans les ténèbres opaques de la forêt. Il avait alors huit ans. A douze ans, il sortait la nuit avec les gardes pour guetter les braconniers, et là-bas les braconniers tuent les gardes. Il saignait de ses petites mains nerveuses les sangliers coiffés par ses mâtins. On l'exerçait à faire des plaies et non à les guérir... Il s'est formé au contact des forestiers et des bûcherons, qui l'ont fait rude et ambitieux comme les grands chênes de nos bois... Comme eux, il se laisse envahir par des plantes parasites. La sensiblerie, la pitié, ce sont pour lui le lierre et le gui.

GEORGES

L'énergie accumulée pendant sa jeunesse aventureuse, il l'emploie à vaincre ses instincts, au point que, né pour être un féodal, oppresseur du peuple, il est apôtre.

JEAN

Apôtre raté, vous l'avez dit vous-même...

LOUISE, *souriant.*

Il plaisantait ! Quand on pénètre dans ta vie, on découvre des traits si touchants !... Ainsi j'ai appris

dernièrement ta conduite envers la fille de ce pauvre homme dont la mort t'avait si profondément secoué. Comme tu es bon pour elle !... Après l'accident, nous nous figurions que Prosper l'avait recueillie par pitié. Pas du tout !... C'est toi qui payais, de ta bourse de collégien, sa pension chez Prosper. A un âge où les enfants ont bien de la peine à travailler pour leur propre compte, tu la plaçais dans un couvent, avec la complicité de l'abbé Charrier, et tu dirigeais son éducation.

JEAN

En effet, je me suis beaucoup occupé de Mariette.

LOUISE

Que devient-elle ?...

JEAN

La voilà grande. Bientôt elle nous quittera pour se marier.

LOUISE

Elle habite donc chez toi ?

JEAN

Oui. Elle s'occupe dans la maison avec Thérèse.

GEORGES

Qu'est-ce que Thérèse ?

LOUISE

Une ancienne femme de chambre de ma mère qui

gouverne son intérieur. Je te l'ai montrée pendant la séance.

GEORGES

Ah ! la vieille en bonnet ?... Il y avait précisément auprès d'elle une fille assez jolie.

JEAN

C'était Mariette. Je leur avais donné deux places.

LOUISE

Eh bien ! mon ami, la jeune fille te gobe !... Pendant que tu parlais, elle te dévorait des yeux... Lorsque, ton discours fini, tu es rentré dans le cortège de Monseigneur, son regard ne pouvait se détacher de toi.

GEORGES, *riant*.

On n'est jamais grand homme pour son valet de chambre, on l'est parfois pour sa lingère !...

LOUISE, *regardant l'heure*.

Cinq heures !... Je me sauve !... J'ai rendez-vous au collège avec mon aîné pour le conduire chez le dentiste... (*A Georges.*) Est-ce que tu restes ?..

GEORGES

Oui... Deux mots à lui dire... (*Louise embrasse Jean et sort.*)

ACTE III

SCÈNE IV

L'ABBÉ, JEAN, ROBERT, JOURNET, MADELEINE,
OUVRIERS

ROBERT, *serrant la main de Jean.*

Monsieur, depuis la plate-forme des hauts fourneaux jusqu'à trois cents mètres sous terre, on est dans la jubilation depuis qu'on vous sait arrivé.

JOURNET, *se présentant à son tour devant Jean.*

Cette fois, il y a du bon ! C'lui qui travaille avec nous, c'est plus un d'ces farceurs de Paris qui viennent tout brouiller et puis qui nous laissent dans l'pétrin, C'que vous dites, on peut l'croire, puisque vous avez l'pouvoir de l'faire.

L'ABBÉ, *poussant les ouvriers sur les bancs.*

Messieurs, si vous voulez vous asseoir...

ROBERT, *joyial, à l'abbé, pendant que les ouvriers s'installent.*

Pourquoi n'as-tu pas mobilisé ton suisse pour nous placer ? *(Quelques gros rires accueillent cette plaisanterie.)*

UN JEUNE OUVRIER, *en passant près de l'abbé.*

Aujourd'hui, monsieur le curé, vous ne pourrez pas m'mettre à genoux dans ce coin-là comme quand je venais au catéchisme.

L'ABBÉ, *le menaçant du doigt.*

Prends garde, Amédée ! Si M. Jean avait la fantaisie de te faire réciter tes actes de foi, d'espérance et de charité, et que tu ne les saches pas mieux qu'autrefois, le coin est toujours là. *(De nouveau, quelques rires complaisants. Les ouvriers se dispersent sur les bancs et s'assoient, tournant le dos au public.)*

L'ABBÉ, *ouvrant la porte qui communique avec l'intérieur du presbytère.*

Venez donc, maman !... On va commencer sans vous !... *(Madeleine apparaît, toute vieille et cassée, appuyée sur un bâton, et s'avance péniblement vers Jean.)*

JEAN

Eh ! Madeleine !... *(Il lui tend la joue.)* Allons ! comme quand j'étais petit !... *(Elle l'embrasse. Cela produit une excellente impression.)*

UN OUVRIER, *à mi-voix, se parlant à lui-même.*

On disait bien qu'il n'était pas fier, mais si peu que ça, je n'aurais pas cru !...

MADELEINE

Comment ! vous vous souvenez de moi !... Je

suis bien changée, n'est-ce pas ?... Un peu moins qu'not' pauv' Miremont pourtant !...

JEAN

Vous demeurez ici maintenant ?

MADELEINE, *souriante.*

Oui... Bonne de curé pour finir !...

ROBERT, *de sa place, au troisième banc.*

Maman, combien de messes par mois pour vos gages ? (*Tonnerre de gros rires. Madeleine, éperdue, va se blottir sur le dernier banc.*)

L'ABBÉ, *resté avec Jean aux environs du Mois de Marie, promène sur l'assistance un regard satisfait.*

Ah ! ah ! il y a là-dedans des figures que je n'aperçois pas souvent devant moi quand je prêche. (*A Jean.*) Ces païens-là seraient capables de ne plus venir si je laissais ma soutane trop en vue. Je vais la cacher. (*Il va s'asseoir près de sa mère, accompagné d'un grognement approbateur.*)

JEAN, *maintenant seul en face de l'assemblée, s'adosse à la chaire et parle debout, objet d'une attention passionnée.*

Messieurs, j'étais presque enfant lorsque, devant le cadavre mutilé de l'un des vôtres, j'ai prononcé un serment : des hommes meurent pour nous, je veux me dévouer à eux. Ces mots, vos envoyés me les ont rappelés, et me voici.

ROBERT *Jean*

Mais, en promettant de venir, j'ai formellement déclaré que je ne m'engageais pas à répéter mes conférences de Paris. Est-ce vrai, Robert ?...

JEAN *Robert*

Parfaitement !

ROBERT *Jean.*

Si je me réservais de choisir le sujet de cet entretien, c'est que, sans en avoir conscience, je laissais évoluer mes idées dans une direction nouvelle. Aujourd'hui, mon esprit est rempli d'une clarté qui ne faisait alors que poindre, et je suis à même de m'expliquer avec une absolue franchise. Ce que je dirai ne répondra guère à vos espérances. Si mes paroles vous semblent cruelles, sachez bien que, moi-même, j'ai beaucoup souffert avant de les penser.

Il y a trois mois, lors de mon entrevue avec vos envoyés, je traversais une époque singulièrement troublée de ma vie. Je constatais que peu à peu les devoirs que j'avais acceptés envers les cercles d'ouvriers devenaient un fardeau trop lourd pour mes épaules. Certes, je n'entends pas faire ici le procès de l'œuvre admirable qui, pendant des années, a été ma consolation. Ce n'est pas en elle que je n'ai plus foi, c'est en moi-même. Mon âme est pleine de sentiments qui ne devraient pas exister chez un serviteur des pauvres. Il faut me rendre à l'évidence :

je n'ai pas la vocation de ramener la multitude à Dieu.

L'ayant constaté, je n'en poursuivais pas moins ma mission auprès des ouvriers. C'est qu'entre eux et moi il existe un pacte : ce n'est pas mon argent que j'ai promis de leur livrer, c'est ma personne, et je tenais parole, quoi qu'il m'en coûtât... Au moment où je me débattais dans cette captivité morale, une idée nouvelle me fut suggérée... Idée que voici : on a tout autant de chances d'être utile à l'humanité en travaillant pour soi-même qu'en travaillant pour le prochain. Si vous n'êtes pas dévoué par instinct, ne vous torturez pas à l'être par devoir. L'égoïsme qui produit est, pour la multitude laborieuse, ce que la charité qui donne est pour le pauvre : une source de bienfaits. (*Vive émotion. Chuchotements.*)

Cette maxime vous étonne, Messieurs ; moi, elle m'indigna lorsqu'elle me fut révélée. Pourtant, à la réflexion, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle était plus réconfortante que cruelle, puisqu'elle m'enseignait un nouveau moyen de vous secourir... Alors, jugez avec quelle passion je me mis à l'étudier. Si elle était vraie, j'étais dispensé de mon apostolat, à condition d'être un acharné travailleur. La question était de savoir si, oui ou non, je me trouvais en présence d'une vérité.

Pour m'en assurer, je n'ai eu qu'à rentrer en moi-même. Que suis-je ?... Un homme encore jeune, déjà célèbre, partout adulé, fêté, content de l'être. A qui dois-je cette situation ?... A vous, Messieurs, aux ouvriers, à tous ceux auxquels je me suis consacré. Oui, j'ai prospéré grâce à mes protégés, et, à supposer que je leur aie fait quelque bien, j'accapare le plus clair du profit. En cela suis-je coupable ?... Ma conscience répond : non ; car je suis rempli des intentions les plus droites et je payerais de mon sang la moindre amélioration du sort des pauvres.

Alors, j'ai regardé dans mon pays. Je n'y suis pas seul à m'occuper des classes laborieuses. Il y a des politiciens, des littérateurs, des prêtres, de simples ouvriers même, comme vous, Robert, qui se font les porte-voix des haines et des douleurs de la foule. Toujours je constate ceci : tous ces bienfaiteurs montent, tous ils avancent plus vite et mieux que leurs frères. Sortis du rang, ils planent sur les têtes.

C'est donc une loi générale : Impossible d'aider le prochain sans le dépasser. D'où cette conclusion, d'apparence paradoxale et au fond très logique : la bienfaisance est une des formes les plus intelligentes de l'égoïsme. Voilà, du coup, l'égoïsme à demi réhabilité et, avant de me confier à lui sans scrupules, je n'avais plus qu'à vérifier si le meilleur moyen de rendre service au peuple n'était pas de

travailler pour soi-même... Je n'ai eu qu'à venir ici pour le constater. (*Exclamations.*)

Ah ! laissez-moi parler, Messieurs, vous n'arrêterez pas le cri qui m'échappe !... Depuis trois jours je suis à Miremont dans le trouble et l'émotion. J'ai vu de terrifiantes machines, traversé des nuées de vapeurs, pénétré à des lieues sous terre. Ce qui m'a le plus frappé, le voici : chaque fournaise, chaque outil avait son histoire. Continuellement, celui qui m'accompagnait me disait : j'avais projeté ceci ; lors de la mise en feu il s'est produit cela et j'ai été forcé de recourir à tel ou tel moyen. Il me faisait pénétrer dans cette galerie, dix fois plus vaste que n'importe quelle cathédrale, où se laminent les blocs d'acier. On n'apercevait pas un être vivant, mais d'énormes lingots d'acier incandescent se promenaient dans les airs, soutenus et dirigés par une force mystérieuse, et allaient d'eux-mêmes se placer sous les rouleaux qui, en les comprimant comme une cire molle, les allongeaient sous forme de poutrelles ou les aplatissaient en larges feuilles de tôle. Rien n'était plus impressionnant que de voir s'accomplir ce travail gigantesque dans l'atelier désert, qui semblait l'antre d'un tout-puissant magicien. Le sorcier était à mes côtés. Pour m'expliquer le miracle, il me montrait, accrochés dans les cintres, cinq ou six gamins assis devant des claviers électriques

dont ils effleuraient les touches, et, au simple contact de leurs doigts légers, un lingot monstre, tout dégouttant d'une sueur de lave, glissait rapidement vers l'endroit désigné par le maître, et s'y faisait broyer. Si je sortais des centres de fabrication pour suivre mon compagnon dans les bureaux, les écoles, les infirmeries, les cantines, je reconnaissais partout l'empreinte de son génie. Pas un détail ne lui échappe. Préoccupations, responsabilités, tout vient fondre sur lui et il suffit à tout. Son activité s'étend jusqu'au delà des mers, elle n'a d'autres limites que celles du monde civilisé. Certes, en parcourant vos ateliers, j'ai vu des milliers de travailleurs haleter sur des coulées de métal, s'acharner contre des blocs de minerai, ramper sous la panse huileuse des machines ; eh bien ! toutes ces haleines gémissantes, ces regards sans joie, ces peaux noires, ne m'ont pas donné l'idée d'un labeur aussi âpre, aussi désespéré que celui de votre chef ! Son effort résume les vôtres, et, devant l'immensité de sa conception, avant tout, j'admire. (*Vive sensation.*) Cette admiration-là, voyez-vous, ne sera pas stérile. Elle marque une heure décisive de mon existence. En voyant vivre un peuple par le cerveau d'un homme, j'ai compris tout ce qu'il peut y avoir de générosité réelle dans l'effort en apparence le moins désintéressé. Messieurs, aujourd'hui, pour la der-

nière fois, je m'adresse publiquement aux ouvriers. Les mots que je prononçais devant eux n'étaient pas miens. Ils appartenaient à l'Eglise. Ils sont de toute beauté, et, alors qu'ils expirent sur mes lèvres, je les recommande à votre respect. Désormais, je n'emprunterai les mots de personne. Je serai Moi. Je le serai surtout par l'action. Au lieu d'aider les gens à espérer, je les ferai vivre...

ROBERT

Qu'est-ce que la vie sans espérance ?... Nous en avons une... Nous comptions qu'un seul des beaux discours où vous maudissiez la férocité du capital, prononcé ici même, suffirait pour balayer bien des abus. Vous nous le refusez, c'est un malheur !... Alors je demande autre chose. Jusqu'à présent M. Boussard vous a guidé dans l'usine, permettez qu'à notre tour nous vous fassions les honneurs du baignoire. Nous nous fions à votre bonne foi pour crier d'indignation avec autant d'ardeur que vous avez crié d'admiration.

JEAN

Pas de malentendu !... Vous voulez m'enrôler contre votre maître, précisément à l'heure où je me reproche d'avoir trop vivement combattu la toute puissance des maîtres, c'est-à-dire l'individualisme à outrance qui dérive de l'esprit moderne. A présent, je m'aperçois que l'individualisme rachète sa

dureté par les services qu'il rend. Ce n'est pas la foule qui crée, c'est un homme à lui seul plus énergique et plus intelligent que l'ensemble des autres.

ROBERT, *ironique.*

Celui-là même que vous appeliez exploitateur !

JEAN, *souriant.*

Prenez-y garde, Robert, mon confrère en éloquence : on nous appelle roublards, nous, les faiseurs de discours. Si M. Boussard est un exploitateur, vous et moi méritons le même titre. Mais nous ne sommes exploitateurs ni les uns ni les autres. Chaque fois que l'humanité avance d'une ligne, c'est qu'un isolé éclaire sa route ; si nous le rencontrons, laissons-lui la voie libre. Je serais votre plus dangereux ennemi si j'allais troubler votre chef dans l'accomplissement de son œuvre. C'est ce que je ne ferai certainement pas !...

ROBERT

Vous le ferez, car vous êtes honnête homme. Admettez un instant que nous soyons lésés, ne fût-ce que d'un liard. Prendrez-vous ce qui vous revient de ce liard ?

JEAN, *avec fermeté.*

Je ne suis plus propriétaire ici. J'ai cédé à mon beau-frère ma part des forges. (*Grand silence.*)

UNE VOIX

Ponce Pilate !

JEAN, *se redressant sous l'insulte.*

Celui dont vous me jetez le nom est à jamais odieux pour avoir lâchement fui la responsabilité. Moi, au contraire, je vais bravement à elle. Ma fortune, entre les mains de M. Boussard, c'est une puissance qui m'appartient et dont je n'ai pas le droit d'user. Que j'intervienne en votre faveur, mon beau-frère objectera que je n'ai pas un mot à dire, pourvu qu'il serve mes dividendes, et voilà ce que Ponce Pilate s'empresserait de vous déclarer en affectant de vous plaindre bien haut. J'agis tout autrement.

VOIX NOMBREUSES

Ah ! Ah !... Oui, comment ?... Nous allons voir !

JEAN

Je donne un million à la caisse de retraite des ouvriers de Miremont, à vous, par conséquent, mes amis. Je l'offre en réparation de... (*Il s'arrête avec anxiété. Baissant la voix.*) C'est un souvenir !... Acceptez-le... (*Applaudissements mêlés de chuts.*)

JOURNET

Monsieur Jean, une pareille générosité fait plaisir !... Mais si c'est une espèce de pourboire que vous laissez et puis qu'ensuite vous nous tourniez le dos !... Non !...

ROBERT

Vous donnez un million... Merci !... Le reste ne nous regarde pas !...

JEAN

Tout vous regarde dans ma vie !... Je vous l'ai livrée par un serment.

ROBERT

A quoi emploieriez-vous vos autres millions ?

JEAN

Je les ferai valoir sous ma responsabilité...

ROBERT, *vivement.*

En achetant de la rente !...

JEAN

En fondant moi-même une industrie. Je ne saurais trouver un meilleur moyen de rester fidèle à ma parole.

ROBERT

Et de gagner des monceaux d'or !...

JEAN

Ah ! si vous saviez le peu dont j'ai besoin et ce que je fais de mon or !... Ne comprenez-vous pas qu'un homme puisse goûter un des plus nobles plaisirs qui soient à multiplier sa propre vie par des milliers de vies humaines, à faire de sa pensée une atmosphère où tout un peuple respire l'énergie ?

C'est presque une jouissance dérobée à Dieu ! Je n'en connais pas de plus légitime et de plus bienfaisante. (*Violents murmures.*)

JOURNET

Monsieur, je crois que vous avez de bonnes raisons, puisque vous le dites. Seulement, le diable m'emporte si je les devine !... Les camarades non plus ne comprennent pas. Prétendre que vous serez le bienfaiteur de ceux qui vous regarderont gagner des tas d'or, celle-là, tout de même, je la trouve un peu raide !...

ROBERT, à *Journet*.

Je vais te l'expliquer, moi !... Il y a des porcs si gras que les rats leur grignotent le lard sur le dos sans même les chatouiller !... Le porc, à force d'être bien nourri, est devenu l'ami du rat. Si c'est là votre idéal de bienfaisance, monsieur Jean, vous êtes un des plus beaux farceurs que l'ouvrier ait jamais vus, et il en a vu !... (*Ricanements.*)

JEAN

Le porc s'engraisse en avalant une pâtée que son maître verse dans l'auge. Il ne la conquiert pas. Il est moins intelligent et moins audacieux que les rats. Vous ne pouviez pas choisir une comparaison plus fausse. En voulez-vous une autre ?... Lorsque au fond du désert le lion annonce par ses rugisse-

ments qu'il se met en chasse, les chacals accourent en masse pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle, trop lents pour atteindre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans sa griffe, entendez-vous ! Au crépuscule, il quitte son repaire et cherche sa proie. La voici !... Alors les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, puis le festin royal sous le regard respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives et s'en réservait un maigre quartier ? Pas du tout !... Ce lion doucereux ne serait plus un lion, à peine un caniche d'aveugle !... Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtre et boucherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals se passent la langue sur les lèvres... Le superflu du lion cruel est plus abondant que les prodigalités du lion généreux.

Comprenez-vous maintenant ? Il y a une différence entre la pâtée qu'on apporte et le buffle qu'on étrangle, entre un porc à l'engrais et un lion à la chasse, entre l'oisif qui digère et l'industriel qui fait jaillir des sources nourricières dont le travailleur

absorbe le trop-plein... (*Un ouvrier, bâti en hercule, à physionomie bestiale, bondit jusqu'à Jean, et, tantôt lui parlant visage contre visage, tantôt tourné vers l'assemblée, déblatère avec furie.*)

LE GÉANT

Tu ne t'embêtes pas, toi !... Nous faire manger tes restes !... Compagnons, venez-vous, au lieu d'écouter ce traître ?...

LES OUVRIERS, *en tumulte.*

Traître !... Vache !... Trottons-nous !... On y va !...

ROBERT, *impérieusement.*

Restez !... M. Jean n'est pas un traître !... Il s'expliquera !...

LE GÉANT

Si t'es pas content avec ce qu'il a dit !... A moi, les chacals, chez le lion !... (*Il fonce au dehors, suivi des plus exaltés. Robert barre le chemin aux autres et parvient à les contenir.*)

ROBERT

Camarades, voyons ! On ne s'en va pas comme ça !...

L'ABBÉ, *se joignant à Robert.*

Il vous donne un million ... Accordez-lui un instant d'attention !...

JOURNET

C'est bien le moins !... (*Les ouvriers s'apaisent ; plusieurs rentrent dans les bancs, mais aucun ne s'assoit. On les devine prêts au départ. Robert, l'abbé et Jean restent groupés devant la chaire.*)

ROBERT

Mauvaise affaire, monsieur Jean !... Ceux qui partent vont semer la fureur dans l'usine.

L'ABBÉ

Et pourquoi ?... Pour un accès de vivacité !... C'est toi, Robert, qui, avec ta comparaison de porc à l'engrais, qui n'était pas juste, as provoqué celle du lion...

ROBERT

Qui ne vaut pas mieux !... (*A Jean.*) Assimiler l'ouvrier dont le labeur fait la fortune du patron au chacal qui se gave d'une charogne dédaignée par le lion, c'est un peu fort !... Les chacals n'aident pas le lion à terrasser sa proie, tandis que la richesse du maître est l'ouvrage de nos mains.

JEAN

Hier, après une longue promenade dans la forêt, je me reposais auprès d'une source qui rafraîchit un vallon que l'industrie a épargné. Une femme accablée sous le poids d'une charge de bois mort

est venue boire. Après s'être désaltérée, me prenant à témoin de son contentement, elle s'est écriée : « Oh ! la bonne eau, monsieur Jean !... Je suis sûre qu'à Paris une fontaine pareille vaudrait de l'or !... » Elle avait raison... Une source épanchant ses eaux glacées au cœur de Paris représenterait une fortune qui, entendez-vous bien ? ne devrait rien au travail. Autre exemple : si, chaque matin, vous ne réclamiez pas une tasse de café, la baie du caféier n'aurait pas plus de valeur que celle de l'églantier. Votre gourmandise enrichit les colons qui cultivent la graine parfumée, les armateurs qui la transportent au delà des mers, les commerçants qui la détaillent à vos ménagères. J'en conclus qu'un objet doit son prix au grand nombre de personnes qui le convoitent. La richesse naît du désir !...

Oui, je soutiens qu'avec ses appétits l'ouvrier produit plus de richesses qu'avec ses bras. (*Rumeurs.*)

ROBERT

Vous admettez donc que nos bras en produisent ?

JEAN

Oui. Votre activité est un des éléments de ma fortune, mais il est loin d'être le seul, il n'est même pas le principal, comme je le croyais moi-même lorsque j'encourageais aveuglément vos exigences.

ROBERT

Ne discutons pas sur le plus ou moins de valeur du travail. En reconnaissant qu'il aide à vous enrichir, vous désavouez l'injuste comparaison de l'ouvrier avec le chacal. A mon tour, je vais vous faire une concession si grande que mes amis s'en inquiéteront. J'admets que tous, patrons et ouvriers, nous sommes les serviteurs du désir : il est le dispensateur des richesses, le bienfaiteur suprême... Le devoir de ceux qui, comme vous, ont juré d'améliorer le sort des hommes, est donc de favoriser le désir... Eh bien, je vais vous en indiquer le moyen. Payez très cher vos travailleurs. Mettez de l'argent plein leurs poches, et vous assisterez à une formidable éclosion de désirs...

JEAN

Vous pensez donc que l'aisance multiplie les besoins ?

ROBERT

Est-ce que cela se demande ?... L'ambition du mendiant ne va pas au delà du morceau de pain qui calmera sa faim ; et si vous saviez quels souhaits exigus entendent nos misérables taudis, vous souririez de pitié, au souvenir des rêves grandioses qui visitent vos somptueux appartements !...

JEAN

Depuis des mois je ne fais plus qu'un rêve : passer de la parole à l'action, et, après avoir défini les devoirs du patron chrétien, en être un à mon tour.

ROBERT

Vous êtes sincère, j'en suis convaincu. Mais nous allons partir... Les ouvriers de Miremont vous diront adieu. Ce sera la rupture définitive... Alors épiez bien ce qui se passera dans votre âme... Vous découvrirez que votre plus beau rêve était de vous débarrasser de nous.

VOIX NOMBREUSES

Oui ! Oui ! Adieu !... (*Deux ou trois compagnons parlent à l'oreille de Robert et attirent son attention sur les bruits de l'extérieur.*)

ROBERT, *avec autorité, imposant silence.*

Chut !... Les amis !... Ecoutez !... (*Grand silence. On entend au loin des chants révolutionnaires accompagnés de vociférations et de cris.*)

L'ABBÉ

Hein ?... C'est comme une émeute !...

ROBERT

J'te crois, mon bon !...

JOURNET, *a ouvert la porte de la rue. On entend galoper des gens.*

Où ça qu'ils courent comme des fous ?... Faut pas qu'ça s'passe sans nous !... Hardi, les gars !... (*Il s'élançe dans la rue.*)

LES OUVRIERS, *qui n'attendaient qu'un signal, se précipitent en désordre vers l'extérieur en criant :*

Hardi, chacals !... A bas le lion !... On l'aura !...

ROBERT, *resté le dernier, à Jean.*

Les voilà changés en bêtes fauves !... Ce sera le diable pour en refaire des hommes !... (*Il sort et des acclamations l'accueillent dans la rue.*)

SCÈNE V

L'ABBÉ, JEAN, MADELEINE

L'ABBÉ

Pour la dernière fois qu'elle s'adressait aux ouvriers, votre éloquence a eu un mot d'enfant terrible !...

MADELEINE

Et pourquoi qu'vous n'voulez plus avoir affaire aux pauv' gens ?... Autrefois, dès qu'un fermier

rendait l'âme, pendant que la veuve arrêtait l'horloge, le premier valet s'avancait jusqu'au milieu de l'étable et disait bien haut, pour que toutes les bêtes l'entendent : « Le maître est mort !... » Quand même nous n'serions guère plus qu'des animaux, monsieur Jean voit bien que, dans les moments graves, on leur parle comme s'y z'étaient de la famille... (*Elle regagne l'intérieur du presbytère.*)

L'ABBÉ, *désignant le crucifix qui surmonte la chaire.*

Que penseriez-vous de moi si, tout à coup, je cessais d'annoncer aux hommes que le Maître est mort pour eux ?...

JEAN

Vous aussi, vous me donnez tort !... Mes revenus s'épuisent en libéralités... Le million que je viens de promettre, je ne l'ai pas !... En l'offrant, j'ai cédé à une impulsion !... Enfin, je me tirerai d'affaire !... Mais, vous voyez, je pousse la bonté jusqu'à l'imprudence. Il faut bien que je le proclame, puisque je suis attaqué...

L'ABBÉ

Saint Paul a dit : « Quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, si je n'ai pas la charité, tout cela ne sert de rien. »

JEAN

Suis-je maître d'aimer ou de n'aimer pas le prochain ?... L'amour se commande-t-il ?

L'ABBÉ

C'est en Dieu que vous devez aimer le prochain, et l'amour de Dieu se commande !...

JEAN

Rappelez-vous le petit animal de proie que j'étais dans mon enfance... Chasseur cruel et passionné, poignardant d'une main déjà ferme, les sangliers et les cerfs. N'ai-je pas quelque mérite à l'avoir déguisé pendant des années en philanthrope doux et compatissant ?

L'ABBÉ

J'ai connu un enfant qui, loin d'être un petit animal de proie, avait le penchant au sacrifice porté à un si haut degré qu'il rossait un de ses cousins pour avoir confessé que le martyre lui ferait peur. Une âme capable d'un si noble emportement ne doit pas faiblir.

JEAN

L'enfant dont vous parlez revenait de la ville, où il avait assisté à une procession magnifique escortant le corps d'un jeune martyr. Sa petite âme vaniteuse s'était ouverte aux ardeurs de la foi devant cela : un triomphe !... Il était rentré dans ses

bois, ivre de piété, croyait-il ; d'orgueil, puis-je répondre à présent. Comme cela préparait bien l'apôtre en gants blancs que je suis devenu, pérorant pour Dieu, se figurait-il, et, en réalité, pour une vaine fumée de gloire !...

L'ABBÉ

Non, vous n'êtes pas uniquement un affamé de gloire !... N'ai-je pas été le confident de votre jeunesse ?... N'ai-je pas suivi vos premiers pas dans la carrière d'apôtre ?... Je sais quelles tendres préoccupations vous poussaient vers les pauvres. Cependant, je le reconnais, votre âme ne paraît plus tout à fait la même. Pendant votre discours, je sentais combien vous avez changé de ton. Autrefois, votre éloquence était familière et fraternelle : elle est aujourd'hui d'un style sévère et oratoire. Plus littéraire, vous êtes moins touchant. Vous regardez de haut les bonnes gens qui vous écoutent. En vous adressant à eux, vous leur faites une grâce... C'est peut-être ce qui les blesse le plus.

JEAN

Leur instinct voit juste !... J'ai contre les ouvriers une espèce de rancune pour l'existence surhumaine que j'ai vécue à cause d'eux.

L'ABBÉ

Vous avez juré d'être leur soutien... On ne renie pas un serment !...

JEAN

Je n'oublie pas le mien !... Dans ce discours qui, tout à l'heure, les faisait bondir, le bonheur du prochain me préoccupait encore puisque j'affirmais qu'en créant une industrie considérable, je resterais dans mon rôle de bienfaiteur. Je le ferai d'autant mieux que je me crois tenu, par mon ancien serment, à mettre en pratique les théories que j'ai prêchées.

L'ABBÉ

Oui, donnez l'exemple, mais illustrez-le par votre talent. Combien votre parole prendrait d'autorité si elle sortait toute vibrante de l'usine, au lieu d'avoir été méditée dans la cellule du penseur !... Je désire tellement que ce beau rêve s'accomplisse que j'appelle à mon secours votre orgueil lui-même. Non, vous ne renoncerez pas aux satisfactions du triomphe, aux applaudissements des foules, à la gloire !...

JEAN

J'avoue qu'en effet je ne leur dirai pas un éternel adieu. J'ai songé à ce que serait ma vie sans les nobles émotions que le public m'a fait connaître...

Je ne saurais plus m'en passer !... Il me les faut. Mais n'y a-t-il pas d'autres tribunes que celles des cercles ?... Les orateurs politiques n'ont-ils pas à traiter devant les Chambres les graves questions que j'ai abordées sur un théâtre plus restreint ?... Grand industriel et député : deux titres qui vont très bien ensemble !...

MADELEINE, *venant de toute la vitesse de ses vieilles jambes.*

Pour sûr il est arrivé malheur !... Les gendarmes sont passés en courant... Mon Dieu !... Mon Dieu !...

JEAN

Il faut que j'aille là-bas !...

L'ABBÉ

Gardez-vous-en !... Votre vue ne ferait qu'augmenter leur colère et que pouvez-vous contre eux tous ?...

MADELEINE

Seigneur Jésus !... Pourvu que Robert !...

L'ABBÉ, *allant à Madeleine, la prenant par la taille et l'amenant aux pieds de la Vierge, devant laquelle ils tombent à genoux, elle et lui.*

Prions, maman, prions pour que Dieu préserve du crime Robert et ses compagnons !...

MADELEINE *commence de sa voix cassée, celle de l'abbé se joint aussitôt à la sienne.*

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie...

JEAN, *resté debout, interrompant avec impatience.*

Vous empêchez d'entendre !... Ecoutez !... On court dans le jardin !... (*Il se précipite à la fenêtre.*) C'est Prosper !... (*Appelant.*) Hé ! Prosper !... (*Prosper entre aussitôt dans la chapelle et s'arrête sur le seuil en criant.*)

SCÈNE VI

L'ABBÉ, JEAN, MADELEINE, PROSPER

PROSPER

Ils ont assassiné M. Boussard !...

MADELEINE

Qui ?... Mon Dieu !... Qui ?...

PROSPER

J'étais allé porter un chevreuil à la cuisine du château. Je m'en retournais avec le chef, qui me donnait un bout de conduite... Voilà tout à coup le parc rempli d'un sale monde qui hurle comme de

vrais sauvages, et nous sommes refoulés vers la maison par une bande que mène un gaillard haut de six pieds... Un géant !...

L'ABBÉ, à *Jean*.

Vous le connaissez, celui-là !

PROSPER

Derrière lui deux ou trois cents hommes qui enfoncent les grilles, ravagent tout, et crient : « Au château!... Au château!... » Et ils y vont tout droit!... M. Boussard, attiré par le bruit, sort sur le perron. Ah ! ça n'a pas fait long feu... En un clin d'œil il est entouré et assommé à coups de trique.

L'ABBÉ, à *mi-voix*.

La réponse des chacals au lion !...

PROSPER

Il faut croire, car ils cognaient dessus en hurlant : « Mort au lion !... »

L'ABBÉ

Et Robert, tu ne l'as pas vu ?...

PROSPER

Si !...

L'ABBÉ

Le malheureux !... Il était là !...

PROSPER

Il s'est amené avec une autre bande lorsque M. Boussard ne bougeait déjà plus. Alors les ouvriers ont été comme effrayés de leur ouvrage... Ils ont parlé entre eux. Robert s'est baissé sur le corps et leur a dit en se redressant : « La cervelle lui sort par le nez et les yeux. Rien à faire que de vous sauver... » Ils ne se le sont pas laissé dire deux fois, car on voyait accourir les gendarmes, qui n'ont plus trouvé auprès du corps que Madame, les gens de la maison et puis moi.

L'ABBÉ

Pas Robert ?...

PROSPER

Non, il s'était barré avec les copains.

MADELEINE

Alors on va peut-être l'arrêter ?...

PROSPER

Pas de danger !... Plusieurs domestiques sont témoins que le coup s'est fait sans lui.

JEAN

Ma sœur n'a-t-elle pas eu de mal ?

PROSPER

Aucun, Monsieur. Elle est courageuse autant

qu'un homme. C'est elle qui m'a dit de courir jusqu'ici pour vous prévenir.... Lorsque je l'ai quittée, elle rentrait au château avec ceux qui emportaient le corps. Pauvre Madame ! Que va-t-elle devenir ?

L'ABBÉ

Oui, je la plains... Seule, aux prises avec une armée de travailleurs en révolte, avoir à liquider une formidable industrie !...

JEAN

Liquider ?... Et pourquoi donc ?... Vous oubliez que je suis un des maîtres de l'usine !... J'avais l'intention de céder ma part : je la garde !... Il y aura un chef, et ce chef, je vous le garantis, se fera respecter... J'étais la rançon d'un cadavre, mais en tuant, à leur tour, un de nous, ces gens me rendent à ma vraie vocation, qui est de gouverner... Je vais là-bas. (*Il se dirige vers la rue.*)

PROSPER

Ne vous montrez pas dans la rue, Monsieur. Elle est pleine de monde et d'un monde qui n'est pas bon !... Prenez par les jardins, vous n'y rencontrerez personne.

JEAN

Je n'irai pas rejoindre mon poste en me cachant.
(*Il continue son mouvement.*)

L'ABBÉ

Dieu vous protège !....

PROSPER

Je vous accompagne.

JEAN

Ces lâches vont voir si j'ai peur !... (*Il sort d'un pas ferme.*)

RIDEAU

ACTE IV

SCÈNE III

JEAN, ROBERT

JEAN, *allant à Robert avec une parfaite simplicité.*
Bonjour, monsieur le ministre.

ROBERT, *lui serrant la main.*

Monsieur le comte, j'espère que je ne vous dérange pas !...

JEAN

Du tout !... Du tout !... (*Lui offrant un siège.*)
Enchanté !

ROBERT, *s'asseyant.*

Comment se porte madame Boussard ?....

JEAN, *légèrement surpris.*

Mais... à merveille.... Ma sœur, depuis la mort de son mari, habite chez moi... Elle tient mon ménage de célibataire...

ROBERT

N'est-ce pas elle qui, tout à l'heure, m'a répondu au téléphone ?

JEAN

Elle-même.

ROBERT, *souriant*.

Je m'en doutais... (*Un silence.*) Il y a bien des années, monsieur le comte, que nous ne nous sommes rencontrés...

JEAN

Pardon !... Je vous ai souvent aperçu à la tribune de la Chambre...

ROBERT, *riant*.

Si vous appelez cela une rencontre !... Toujours est-il que notre dernière vraie rencontre a eu lieu dans le presbytère de Miremont... Mais j'ai peut-être tort d'évoquer le souvenir d'une journée...

JEAN

Pas le moins du monde. Nous pouvons aborder tous les sujets.

ROBERT

C'est ce que j'ai répondu à ma femme, qui me recommandait la prudence.

JEAN

Votre femme... je l'ai beaucoup connue... Elle va bien ?...

ROBERT

Parfaitement, merci !... Elle m'a chargé pour vous de ses compliments les plus affectueux.

JEAN

Elle a vécu dans cette maison...

ROBERT

Elle ne l'a pas oublié. Tout à l'heure, sa dernière parole a été : « Monsieur Jean va te recevoir dans la bibliothèque où je lui ai avoué mon amour. »

JEAN, *subitement sérieux.*

Ah !... Elle ne vous cache rien !...

ROBERT

Rien, absolument.

JEAN

Pas même ce que je lui ai raconté pour la guérir de sa passion ?...

ROBERT

Elle me l'a répété dès que notre mariage a été décidé.

JEAN

Etiez-vous déjà renseigné lorsque nous nous sommes réunis au presbytère ?

ROBERT

Oui, je savais que votre rébellion infantine avait coûté la vie à un ouvrier... Il est impossible d'avoir pour un homme plus d'admiration que j'en ai eu pour vous pendant cette réunion tragique. Maître de votre secret, je voyais clair dans votre âme. Je comprenais que vous étiez notre ami, non par bonté de cœur, mais pour apaiser un remords. Votre croisade en faveur des ouvriers était un sacrifice expiatoire. Ce Repas du lion qui provoquait parmi les compagnons une explosion de rage et qui, par moments, me révoltait comme eux, me remplissait en même temps d'estime et de pitié pour vous. Quelle invention touchante !... Il n'y avait qu'à vous entendre pour sentir que vous ne cherchiez pas à nous convaincre. La seule personne à laquelle vous parliez était votre conscience... Elle s'obstinait à vous enchaîner à nous... Vous exigiez votre indépendance. Ce combat entre elle et vous que je suivais sous chaque mot, sous chaque geste, offrait un spectacle unique. J'en étais encore tout ému lorsqu'une demi-heure plus tard je suis arrivé devant le corps de

votre beau-frère... En l'apercevant, j'ai tout de suite pensé : M. Jean est libre !...

JEAN

Si vous m'admirez, je vous paie de retour. Sachant ce que vous saviez, il est très beau de ne vous en être pas fait une arme dans la lutte violente où nous étions engagés.

ROBERT, *riant*.

N'exagérez pas mon mérite !... J'ai cédé aux instances de ma femme pour quitter Miremont aussitôt après notre mariage et aller gagner ma vie ailleurs.

JEAN

Alors c'est votre ménage, au lieu de vous seul, que j'estime... (*Un silence.*) Lorsque, devant le cadavre de Georges, vous vous êtes écrié : M. Jean est libre !... avez-vous prévu que je m'adjugerais le poste du disparu ?

ROBERT

Oui, parfaitement. Après avoir entendu votre discours, ce n'était pas difficile. Ce qu'on ne pouvait pas prévoir, c'est le peu de temps qu'il vous faudrait pour acquérir les qualités d'un grand chef. Pendant la nuit qui a succédé à la sanglante aventure, les ouvriers, entassés dans les cabarets, commentaient l'évènement. Il n'y avait qu'une voix

pour prédire la décadence des forges et assurer que jamais un industriel de l'envergure de M. Boussard ne serait remplacé. Ils se trompaient. Vous possédez le génie des affaires et le don du commandement à un degré que le défunt lui-même n'atteignait pas.

JEAN

A présent, permettez-moi de vous poser une question... Vous êtes ancien ouvrier et ministre du Travail. Impossible d'avoir une compétence plus étendue pour apprécier l'œuvre d'un patron de la grande espèce. De plus, vous êtes un honnête homme et une conscience droite. Je vous prends pour juge. Ma question la voici : En embrassant d'un regard l'ensemble de ma carrière, trouvez-vous que j'aie tenu le serment de mon enfance, d'être, d'un bout à l'autre de mon existence, utile aux travailleurs ?...

ROBERT

Oui, sans la moindre hésitation.

JEAN

Vous pensez surtout à ma campagne religieuse. Annoncer aux déshérités que l'Église appuyait leurs justes réclamations, fortifiait leurs âmes.

ROBERT

Je ne suis pas certain que vous ayez amélioré le moral des ouvriers : mais vous avez amené les per-

sonnes de votre monde à tenir compte du droit au bien-être de leurs salariés et vous avez exposé la question sociale à de beaux messieurs qui n'y songeaient pas...

JEAN

Serez-vous aussi affirmatif en faveur de la seconde partie de mon existence ?

ROBERT, *riant*.

Je vois ce qui vous tourmente !... Vous craignez d'avoir été parjure en profitant de notre crime pour transiger avec vos remords. Eh bien ! rassurez-vous... Je considère que votre seconde manière a été plus féconde que la première.

JEAN

Sans que je l'aie fait exprès...

ROBERT

Celui qui nous a si joliment démontré la théorie du Repas du lion n'a pas le droit de se donner pour un bienfaiteur involontaire. Vous avez, avec une pleine conscience de vos responsabilités, choisi la voie qui semblait conduire le plus sûrement au but. Vous ne vous trompiez pas. Votre fortune est immense et la prospérité de la région qui entoure vos forges justifie, dans une large mesure, la part du lion que vous retenez. Loyalement, je vous déclare que je la

trouve trop forte, mais il faut vous rendre cette justice que vous savez aller au-devant des revendications des travailleurs et leur donner la veille ce qu'ils exigeraient le lendemain. Vous serez, j'en suis certain, le premier parmi les grands industriels à mettre vos usines sous le régime de la participation aux bénéfices. Vos ouvriers s'y attendent. On ne peut pas dire qu'ils vous aiment, car vous êtes un maître à poigne, mais ils vous estiment et vous respectent. La grève est inconnue dans vos établissements.

JEAN, *riant*.

Si je meurs avant vous, je souhaite que mon successeur à l'Académie s'adresse à vous pour se documenter. J'y gagnerai un beau panégyrique...

ROBERT

Laissez-moi d'abord achever celui que je prononce... Savez-vous quand vous avez rendu aux classes laborieuses le plus signalé service ?... C'est à l'instant même où vous aviez l'air de les lâcher.

JEAN

Pendant la séance au presbytère ?

ROBERT

Justement... Votre discours m'avait laissé rêveur. A force de le méditer, j'en ai extrait des notions

précieuses... Comme j'étais destiné à devenir un des chefs du parti socialiste et un des arbitres des destinées de la France, vous deveniez, en me communiquant vos idées, un des directeurs spirituels du pays.

JEAN

Je suis curieux d'apprendre laquelle de mes idées vous a séduit.

ROBERT

On vous objectait que le travailleur produit la richesse, vous avez répondu que c'est le désir... J'ai riposté que, pour multiplier un sentiment si salutaire, il fallait payer cher vos ouvriers, parce que celui qui a de l'argent plein ses poches a l'esprit ouvert à toutes les fantaisies. Le mendiant ne soupçonne même pas quels flots d'ambitions déferlent dans l'âme du riche. Cette idée n'a plus cessé de me préoccuper. J'ai rapproché le mendiant du sauvage, son frère en indigence. Le sauvage est infiniment borné dans ses désirs, parce que son voisin, nu comme lui, affamé comme lui, vivant comme lui de proies incertaines, ne possède ni terres, ni maisons, ni bijoux, ni aucun des objets qui, chez nous, éveillent les convoitises... La sauvagesse ne reste pas en extase devant les bijouteries d'une rue de la Paix, n'entre pas en pâmoison devant les oripeaux d'une

sauvagesse plus opulente. Là où tous les hommes sont économiquement égaux règne une incurable misère... Cette pensée m'a guéri du collectivisme sentimental et puéril qui a été mon idéal du temps de nos anciennes querelles. Il nous ramenait par le plus court chemin à une sauvagerie peu enviable.

JEAN

S'il est vrai que je sois pour quelque chose dans votre évolution, ce sera mon plus beau titre de gloire... Vous avez imprimé au socialisme une orientation qui le conduit hors du marais où il s'embourbait. Il admet à présent que le luxe excite l'envie, et fait foisonner les désirs qui retombent en pluie d'or sur le patron et les ouvriers. Il ne s'agit plus d'anéantir le riche, mais, au contraire, de favoriser sa multiplication. Le capital et le travail commencent à entrevoir qu'au lieu de se combattre, il est plus profitable de s'entendre pour exploiter en commun le trésor que les appétits de chacun contribuent à créer. Cet heureux état d'esprit, on vous le doit, monsieur le ministre, et l'élite du pays se prépare à vous témoigner sa reconnaissance en vous ouvrant les portes de la grande maison où vous désirez pénétrer.

ROBERT, *très surpris.*

Quelle maison ?... Je ne comprends pas...

JEAN

Allons donc ! Le motif de votre visite n'est pas difficile à deviner : vous venez me demander de voter pour vous à l'Académie.

ROBERT, *riant*.

Moi, candidat à l'Académie ! En aucune façon. Je sais que ce bruit a couru, mais rien ne le justifiait.., Un rustre de mon espèce n'est pas fait pour siéger en si bonne compagnie. Je suis tout simplement venu vous implorer de la part de ma femme.

JEAN

En quoi puis-je l'obliger ?...

ROBERT

Elle s'intéresse vivement à l'œuvre des habitations pour familles nombreuses, dont elle est présidente. Vous n'ignorez pas la situation lamentable que l'égoïsme des propriétaires fait aux parents chargés de trop d'enfants. Partout on les repousse, et ces gens, qui sont l'espoir de la France, se verront bientôt condamnés à coucher sous les ponts. La logique de vos idées exige que vous soyez l'ami des ménages féconds. Le fourmillement des désirs et, par conséquent, la richesse, augmente en proportion du nombre des âmes.

JEAN

C'est certain. Les nations à grosse natalité développent une activité prodigieuse qui les rend prospères en temps de paix et, en temps de guerre, invincibles... Lorsque j'étais gamin, j'allais souvent visiter le rucher de votre frère, le garde-chasse. Pour désigner une ruche en décadence, il disait : « Celle-ci ne vaut rien... Sa population est faible... Elle ne produit même plus assez de miel pour le peu de mouches qui l'habitent. Elle va périr... » Le manque de population était un indice de misère... Il en est des sociétés humaines comme des colonies animales : plus il y a de bouches à nourrir, plus la ration de chacun devient plantureuse.

ROBERT

L'auteur d'une pareille maxime ne repoussera pas ma prière. L'œuvre en question bâtit des logements confortables qu'elle loue pour un prix modéré aux parents prolifiques. Elle tiendra son assemblée générale dans un mois. Ma femme vous supplie d'y prendre la parole et d'y prononcer un de ces magnifiques discours dont vous avez le secret. Votre observation au sujet des ruches pauvres y sera d'un effet délicieux. Le désir de l'abeille voltigeant de fleur en fleur pour en tirer des rayons de miel... J'entends cela d'ici !... Consentez-vous ?...

JEAN

De tout cœur !... Ravi de m'associer à votre femme pour la grandeur de la patrie

ROBERT

Vous êtes un homme charmant !... (*Entre l'abbé.*)

SCÈNE IV

JEAN, ROBERT, L'ABBÉ

JEAN, *allant à l'abbé.*

Bonjour, monsieur le curé !... (*Lui montrant Robert.*) Reconnaissez-vous ce monsieur ?

L'ABBÉ, *lentement, après avoir dévisagé Robert.*

Oui, je le reconnais.

ROBERT

Que diable viens-tu faire à Paris ?

L'ABBÉ

Je mène à Lourdes le pèlerinage de ma paroisse. On nous accorde une journée pour visiter Montmartre.

ROBERT

Et tu n'en profitais pas pour aller serrer la main à ton frère ?...

L'ABBÉ

Je n'y aurais pas manqué si j'avais pensé lui faire plaisir...

ROBERT, *allant à lui la main tendue.*

Imbécile !... Tu ne vas pas me la refuser peut-être ?...

L'ABBÉ, *prenant sa main.*

Celui qui ne se dérange pas pour recueillir le dernier soupir de sa mère n'a pas le droit de se blesser si on ne compte guère sur ses sentiments fraternels.

ROBERT, *à Jean, en lui montrant l'abbé.*

Ces braves gens ne parviennent pas à comprendre que des hommes tels que vous et moi ne peuvent être soumis à la règle commune. Vois-tu, l'abbé, tu n'as pas su devenir évêque ou cardinal, tu es resté curé dans ton trou, tu ne peux pas te représenter ce qui se passe dans des têtes comme les nôtres.

JEAN, *à l'abbé.*

Ne vous scandalisez pas.... Les personnalités qui, par le seul fait de leur existence, honorent la société, ont quelques droits d'en prendre à leur aise avec elle. Le temps qu'ils emploient à se grandir n'est pas perdu pour le bien général.

L'ABBÉ, *ironique.*

Comme celui qu'ils consacraient à l'enterrement d'une mère...

ROBERT

Tu as la dent dure, pour un donneur d'eau bénite.

L'ABBÉ

Si je t'ai peiné, pardonne-moi !... Evidemment, avec mes idées de paysan, je ne suis pas à la hauteur !... Vous avez accompli de grandes choses et vous êtes satisfaits !... C'est si naturel !...

ROBERT

Laissons cela et parlons de maman... On n'a pas jugé à propos de m'envoyer des détails sur sa fin... A-t-elle souffert ?...

L'ABBÉ

Très peu... Elle est morte de vieillesse, sans maladie bien définie... Mais, pendant les dernières semaines, elle avait des hallucinations qui la bouleversaient... Elle croyait voir les personnes qu'elle avait connues dans sa jeunesse... Elle revivait les événements qui l'avaient frappée... Papa lui apparaissait souvent, presque toujours avec l'horrible blessure du coup de fusil de braconnier... Un ma-

tin, comme j'achevais ma messe, on est venu m'appeler... Elle se plaignait d'être insultée par des gens qui assiégeaient le presbytère. J'ai couru près d'elle et l'ai trouvée folle de terreur. En m'apercevant, elle s'est écriée : « Paul, je t'en supplie, protège-moi contre cette foule... Entends-tu de quelle odieuse façon ces misérables me traitent ?... » Du doigt elle me montrait notre silencieux petit jardin où sautillaient des merles... Sachant, par expérience, qu'il ne fallait pas la contredire, j'ai doucement répondu que la police était en train de disperser les envahisseurs... Un peu rassurée, elle a repris : « Tout à l'heure, une populace déguenillée a envahi le jardin. Elle traînait un homme vêtu de haillons et cloué sur une croix... Oui, crucifié comme Jésus, mais ce n'était pas Jésus !... J'ai très bien reconnu ce vagabond qui, l'année dernière, est venu nous demander la charité et que j'ai chassé parce qu'il sentait l'eau-de-vie... Et voilà qu'ils ont planté devant cette fenêtre la croix sur laquelle se débattait ce malheureux, et ils se sont mis à hurler que ma cruauté les condamnait à périr tous, les uns après les autres, dans les tortures. Le crucifié lui-même vomissait contre moi d'abominables accusations... Tiens, l'entends-tu encore ?... L'entends-tu ? » En disant cela, elle m'échappait pour se précipiter à la fenêtre, d'où elle contemplait de nouveau l'infamante vision. C'en

était trop pour ses forces !... Au moment où elle s'affaissait, je l'ai recueillie dans mes bras et portée sur son lit. Elle n'a plus repris connaissance. Une demi-heure après, son âme comparaisait devant Dieu !

ROBERT

Chère maman qui avait si bon cœur !...

L'ABBÉ

Oui, presque pauvre, elle se privait pour faire la charité, et parce qu'un mendiant lui a vainement tendu la main, elle s'est infligé à elle-même une agonie de mauvais riche... En veillant la nuit auprès de son corps, j'ai longuement prié pour toi, Robert... Tu es de ceux qui prétendent que la charité est une insulte à la misère et que le malheureux, au lieu d'implorer, doit exiger... Il me semble que tu es en contradiction avec une loi divine. Chez les païens eux-mêmes, les suppliants étaient considérés comme les protégés et les représentants des dieux... J'ai demandé à Celui qui a dit : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », de t'éclairer...

ROBERT

Pourquoi m'éclairer, moi, plutôt que toi qui, en exagérant la charité aux dépens de la justice, mets la terreur dans les consciences pures ?... Remarque-le, je n'attaque pas... Je me défends... Je suis prêt

à reconnaître qu'en un certain sens tu sauves des âmes, mais laisse-moi croire qu'à ma façon j'en sauve également... Là-dessus, au revoir !... Après un récit comme le tien, on a besoin de solitude. (*Il lui serre la main.*) Monsieur le comte, merci de votre accueil... Mes respects à madame Boussard.

JEAN

Mes meilleurs souvenirs à votre femme et qu'elle compte sur ma promesse... (*Robert sort. Jean, qui l'a reconduit jusqu'à la porte, revenant à l'abbé.*) Ce mendiant accusateur se dresse devant moi !... Il m'invective du haut de cette croix à l'ombre de laquelle j'exposais autrefois la question sociale... Je suis certain, pourtant, d'avoir marché vers le progrès... Qu'en pensez-vous ?...

L'ABBÉ

Que suis-je pour décider où est le progrès ?... Dieu nous jugera !...

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame attend ces messieurs pour déjeuner.

RIDEAU

LA FILLE SAUVAGE

Analyse de la pièce.

Paul Moncel, explorateur, revient d'Afrique. Pendant son séjour le roi des Amaras a capturé dans un piège à ours, une jeune fille appartenant à une tribu restée sauvage ; cette créature totalement indomptée et primitive est menacée d'être exterminée par les Amaras.

Paul Moncel, pour lui sauver la vie, se la fait donner, la ramène en France, la confie à sa sœur, Supérieure d'un couvent.

La fille sauvage baptisée, est nommée Marie, son éducation se parfait et bientôt elle se croit entraînée par la vocation religieuse. Moncel qui l'élève dans le but de la marier à Kigerik, fils du roi des Amaras, afin que par l'influence de son éducation française, elle amène le royaume sous le protectorat de la France, est contrarié par ce vœu de Marie ; il la soustrait aux influences religieuses, l'installe chez lui.

Sous sa direction elle s'initie aux sciences, s'y passionne, passe rapidement d'une excessive piété à des négations, parcourant dans ces évolutions rapides, les étapes de l'Humanité à travers les âges.

Marie admire et aime Paul Moncel, elle voudrait rester auprès de lui mais celui-ci lui ordonne de retourner au pays des Amaras pour épouser Kigerik devenu roi, le gagner à l'influence française et faire monter ce peuple à demi sauvagé au

rang des nations civilisées. Moncel essaye de démontrer à Marie la grandeur de sa tâche et la beauté de savoir vaincre ses sentiments ; Marie ulcérée de se voir sacrifiée à une idée patriotique se décide à partir mais la révolte dans l'âme.

Là-bas, elle se montre une reine tyrannique, cruelle, arrogante, d'une insatiable ambition, repoussant toute influence française, elle persécute les Missionnaires et en fait massacrer un, sous ses yeux, parce qu'elle constate que ce vieillard ne reconnaît que la force et la grandeur de Dieu et que son orgueil ne le tolère pas.

Paul Moncel venu en Afrique pour accompagner Kigerik et Marie dans leur réception officielle en France voit avec tristesse que son élève est dans une anarchie morale absolue et qu'elle est redevenue, avec de plus vastes ambitions, la fille indomptée qu'il a vu retirer du piège.

Le but que M. de Curel s'est proposé en nous montrant ce personnage de Marie est clairement indiqué dans ces passages du troisième acte.

« Tu es la plus frappante image de l'humanité qui se puisse concevoir. Tout individu pendant le cours de son existence reproduit avec des coupures et des raccourcis celle de son espèce. Toi tu n'ometts aucun détail, tu parcours toutes les étapes, l'itinéraire est complet.

« La Mythologie raconte le supplice d'un nommé Sisyphe condamné à hisser un quartier de rocher jusqu'au sommet d'une montagne, chaque fois qu'il touchait au but, son fardeau lui échappait et retournait en bondissant à l'abîme. Alors l'infortuné recommençait l'odieuse ascension.

« Les sociétés s'évertuent à pousser vers le ciel une charge vacillante composée d'Idéal et de Foi. Arrive l'heure fatale où la Foi dégringole et l'Humanité, éternelle pénitente à la façon de Sisyphe, retourne la chercher au plus profond de ses instincts. »

LA FILLE SAUVAGE

ACTE II

SCÈNE III

PAUL, JEAN, AMÉLIE

Mère Amélie est une religieuse d'environ quarante-cinq ans.
Elle va vers Paul et l'embrasse.

AMÉLIE

Quelle surprise !... Lorsqu'on m'a prévenue que mon frère m'appelait je suis restée saisie. (*Elle examine Jean d'un air interrogateur.*)

PAUL

Je te présente mon ami Jean Cervier, l'acteur le plus illustre de France.

AMÉLIE

Je ne suis pas au courant du théâtre, mais il est

toujours beau d'être le premier dans son art, et je vous félicite, Monsieur.

PAUL

Sa profession l'oblige à exprimer des passions violentes ou à dessiner des caractères étranges et il est sans cesse en quête de types à observer... Je lui ai promis qu'il rencontrerait parmi tes pensionnaires des cas intéressants et il m'a suivi...

JEAN

Votre frère m'a surtout parlé d'une sauvagesse qu'il vous a confiée.

AMÉLIE

Je vous présenterai une jeune fille baptisée sous le nom de Marie. Elle est très pieuse, très sage, et, à part la teinte un peu foncée de sa peau, rien ne la distingue de nos autres élèves.

PAUL

Te rappelles-tu à quel point j'en étais excédé lorsque je l'ai amenée ?...

AMÉLIE

Oui, tu avais débarqué le matin même à Bordeaux. On m'appelle au parloir. J'entre, prête à me jeter dans tes bras. Mais ton geste me montre, accroupie dans un coin, une fille à figure bestiale. — Voilà

une sauvagesse !... Que je regrette de l'avoir obtenue de ceux qui allaient la pendre !... Je t'en supplie, prends-la pour en faire une chrétienne !... Ah ! l'enjôleur, il connaissait bien le défaut de la cuirasse !...

PAUL, *riant*.

C'est vrai !... Pour sauver une âme, tu vendrais la tienne au diable !...

AMÉLIE, *souriant*.

Tu exagères !... Enfin ! j'ai consenti sans hésiter, et le soir même je m'en repentais presque. Nous sommes des éducatrices et non pas des dompteuses.

JEAN, *riant*.

Vous vous trouviez donc aux prises avec un animal féroce ?...

AMÉLIE

A peu près... Une fillette s'étant un jour moquée d'elle, a reçu un caillou en pleine figure.

PAUL

Ah ! ah ! La brute avait de l'orgueil !

AMÉLIE

Oui, mais de la pire espèce... Son amour-propre n'était sensible qu'à l'injure, tandis qu'aujourd'hui un compliment la ferait sauter dans le feu.

PAUL, *souriant*.

Le vilain orgueil a pris bonne tournure.

AMÉLIE

Avec cela, d'une paresse incorrigible. Nous nous trouvons devant une intelligence fermée et une volonté rebelle au plus petit effort.

PAUL

Ne disais-tu pas qu'elle est devenue douce, obéissante ?...

AMÉLIE

Et propre... On peut respirer à côté d'elle sans avoir le cœur soulevé de dégoût. Nos sœurs sont douées d'une patience à toute épreuve. Leur spécialité est l'éducation des sourds-muets... Elles trouvent moyen d'entrer en communication avec les esprits les moins accessibles... J'ai confié à leurs soins un singe mal-appris. Tu verras ce qu'elles en ont fait.

PAUL

La laissez-vous maintenant fréquenter librement les autres élèves ?

AMÉLIE

Oui. De ce côté le danger est passé ! Elle n'ignore, hélas, pas le mal, mais elle a l'horreur du péché ! Pauvre fille, je ne me dissimule pas combien sa conversion est fragile. Souvent je l'observe, et je vois

des bouffées d'orage lui monter au front... Enfin ! les plus grands saints ont leurs tentations !...

PAUL, *riant*.

Tu te plains qu'elle ait des tentations, mais c'est justement de cela que je la félicite. Qui dit tentation suppose une résistance, et vraiment si elle est dressée à lutter contre ses impulsions, vous avez accompli un fier miracle !...

AMÉLIE

Pas nous, la religion !... Nous lui avons appris à être pieuse... Du moment qu'elle priait, Dieu se chargeait du reste... Mais à quoi bon t'expliquer cela ?... Tu es un esprit fort, et tu sourirais.

PAUL

Pas du tout !... J'ai souvent pensé qu'il y a eu pour l'humanité deux grands jours. L'un où elle a conquis le feu : le jour de Prométhée !... L'autre, celui où, pour la première fois, un homme, au lieu de se précipiter avec l'avidité d'un loup sur sa nourriture, s'est recueilli et a prélevé la part la plus succulente pour l'offrir en sacrifice à sa grossière idole... Ce jour-là, grâce à la prière, il avait vaincu l'instinct.

AMÉLIE, *avec un soupir*.

Que ton idée serait belle si elle était complète !

PAUL

Que lui manque-t-il donc ?

AMÉLIE

D'attribuer à Dieu l'honneur du succès. Suivant toi la prière est une aberration géniale qui exalte jusqu'à l'héroïsme l'énergie humaine : à mes yeux elle est une supplication qui se trouve exaucée... Que nos points de vue sont différents !...

PAUL

Différents, mais point ennemis. Nous descendons toi et moi des mêmes parents chrétiens. J'ai été élevé à tes côtés dans la foi de nos pères... Il m'est impossible d'entrer dans une église sans être profondément ému ; bien plus, j'en suis certain, que les dévots agenouillés autour de moi.

AMÉLIE

N'es-tu pas tenté de prier avec eux ?

PAUL

Je prierais si je m'étais borné, comme toi, à cultiver l'esprit que m'a légué ma race ; mais depuis qu'un âpre désir d'apprendre m'a entraîné hors du cercle de mes hérédités, je suis incapable de m'agenouiller devant ce que je ne connais pas. Cela ne m'empêche pas d'admirer les prodigieux effets de la prière. Elle est une source de vitalité spirituelle intense à laquelle je me réjouis de voir que notre protégée s'abreuve.

ACTE III

SCÈNE V

MARIE, PAUL

PAUL

Tu es, pour un naturaliste, un rare sujet d'étude et je considère comme une chance d'assister à ton évolution...

MARIE

Qu'ai-je donc de si remarquable ?...

PAUL

Tu es la plus frappante image de l'humanité qui se puisse concevoir... Tout individu, pendant le cours de son existence, reproduit, avec des coupures et des raccourcis, celle de son espèce... Toi, tu n'ometts aucun détail, tu parcours toutes les étapes... L'itinéraire est complet !...

MARIE

Pourquoi plus complet que le vôtre ?...

PAUL

Avant de te civiliser tu as passé par l'état sauvage : moi pas...

MARIE

Cela fait une différence ?

PAUL

Enorme... Chez nous, à peine un bébé, se tient-il sur ses jambes, qu'il abrège la route suivie par ses ancêtres et révèle, dès les premiers mots qu'il prononce, l'âme défrichée de nos races. L'hérédité, l'exemple des parents, les soins intensifs qu'on lui prodigue, greffent sur son printemps les fruits d'automne de notre culture. Le riche assortiment de préjugés, d'hypocrisies et de vertus dont il hérite, couvre de son vernis les profondes empreintes de l'animalité... Les grands commandements de la nature ne déclenchent plus ses instincts... Rappelle tes souvenirs... Lorsque tu es arrivée en France et que tu t'es trouvée en face de jeunes filles vraiment pures, quels phénomènes elles ont dû te paraître !... La pureté !... Tu n'avais pas connu cela pour ton propre compte, ma pauvre enfant !...

MARIE

Non ! C'est au couvent que je l'ai pour la première fois rencontrée. Mes camarades et les religieuses étaient l'innocence même !... En effet quand d'odieux souvenirs me venaient en présence de ces saintes ignorantes, je détournais la tête comme un animal pris au piège lorsqu'un homme lui parle...

PAUL

Oui, tu étais la brute captive devant l'être supérieur, mais avec assez d'énergie, d'intelligence et d'orgueil pour espérer devenir son égale. Et aussitôt tu as entrepris d'élever, sur les marais fangeux de ta nature, un splendide édifice moral... C'est exactement ce qu'a tenté l'humanité à son aurore... Elle émanait de la brute et voulait monter... Pour échapper à la meute vorace dont les crocs la retenaient en bas, elle s'est accrochée à des mains qui l'attiraient en haut : mains divines... L'histoire des peuples qui ont fondé la dignité humaine n'est qu'un long colloque avec les dieux... Nous lisons ensemble les très vieux livres qui sont comme nos titres de noblesse : la Bible... Homère... Chaque ligne évoquera la gloire des Immortels... Tu entendras le mendiant, sur le seuil de la maison où il demande asile, saluer le Dieu protecteur du foyer, avant de s'incliner devant l'hôte... Tu verras l'exilé, couvert de haillons, s'asseoir à la table des rois avec les honneurs dus au protégé du Tout-Puissant. Les dieux sont partout, gouvernent tout. Dans ces textes vénérables, tu reconnaîtras une peinture fidèle de ta propre piété, et, lorsque nous assisterons à une manifestation naïve de la foi des anciens, tu songeras à la naïve piété de la fille sauvage.

ACTE IV

SCÈNE II

PAUL, MARIE

MARIE

Je ne sais pas mon âge... De ma sauvage enfance me reste un souvenir confus... Je me vois, toute petite, trottant sur les talons d'une femme qui est ma mère... Quand nous nous reposons, elle m'abrite sous elle contre le froid et les rafales. Plus tard, je change souvent de maître au hasard des batailles. Esclave et bête de somme, je parcours les environs à la recherche d'un butin. Au retour d'une de ces expéditions, je tombe dans le piège d'où vous m'avez tirée. Voilà l'histoire d'une fille sauvage... non !... de tous les sauvages de ma tribu. On dirait que tous, mâles et femelles, nous nous partageons une âme unique, très indigente... Dans mes souvenirs de ce temps-là, rien que des faits matériels. Ma vie intérieure n'a pas de passé ! Dans cette vie, tout à

coup, on introduit une religion qui attribue aux moindres actes une valeur morale et me donne une volonté. Je ne flotte plus au gré des impulsions. J'acquiers la pudeur. Corps et âme, je suis enfin en possession de moi-même. Un peu plus tard s'ouvre mon intelligence, Moment sublime que je vous dois. J'ai la même impression que si, du haut d'une montagne, vous me révéliez subitement l'univers. Un enfant qui vient au monde n'a pas conscience de naître, c'est-à-dire d'entrer en communication avec tout ce qui existe. Cela se fait insensiblement, pendant des années. Moi, auprès de vous, je suis vraiment née vers l'âge de vingt ans, avec la conscience de naître !... Aussi quelle inondation de beauté s'est engouffrée d'un seul coup dans mon esprit, comme un grand flot lumineux !... Songez que même la nature, au milieu de laquelle j'ai passé mon enfance, je ne l'avais jamais vue ! Les paysages sont nouveaux pour moi !... Ce qui est également nouveau, c'est que j'ai un cœur !... Autrefois je me sentais attirée... Dispensez-moi de dire par quoi.. A présent j'aime !... Mon maître, lorsque vous pensiez travailler à l'éducation d'une reine, vous formiez une amante !

PAUL

Je ne vois pas comment.

MARIE

Pendant les années où j'ai vécu abîmée en Dieu, j'appartenais tout entière à l'amour. J'étais l'épouse chérie du Christ. La Vierge Marie était ma mère adorée. Un ange gardien, la nuit, veillait à mon chevet, le jour guidait mes pas, comme un grand frère. Mes actions venaient du cœur et recevaient l'accueil d'un divin cœur. Puis j'ai découvert qu'il n'y a pas de Dieu, mais aussitôt vous avez proposé à ma tendresse les grands hommes. Pour me les faire aimer, vous m'avez introduite dans l'intimité de leurs œuvres. J'ai pleuré d'admiration devant les merveilles où palpite la sublime détresse humaine. Mais toujours, partout, musique, tableaux, drames, romans, m'ont représenté l'amour, ont exalté sa noblesse et son mystère, m'ont appris qu'il est seul capable d'arracher nos âmes à la mortelle solitude. Et vous osez prétendre qu'une éducation qui, du commencement à la fin, m'a environnée d'une atmosphère embrasée d'amour, ne préparait pas une amante ?

PAUL

Marie, tu n'as pas saisi le secret de ma méthode. Laisse-moi te le révéler. J'ai été parrain d'une fillette, appelée Marthe. Quand elle avait trois ans, on me l'a un jour confiée pour une promenade et j'ai

entrepris de la faire grimper jusqu'au sommet d'une colline boisée, assez haute. Ce n'était pas une mince besogne : Trois ans !... Nous n'étions pas à mi-côte qu'elle geignait déjà, demandait à rentrer, devenait insupportable : j'étais au bout de mes talents de bonne d'enfant. Soudain un coucou se met à chanter sur le sommet. Aussitôt la figure de Marthe s'éclaire : — Ecoute le petit coucou !... Et moi je répons : — Il est là-haut, le petit coucou !... Maintenant elle trépigne d'impatience. Sa menotte s'accroche à ma main pour me tirer vers la hauteur... Chaque fois que l'oiseau chante, sa figure s'épanouit. — Nous allons voir le petit coucou !... Et moi, comme un écho : — Oui, oui, voir le petit coucou !... Les larmes me viennent aux yeux à observer ce visage candide qui, levé vers moi, resplendit d'une confiance vieille comme l'humanité ! Il me semble que j'emprunte la voix de je ne sais quel destin cruel pour ajouter une fois de plus : — Oui, oui, là-haut le petit coucou ! Tout de même, grâce à cela, Marthe s'est joyeusement hissée jusqu'au sommet !...

MARIE

Au moins, en arrivant, a-t-elle aperçu le petit coucou ?

PAUL

Est-ce qu'on le voit jamais ? Il s'était envolé. On l'entendait bien bas dans la montagne.

MARIE

Cet oiseau qui appelle en bas au moment où se dérobe l'oiseau qui chantait sur les crêtes, n'est-ce pas une voix de perdition qui attire vers l'abîme l'orgueilleux qu'un idéal trop élevé a séduit ?

PAUL

Sans doute il n'y a pas qu'un oiseau dans la montagne et ceux qui ont poursuivi les voix inspirées jusque sur le cristal des glaciers, ont souvent de la peine à rester sourds aux invites perfides qui les attirent au fond des gouffres. Mais ce danger-là, je ne le crains pas pour toi, Marie... Pendant des années, je n'ai cessé de te faire écouter le petit coucou... Dieu, la Vierge, les anges, les héros, les chefs-d'œuvre, c'était lui, dont le chant mystérieux t'entraînait sur la pente escarpée au sommet de laquelle l'âme revêt toute sa beauté et ne s'en dépouille plus!...

MARIE

Réservez les compliments à Marthe... Que va me chanter le petit coucou pour m'envoyer chez Kigérik ?

PAUL

L'intérêt prodigieux que t'offrira l'existence, si tu deviens une réformatrice de génie. Introduis chez les pauvres gens qui seront tes sujets plus de bonheur et de justice, et tu verras combien la déception que tu éprouves en ce moment te paraîtra mesquine.

MARIE

Les pauvres gens dont le sort vous attendrit étaient prêts à me pendre au premier arbre venu lorsqu'ils m'ont prise. Je serais vraiment naïve si je sacrifiais mon bonheur à leur prospérité !

PAUL

Qui parle de sacrifice ?... Il s'agit d'étonner l'univers par la splendeur de ton règne. Lorsque tu feras monter ce peuple à demi sauvage au rang des nations civilisées, tu auras pour toi les sympathies du monde entier.

MARIE

Elles iront au roi, mon mari. J'aurai travaillé pour lui.

PAUL

Non, pour toi, Ton mariage va faire sensation. On fonde sur toi de grandes espérances... Hier, pendant un entretien que j'ai eu avec le Président

du Conseil, il m'a longuement questionné sur ton caractère. Ta future carrière l'intéresse vivement, et il était préoccupé de savoir si tu étais armée pour en vaincre les difficultés. Je l'ai parfaitement rassuré à cet égard. Il disait qu'au bout de deux ou trois ans, tu ferais bien de décider Kigérik à visiter avec toi Paris. Vous seriez les hôtes de la France ! Je te vois, descendant l'avenue des Champs-Élysées aux côtés du Président de la République, environnée des cuirassiers de l'escorte et acclamée par la foule.

MARIE, *ironique.*

Bien chanté, coucou !... Après Dieu, les héros, les chefs-d'œuvre, la gloire était tout indiquée... Mais tu perds ton temps à t'égosiller... Les voix qui jettent au vent des cimes des appels magiques, ne me feront plus marcher... Ce qui veut dire, mon maître, qu'à l'avenir, au lieu de vous écouter, je vous imiterai. Vous qui autrefois critiquiez de si haut l'égoïsme de Jean, vous êtes égoïste d'une autre façon, mais autant que lui. Vous m'avez nourrie, habillée, instruite, moralisée, pour faire de moi l'amorce d'un piège tendu à Kigérik et à son peuple. Vous savourez d'avance les félicitations que vous recevrez, vous rêvez aux honneurs dont on vous comblera, le jour où vous présenterez aux

Parisiens, comme un trophée de votre diplomatie, votre ancienne pupille suivie de Kigérik.

PAUL

Le chagrin te rend injuste.

MARIE

Mais je suis loin de vous blâmer !... L'égoïsme est dans la logique de nos origines... L'animal est égoïste... Toutes les influences ancestrales auxquelles nous sommes soumis, nous conseillent l'égoïsme. Vous qui pensez que je suis un troupeau concentré, dites-moi si les animaux qui composent le troupeau connaissent les devoirs... Vivre le plus grassement possible et défendre sa peau c'est toute leur morale... Pourquoi, moi qui les résume, en aurais-je une plus compliquée ?... Mon idée vous déplaît ?... Attendez, je vais vous réconcilier avec elle en vous apprenant que l'égoïsme va précisément m'amener à suivre votre plan... Je réfléchis qu'une reine peut se faire au soleil une plus large place que n'importe quelle autre femme et conduire sa personnalité au maximum de développement. Je me moque de rendre heureux mes futurs sujets, je ne songe qu'à mes aises...

PAUL

Tu te crois philosophe et tu n'es qu'une révoltée, ma pauvre enfant...

MARIE

Oh ! pas de consolations... Est-ce que je me plains ? Autrefois, ceux qui se mêlaient de donner une orientation nouvelle à mon existence me traînaient par les cheveux sur un lit de cailloux... A ce régime j'ai gagné de l'endurance... Mon parti est pris... J'épouserai Kigérik...

ACTE V

SCÈNE IX

MARIE, PAUL, MAXIMIN, puis TOTILO

MARIE, *avec une politesse moqueuse.*

Bonjour, mon révérend Père !... Enchantée de revoir mon ancien aumônier !

MAXIMIN

Peut-être plus surprise qu'enchantée, Madame.

MARIE

Oh ! mon Père, après tout le mal que je me suis donné pour vous faire arrêter, vous avez mauvaise grâce à contester mon désir de vous voir.

PAUL

Père Maximin, j'ai averti Sa Majesté que vous veniez sur mon conseil.

MAXIMIN

Madame, je voudrais vous parler de la tribu dont vous êtes sortie...

MARIE

Ainsi vous vous intéressez à ces affreux sauvages ?...

MAXIMIN

Leur sort devient intolérable... Traqués comme des bêtes fauves, réfugiés au fond des forêts, ils vivent dans le dénûment le plus absolu... J'implore en leur faveur votre clémence... Il reste sur les frontières de vos états de vastes territoires fertiles et inoccupés... Permettez-leur d'y fonder une colonie...

MARIE

Pour y être quoi ?... Mes sujets ?... Mes voisins ?...

MAXIMIN

Vos sujets. Ils ne réclament qu'un droit : celui de persévérer dans la religion chrétienne.

MARIE, *gaîment*.

Sont-ils toujours les immondes pillards que j'ai connus ?

PAUL

La reine sait mieux que personne ce que la religion a pu faire d'eux...

MARIE, *avec un sourire approbateur*.

Bien envoyé !...

MAXIMIN

Je ne crains pas d'affirmer que si vous les admettez au nombre de vos sujets, ils donneront l'exemple de vertus peu pratiquées dans votre empire.

MARIE

Ils nous régaleront du spectacle de leurs perfectionnements et nous leur remplirons le ventre... Ce genre de transactions est assez dans les habitudes cléricales.

MAXIMIN

J'ai réclamé pour mes chrétiens des terres à cultiver et non du pain. Ils ne seront à la charge de personne.

MARIE

Qualité négative !... Que gagnerai-je à leur présence ?

MAXIMIN

Des âmes. Il n'y en a pas autour de vous.

MARIE

J'ai formé un matériel humain de premier ordre. Que puis-je désirer de mieux ?...

MAXIMIN

Des hommes qui, sans négliger leurs travaux, soient menés par des préoccupations supérieures...

MARIE

Je ne connais pas, pour un ouvrier, de préoccupation supérieure à celle d'aller correctement jusqu'au bout de sa tâche...

MAXIMIN

Lorsque nous avons achevé notre tâche ici-bas, nous allons là-haut en rendre compte à Dieu... Le chrétien donne à son métier toute son activité physique, mais il applique à la préparation de l'autre vie, toute son ardeur spirituelle. C'est ce que j'appelle voir une âme.

MARIE

Ainsi vous espérez que je vais tolérer autour de moi l'infâme comédie de la vie éternelle ?

MAXIMIN

Ne traitez pas de comédie la plus redoutable des réalités... Dieu est au ciel et nous jugera !...

MARIE

J'ai cru cela !... On m'a élevée en vue d'une éternité bienheureuse !... Au couvent, j'ai assisté à l'agonie d'une de mes compagnes qui m'a dit au revoir avec un sourire de fête... Pendant des années je me suis sevrée de tous les plaisirs, pour être digne du chœur des anges au milieu desquels je voyais déjà ma place marquée... Et tout à coup, le réveil !...

Plus de Dieu !... Plus d'âme immortelle !... Devant la mort, l'homme de génie et le chien sont, j'allais dire égaux... Mais non, pas même !... Le chien meurt et ne sait pas qu'il meurt, tandis que notre dernier rôle, sur le seuil du néant, est un cri d'épouvante. Ces idées empoisonnent ma vie !... On ne se console pas d'avoir perdu l'éternité !... On ne pardonne pas à ceux qui nous ont envoyés courir derrière la funeste beauté du divin mirage !... Vous, les prêtres, qui par vos impostures avez fait de moi une misérable égarée, je vous hais !... Comprenez, à présent, mon Père, pourquoi votre tête est mise à prix !...

MAXIMIN

Vous démontrez précisément que je ne suis pas un imposteur lorsque vous constatez que l'homme qui meurt est plus à plaindre que le chien qui crève. Si l'intelligence n'est en nous que l'annonciatrice du néant, elle est de toutes les infirmités la plus atroce ; si elle est clairvoyante jusqu'au delà de la tombe, elle est le plus précieux des dons... Nous avons le choix : ou maudire notre esprit qui nous réduit à envier la brute, ou le suivre dans ses grandes envolées vers un avenir sans bornes. Mon choix est fait : j'ai l'orgueil de mon intelligence et suis fier de monter où ses ailes me portent.

PAUL, à *Marie*.

Supprime du passé de l'humanité ce que sa foi en une vie future lui a valu et tu anéantiras du même coup la plupart de ses chefs-d'œuvre, tu embrumeras ses horizons, tu rétréciras ses sentiments. Nos âmes façonnées par le surnaturel ont fait de lui leur naturel. La religion couve sous notre langage, s'affirme, malgré nous, par nos mots, et chassée de nos cœurs chante encore sur nos lèvres...

MARIE

Chante le mensonge !... Souvenez-vous de m'avoir dit : — Aucun œil n'ayant contemplé Dieu, nous ne concevrons jamais Dieu, et le doigt du prêtre qui se tend vers lui te montre un homme !...

PAUL

S'il te montrait Dieu tu tomberais foudroyée... Te crois-tu donc de taille à fixer un regard d'aigle sur l'Infini ?... Celui qui sort d'un antre obscur a besoin de cheminer sous un feuillage d'abord touffu, puis toujours plus transparent et léger, pour s'accoutumer à soutenir l'éclat du soleil. C'est à l'ombre des Eglises que l'homme, échappé des cavernes, s'exerce à lever ses regards enténébrés vers l'Éternel. Les religions ne sont pas fausses, elles sont révélatrices ; elles découvrent de l'éblouissante Majesté

divine ce que nos fragiles rétines sont en état de supporter.

MAXIMIN, à *Paul*.

Je n'accepte pas que l'on défende notre sainte Eglise par un argument pareil !

MARIE, *moqueuse*.

Soutenir que sur tous les autels de toutes les époques et de tous les rites se retrouve le même vrai Dieu mis à la portée des peuples-enfants, cela pue l'hérésie à plein nez, hein, mon Révérend ?... (*A Paul*.) N'avez-vous pas dans l'arsenal de vos idées une doctrine que le Père approuve ? Cherchez bien, il y a du choix !... Tantôt vous pensiez que Dieu est en train de se créer à mesure que l'univers prend conscience de lui-même par l'intermédiaire de nos cerveaux. Une autre fois vous annonciez que le culte des héros allait remplacer celui des idoles, et cette nouvelle, survenant au cours d'une certaine nuit féconde en nobles émotions, me transportait au point que, prête à tomber à vos genoux, je m'écriais : — Soyez mon grand homme, voulez-vous ?

PAUL

De tout mon cœur, chère petite humanité !... ai-je répondu. Pourtant, je n'ai plus sur toi la moindre influence.

MARIE

J'ai grandi !... Accordez-moi que je suis au moins votre égale...

PAUL, *avec un demi-sourire.*

C'est évident : une reine !... Il faut l'avouer, ma conception de la suprématie de l'élite tourne à l'utopie. L'homme de génie tirait de Dieu son prestige, il portait au front, comme une auréole, le reflet de l'Esprit créateur ; il n'est plus, aux yeux des peuples athées, qu'un très habile ouvrier spécialisé dans son métier... Quant à le charger du soin d'éclairer les consciences...

MARIE, *avec ironie.*

Un rêve après tant d'autres... Mon maître, votre intelligence s'amusait à éveiller la sonorité des dogmes, comme une main agile voltige sur les cordes de la harpe, les faisant vibrer toutes, sans se reposer sur aucune.

PAUL

Je possède un instinct religieux qui, coûte que coûte, veut s'exprimer.

MARIE

Cet instinct-là ne me trouble plus : je l'ai tué.

PAUL

Un instinct n'est jamais tué que par d'autres

instincts, et, de tous ceux que nous portons en nous, il en est un seul qui classe notre espèce à part du règne animal...

MARIE

Ah ce règne humain que caractérise notre faculté d'adoration !... Encore une de vos théories favorites !... Combien je préférerais celle qui prévoyait une humanité rajeunie fleurissant sur les ruines des anciennes croyances.

PAUL

Mirage plus décevant qu'aucun autre !... L'expérience m'a bientôt appris que les fruits merveilleux de la charité et du sacrifice font plier et se rompre la tige du roseau pensant, aussitôt que la divine espérance qui lui servait de tuteur lui est enlevée. Lorsque je t'engageais à remplacer Dieu par la raison, j'oubliais que la raison n'a pu nous affranchir de l'animalité qu'en nous conduisant au pied des autels. Veut-elle aller plus loin et nous installer sur l'autel même, elle n'y asseoit plus que la brute !... Te souviens-tu, Marie, de tes combats désespérés contre tes vils instincts ?... J'ai encore dans l'oreille ton cri de triomphe un soir où tu mettais en fuite la bête immonde !... La bête est de retour !... Voilà ce que je ne puis m'empêcher de penser tristement lorsque la renommée nous apporte les récits des

passions de la reine. Mon désenchantement n'était pas moins vif tout à l'heure, pendant que tu m'exposais les principes de ta politique... Elle ne tend qu'à créer le puissant outillage dont tu te serviras, comme d'une massue géante, pour écraser quiconque te gênera. Te vouerais-tu à une œuvre de dévastation et de mort si tu obéissais encore au précepte divin : Aimez-vous les uns les autres ? Prends garde ! Avec de plus vastes ambitions tu recommences la fille indomptée que j'ai vue retirer de ce piège... Elle aussi, ne rêvait que meurtre et pillage.

MARIE

Comparer une personne de ma haute culture à cette primitive est un compliment assez inattendu...

PAUL

Souviens-toi de Sisyphe haletant sous son rocher éternellement rebelle. Je n'ai jamais prétendu que Sisyphe redescendant la pente était pareil à Sisyphe avant de la gravir... Il s'était élevé vers le ciel au prix d'héroïques efforts, son visage, tour à tour éclairé par le généreux espoir de vaincre et dévasté par la douleur d'être vaincu, reflétait l'angoisse des passions surhumaines... Il s'effondrait avec la magnificence des grands chênes foudroyés... Mais il s'effondrait !...

MARIE

Toujours, à l'arrière-plan de votre esprit, cette

idée qu'un Dieu foudroie l'impie !... Pourtant je suis impie et loin de trembler devant la foudre ; c'est moi qui la brandis... Je suis autrement redoutable que les pantins ridicules dont on nous menace depuis que le monde est monde, qu'ils s'appellent Jupiter, Moloch, ou Jéhovah, sans oublier ce doux-cereux Jésus, qui nous condamne aux flammes de l'enfer pour la moindre atteinte portée à son nom.

MAXIMIN

Je ne permets pas qu'on tourne en dérision notre divin Sauveur !

MARIE, *sur un ton de paisible étonnement.*

Monsieur l'abbé ne permet pas ! Me parler sur ce ton ! Il y en a qui auraient peur !

MAXIMIN

Je suis enfermé dans ma foi comme dans une tour inébranlable...

MARIE

Insensé ! Vous êtes dans un château de cartes ! Un souffle l'abat !...

MAXIMIN

La mort seule, en me prouvant que Dieu n'existe pas, ferait écrouler mon refuge !...

MARIE, *le prenant au mot.*

Je souffle sur la tour !... (*Appelant.*) Soldats !... (*Aux quelques soldats qui accourent.*) Jetez cet homme au fond de la fosse et percez-le de vos lances... Ensuite, sur le corps... de la terre, beaucoup de terre !... Comblez le trou, nivelez le sol !...

MAXIMIN, *les yeux au ciel.*

Mon Dieu, que votre volonté soit faite !... (*Les soldats l'entraînent.*)

MARIE, *arrachant de son cou une chaînette avec des médailles et les jetant aux soldats.*

Tenez, enterrez avec lui ces amulettes que je portais encore.

PAUL

En cet endroit où je t'ai sauvé la vie, ne me refuse pas la vie de ce prêtre !...

MARIE

Je la refuse !... (*Montrant le trou dans lequel les soldats précipitent Maximin.*) Cette fosse était le berceau, ce sera la tombe de celle qu'on avait baptisée Marie, son passé s'y engloutit en même temps que ce vieillard !... (*Un cri d'agonie sort de la fosse, les soldats cessent d'y plonger leurs lances, et contents de leur prouesse, se regardent en ricanant.*) Voici

l'instant où il constaterait que son Dieu n'existe pas si le néant constatait le néant !... Allons, ce fanatique a gagné contre moi !... Il a cru tant qu'il a pu croire !...

PAUL, *les regards tournés vers la fosse.*

O Dieu qui vous cachez sur les hauteurs, ayez pitié de celle en qui vous aviez mis tant de noblesse et qui, lasse de vous chercher en vain, n'est plus qu'une misérable sauvage !

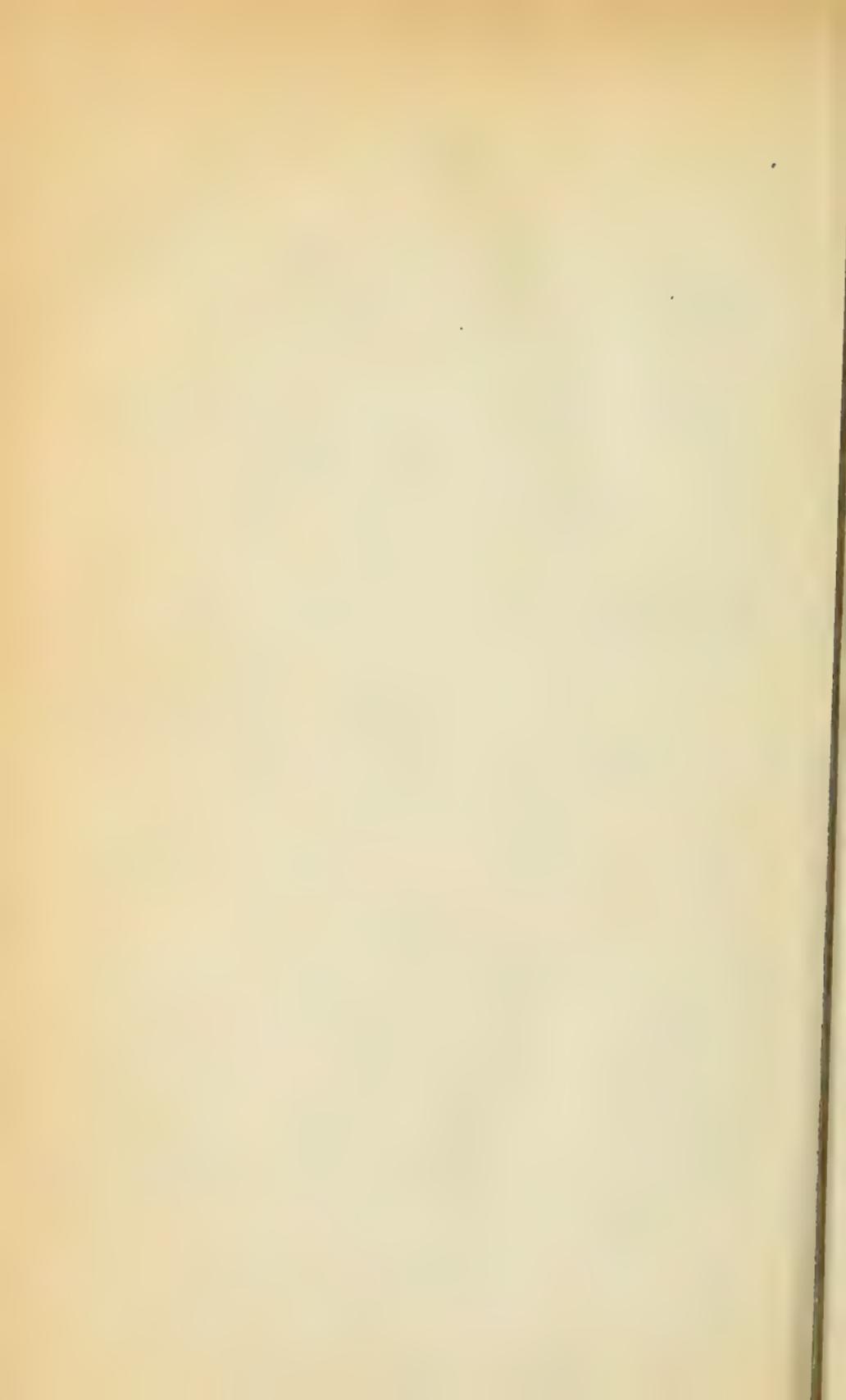
TOTILO, *qui au même instant rejoint Marie.*

Que dit, d'un air si tragique, notre ami Paul ?

MARIE

A moi, rien !... Il invoque un oiseau d'Europe !...

RIDEAU



LE COUP D'AILE

Analyse de la pièce.

Bernard Prinson député, politicien adroit et opportuniste, subit de la part de ses adversaires de fréquentes attaques au sujet de son frère Michel. Celui-ci officier de valeur, a fait autrefois des expéditions glorieuses en Afrique et au cours de la dernière, il a commis dans le territoire conquis, de formidables abus de pouvoir, s'est révolté contre ses chefs, qui lui intimaient l'ordre de revenir, a massacré dans une embuscade la colonne française envoyée pour le mettre à la raison. Traqué, grièvement blessé il est laissé pour mort ; seul son frère, le député, sait qu'il a pu s'échapper et se réfugier en Angleterre où il vit caché sous le nom de Renaud.

Plusieurs années s'écoulent. Bernard Prinson reçoit avis de son frère qu'il va venir lui parler. Redoutant que cette présence ne nuise à sa situation politique, Bernard, dans le but de donner à son frère une affection qui le rende plus maniable, convoque la fille de Michel que celui-ci avait abandonnée avec sa mère et qui était délaissée dans le couvent où on l'élevait.

L'arrivée de Michel et de la fille Hélène coïncident avec de grandes manœuvres dans le pays.

Le colonel Herouard est venu loger chez le député Prinson et le drapeau y est amené en grande cérémonie.

A sa vue, l'officier rebelle, qui jadis a tiré sur lui, est boule-

versé et il se sauve. Il revient chez son frère et lui révèle le motif de son voyage. Il rêve encore de conquêtes et de gloire et voudrait que le député intervint auprès du gouvernement pour lui faire donner une mission au centre de l'Afrique où il se fait fort de conquérir toute une région connue de lui. Il espère ainsi pouvoir revenir en France couvert de gloire, son frère refuse. Il confie son désespoir à sa fille avec laquelle il a causé, en laquelle il s'est retrouvé, alors que celle-ci de son côté éprouve pour lui une vive sympathie. Elle lui offre d'être sa fille ignorant leur parenté, il refuse d'abord puis finit par consentir. Sur ces entrefaites survient le colonel Herouard et a lieu la scène du dernier acte que nous donnons.

LE COUP D'AILE

ACTE II

Décor du premier acte

SCÈNE I

HÉLÈNE, MICHEL

Hélène est assise dans la galerie. Elle tient un livre qu'elle ne lit pas et rêve en regardant la mer. Michel arrive par la droite. Il s'approche d'Hélène sans faire de bruit et reste un instant à l'observer.

Subitement, elle se rend compte qu'un homme est debout auprès d'elle. Aussitôt, elle se lève avec un petit cri d'effroi et reconnaît Michel;

MICHEL, *ironique.*

Si peur que cela ?

HÉLÈNE, *moitié souriante, moitié suffoquée.*

Je ne m'attendais pas...

MICHEL, *avec flegme.*

Même quand on s'attend, ma hure ne rate pas son effet. (*Hélène veut s'éloigner.*) Eh bien ! Où allez-vous ?

HÉLÈNE

Prévenir M. Prinson que vous êtes là.

MICHEL

Vous ne lui apprendrez rien... Pendant que je traversais le jardin, il m'observait d'une fenêtre du premier étage.

HÉLÈNE

Alors, vous n'êtes pas venu par la grand'route ?

MICHEL

Non, par la campagne : j'ai du temps à perdre (*Un silence.*) Qu'a-t-on dit, ce matin, lorsqu'on a découvert que j'étais parti ?

HÉLÈNE

En vous voyant détalier nu-tête, j'ai eu envie de courir après vous, mais vous étiez déjà loin... Un instant après, M. Prinson a chargé le valet de chambre de remettre le chapeau à votre hôtel.

MICHEL

Et c'est tout ?...

HÉLÈNE

Qu'attendiez-vous encore ?

MICHEL

Pas un mot au sujet de ma disparition subite ?
On ne s'est pas étonné ?

HÉLÈNE

Si, tout de même un peu... Pendant le déjeuner le Colonel a demandé si vous n'étiez pas un ancien officier.

MICHEL, *marmotte entre ses dents.*

Ah ! il a l'œil, le bougre !... (*Un silence.*) Qu'a-t-on répondu ?

HÉLÈNE

« Non », naturellement.

MICHEL

« Naturellement » m'amuse !... Pourquoi « naturellement » ?

HÉLÈNE

J'ai parlé sans réfléchir, je vous assure !

MICHEL, *ironique.*

Je m'en doute !... Enfin, votre opinion sincère ?
Officier ? Pas officier ?

HÉLÈNE

Je suis entrée au couvent, il y a huit ans, à la mort

de ma mère, j'en suis sortie pour la première fois hier soir... que puis-je connaître ?

MICHEL

Huit ans de boîte sans congé ni vacances ?

HÉLÈNE

Pas un jour !

MICHEL

C'est assez coquet !... Pourquoi est-ce précisément hier qu'on vous a mise en liberté ? (*Hélène le regarde avec étonnement et ne répond pas.*) Très bien... je me mêle de ce qui ne me regarde pas hein ?... (*S'animant*) Eh ! allez donc ! dites-le-moi en face ! J'aime assez qu'on m'envoie les choses à travers la figure.

HÉLÈNE

En quoi puis-je vous intéresser ?

MICHEL

Vous ne m'intéressez pas... (*Se frappant la poitrine.*) Un seul personnage au monde peut se vanter de m'occuper, et le renseignement que je demande peut lui être utile. Cela, vous vous en foutez.

HÉLÈNE

Je serais heureuse de vous rendre service.

MICHEL

Ah ! petite Mademoiselle, voilà une bonne parole dont vous aurez tout de suite la récompense. Je vais vous faire un cadeau... un vrai cadeau, pour peu que vous ayez bec et ongles... Savez-vous que Bernard Prinson avait un frère ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL

C'est votre mère, hein, qui vous l'a dit, quand vous étiez enfant ?

HÉLÈNE

Elle ! Non, jamais elle n'a parlé devant moi d'aucun Prinson, ni du député ni de l'autre... C'est la supérieure du couvent où j'ai été élevée. Une fois, elle m'a demandé si le député qui payait ma pension était parent d'un officier qui, après s'être révolté, avait été massacré par les nègres. A ma mine, elle a constaté que j'ignorais de quoi il était question. Alors elle m'a tout raconté.

MICHEL

Tout ! (*Riant.*) C'est qu'elle le croit, l'Innocente ! Enfin, vous savez en gros ce qu'il a fait, le frère de Bernard Prinson !... Eh bien, je suis ce frère ! Je suis Michel Prinson ! (*Il se tait dans l'attente*

d'un geste de terreur ou de réprobation. Hélène, parfaitement calme, reste les yeux fixés sur lui.) Un assassin ! Pire qu'un assassin !... Que je dise mon nom, au bout du monde, n'importe où, chacun s'écartera comme d'un pestiféré... Vous ne comprenez pas à quel degré je suis tombé !

HÉLÈNE, *lentement.*

Au contraire, je comprends mieux que personne.

MICHEL

Et vous m'écoutez... sage comme une image. Je ne vous fais pas horreur ?

HÉLÈNE

Nullement. La révolte est de tous les crimes celui que j'excuse le plus.

MICHEL, *riant.*

Je ris parce que vous parlez de crimes avec l'aplomb d'un vieux magistrat... Dites donc, votre penchant pour la révolte, c'est effrayant !... Est-ce qu'au couvent vous aviez la tentation d'égorger les sœurs ?...

HÉLÈNE

Oh ! voyons...

MICHEL

Alors, qui détestez-vous ?

HÉLÈNE

Je ne sais pas : tout le monde !

MICHEL

Vous voulez dire l'organisation de tout le monde : la société... Ce mot vous fait ouvrir de grands yeux ! Parions que vos maîtresses ne s'en servaient pas souvent ?

HÉLÈNE

Jamais !... Oui, j'en veux beaucoup à votre société. Je lui dois d'avoir grandi en prison.

MICHEL

Eh bien, grâce à moi, vous avez le moyen de n'y pas retourner. Je vous livre mon secret avec tout pouvoir de le crier sur les toits... J'habite l'étranger... Je m'appelle Renaud... je ne communique avec les humains qu'au café ou à la brasserie... encore, pas souvent ! Si une petite fille se met à raconter en France que Michel Prinson n'est pas mort, en quoi cela peut-il troubler ma digestion ? Mon frère, lui, ne partage pas cette philosophie... C'est un politicien... donc un froussard !... Il fait dans sa culotte à l'idée du scandale qu'entraînerait ma résurrection. Si jamais vous avez envie de rendre plus attentifs ceux qui vous ont oubliée dans un pensionnat pendant huit ans, je vous ne fournis le

moyen... Gentil, pas vrai ?... Hésitez-vous encore à m'expliquer pourquoi c'est hier qu'on vous a délivrée de cette longue captivité, hier, et pas il y a deux mois ou dans huit jours ?

HÉLÈNE

Moi-même j'y ai bien réfléchi : je ne découvre pas de motif. Une seule chose m'a frappée, c'est que M. Prinson m'a recommandé, ainsi qu'à sa fille, d'être très gentille et confiante avec vous. Il avait l'air de s'adresser particulièrement à moi.

MICHEL, *à lui-même, se frottant les mains.*

Parfait ! Parfait !

HÉLÈNE, *souriant.*

Vous voyez, j'obéis : je suis confiante !

MICHEL

Et gentille ! très gentille ! (*Un silence.*) Vous plaisiez-vous au couvent ?

HÉLÈNE

Non.

MICHEL

Ma question est stupide. Vous avez prononcé le mot « prison ». A part cela, vos maîtresses devaient être assez bonnes personnes ?

HÉLÈNE, *indifférente.*

Oui.

MICHEL

Vous trouviez des camarades pour jouer, rire, au besoin vous disputer ?

HÉLÈNE

Pas toujours... Mes camarades avaient des familles... Moi, je vous l'ai dit, j'avais perdu ma mère. Quant à mon père, n'en parlons pas, cela vaut mieux !... Pendant les vacances, je restais seule.

MICHEL, *en connaisseur.*

Alors, c'était l'ennui... le sombre ennui !

HÉLÈNE

Oh ! très sombre, surtout lorsque j'étais petite. Errer seule pendant six semaines dans l'immense école déserte, me semblait affreux ! Ce temps, qui apportait tant de joie aux autres enfants, me faisait pleurer de tristesse... Lorsque je suis devenue plus grande, j'ai appris à vaincre un peu mieux l'ennui, mais je n'en ai pas été plus heureuse.

MICHEL

Quel a été votre nouveau souci ?

HÉLÈNE

Je souffrais d'être élevée par charité.

MICHEL, *ironique.*

Pour la charité qu'on vous faisait !...

HÉLÈNE

C'est probablement parce que je ne pouvais pas en être touchée qu'elle m'était insupportable. J'ai réussi à m'en débarrasser.

MICHEL

Comment ?

HÉLÈNE

Lorsqu'avant de m'emmener, M. Prinson a voulu payer le prix de ma pension, je lui ai dit froidement : « Non, vous ne devez rien. Je suis d'âge à ne plus recevoir la charité. Depuis deux ans, je surveille les petites en échange de ce qu'on doit pour moi !... » C'était la vérité, et je m'étais promis un plaisir énorme, le jour où je la servirais.

MICHEL

A-t-elle fait sensation ?

HÉLÈNE

Absolument pas... Votre frère a souri et parlé d'autre chose.

MICHEL, *éclatant de rire.*

Le mufle !... (*Silencieux, il regarde la jeune fille avec complaisance puis :*) Ce n'est pas vous faire

un compliment, mais je ne puis m'empêcher de constater que nos caractères sont bâtis sur le même patron. Pour ne devoir votre pain à personne, vous avez torché des marmots, moi j'ai balayé les rues : deux besognes parentes... Bientôt vous apprendrez à vos dépens que, lorsqu'on gagne son pain, c'est autre chose qui manque... Il faut conquérir son bonheur pouce par pouce... Quand je suis revenu d'Afrique, j'ai d'abord eu la préoccupation de ne pas mourir de faim, et puis, dame ! il m'a fallu combattre l'ennui, tout comme un enfant perdu dans une grande école déserte !

HÉLÈNE

Je connais une petite fille qui s'est penchée plus d'une fois à la fenêtre du dortoir, avec la tentation de se briser sur le pavé de la cour. Mais on lui faisait une telle peinture des flammes de l'enfer, que, sans y croire beaucoup, elle n'osait pas risquer une éternité de souffrances... Puisque nos caractères se ressemblent tant, vous devez avoir éprouvé la même chose ?

MICHEL, *riant*.

A peu près !

HÉLÈNE

Alors, à vous aussi, l'enfer donnait à réfléchir ?

MICHEL

Oh ! moi, le diable ne me fait pas peur !... Non ! chaque fois que j'ai été sur le point de me brûler la cervelle, ce qui m'a retenu, c'est une espèce d'espoir... Ne me demandez pas ce que j'attendais... Dans ma bouche, l'idée paraîtrait tout simplement folle... Pourtant elle me décidait à rester... Et alors n'importe comment, je passais outre... Si je vous disais qu'un soir de Noël où je me sentais particulièrement abandonné au milieu d'un peuple en fête, j'ai commandé pour mon dîner une omelette au rhum, non que j'aime ce plat plus qu'un autre, mais cette petite flamme qui dansait sous les yeux... cela vivait... cela tenait compagnie... (*Avec un bon rire.*) On est idiot quelquefois !

HÉLÈNE, *émue.*

Je n'appelle pas cela être idiot !

MICHEL, *énergique.*

On ne l'est pas, c'est vrai, du moment que l'on se tire d'affaire !... Et je suis homme à cela ! (*Reprenant un ton de camaraderie.*) Tenez, quand vous serez en peine, voici un moyen facile de se procurer des distractions : faites comme les enfants... plongez-vous dans une interminable rêverie animée... Le temps n'est pas loin où vous étiez petite... Vous vous souvenez...

HÉLÈNE

Je causais des heures entières avec ma poupée.

MICHEL

Rien qu'avec elle ?

HÉLÈNE

Oh non !... Ma poupée et moi recevions des visites...

MICHEL, *ravi de se retrouver en elle.*

Et c'étaient des papotages à n'en plus finir avec toutes sortes de gens. J'ai été gamin, je connais ça... Je complotais à mi-voix avec des compagnons imaginaires dont j'étais le chef, je chargeais d'un bout à l'autre de l'appartement une tribu d'Indiens que je mettais en fuite ; l'ennemi faisait-il un retour offensif, vite je me jetais derrière un fauteuil qui était sans doute un rocher propice aux embuscades. J'ai fait aussi de bien belles traversées juché sur un canapé qui était un bateau... Eh bien ! lorsque je m'ennuie, je sais redevenir enfant, toutes proportions gardées, hein ! vous comprenez... J'arpente souvent les rues pendant des journées entières, sans même voir les passants, attentif à un drame qui se déroule dans mon esprit, et dont je suis à la fois l'auteur le héros.

HÉLÈNE

Chez les sœurs on vit trop en commun pour être libre d'imaginer des drames, mais on joue quelquefois ceux que composent les autres. Ainsi, moi, j'ai été actrice !...

MICHEL, *riant*.

Diable !...

HÉLÈNE

Le jour de la Sainte-Sophie, patronne du pensionnat, on a représenté une pièce intitulée *le Fils du Prince*... Je faisais la sorcière : un rôle horrible qu'on n'avait pas voulu distribuer à une fille de parents riches.

MICHEL, *très amusé*.

Le Fils du Prince ! Ce doit être une ineptie noire !... Malgré cela, est-ce qu'on applaudissait ?

HÉLÈNE

Beaucoup.

MICHEL, *les yeux brillants*.

Hein ! quand vous acheviez vos tirades, et qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait dans la salle... ne sentiez-vous pas un petit pincement, là ?... (*Il porte la main à son cœur.*)

HÉLÈNE

Aucun tonnerre n'éclatait pour moi... On n'applaudit pas les personnages exécrés !

MICHEL

Tant pis !... Vous perdiez l'occasion de faire connaissance avec la seule chose qui vaille la peine qu'on meure pour elle !

HÉLÈNE

Quelle chose ?... Vous en parlez comme si vous la connaissiez beaucoup.

MICHEL

Mieux que connaître !... Je l'ai touchée... vraiment touchée... C'est au retour de ma première campagne en Afrique... Dans les journaux, les revues, on ne craignait pas d'imprimer que j'avais le génie de la guerre... Sans argent, presque désavoué par mes chefs, conduisant des troupes à demi sauvages, j'avais découvert un monde nouveau... J'arrivais précédé d'une réputation de bravoure folle !... Pour me souhaiter la bienvenue, la Société de Géographie, d'accord avec le Gouvernement, avait organisé une réception grandiose dans la salle des Fêtes du Trocadéro. Le Président de la République était venu, et autour de lui, des ministres, des généraux, des savants, des artistes... tout ce qui comptait dans

le pays. Lorsque je suis entré, il s'est fait un religieux silence... Ils voulaient voir !... Et tout à coup, ils ont vu sur l'estrade un jeune homme pâle, ayant au front la cicatrice qui est encore là... (*Il montre une raie blanche qui barre son sourcil.*) Seulement elle était fraîche... elle brillait comme une cocarde rouge... Alors, de cette fournaise, où les fièvres brûlaient vers moi, s'est exhalé un mugissement formidable : mon nom ! Sur ces milliers de bouches, rien que mon nom !... A ce moment, j'étais loin de la terre ! Un aigle des grands sommets, l'aigle porteur de la foudre, avait fondu sur moi et m'emportait d'un prodigieux coup d'aile si haut, que, sous mes yeux, la foule s'enfonçait dans un abîme d'où sortait toujours un nom : le mien ! (*Hélène fond en larmes.*) Eh bien ! quoi, vous pleurez ?

HÉLÈNE

Vous avez été cela, vous !

MICHEL

Oui, tel que vous me voyez... Et l'âme que j'avais ce jour-là, malgré ma déchéance, je la retrouve en moi.

HÉLÈNE, *sanglotant.*

Je le sens bien !... C'est ce qui me fait pleurer !

MICHEL

Vraiment ?

HÉLÈNE

Je viens de comprendre à quel point vous êtes à plaindre.

MICHEL, *cherchant à contenir son trouble.*

Le diable m'emporte si je pensais qu'une créature s'attendrirait encore sur mon compte !

HÉLÈNE

Oh ! croyez-le.

MICHEL

Je puis donc, avant de mourir, partager l'émotion d'une autre personne !... être pendant une minute, d'accord avec quelqu'un !... Et cela, parce qu'il y a longtemps, j'ai touché à cette chose incomparable dont nous parlions !

HÉLÈNE

Au moins, dites-moi son nom, à cette chose ?

MICHEL

Mais la gloire, petite cruche !

HÉLÈNE

La gloire ?

MICHEL

Oui, la gloire ! J'ai pour elle une passion de dé-

sespéré, la passion des gens qui se donnent pour se débarrasser d'eux-mêmes, qui s'éprennent d'une femme parce que son sourire promet l'oubli. Moi dont les visages de femmes se détournent avec horreur, j'adore la gloire comme un sourire sur les lèvres de l'humanité !

HÉLÈNE

Je me la représentais comme ayant existé à des époques fabuleuses... au temps de César et d'Alexandre... Quant à m'imaginer qu'on la rencontrait dans la vie !...

MICHEL

A votre âge, j'étais déjà lancé à sa poursuite. C'est elle que je voyais briller au bout de mes longues randonnées en pays sauvage, et le jour où des trouble-fêtes sont venus se placer entre elle et moi, je les ai écrasés !... Oui, c'est pour avoir voulu être trop grand que je suis tombé si bas... Mais rien ne prouve que je ne rebondirai pas très haut... Tenez, ma petite, vous demandiez pourquoi je ne me suis pas fait sauter la cervelle... Uniquement parce que j'ai entrepris de transformer mon ignominie en gloire... (*Voyant son frère qui vient d'entrer dans la galerie vitrée et l'examine ainsi que sa compagne avec une vive curiosité.*) Voici mon illustre frère.

SCÈNE VI

MICHEL, HÉLÈNE, BERNARD, HÉROUARD ; puis
LE PORTE-DRAPEAU, CLOTILDE, JEANNE

HÉROUARD, à *Bernard*.

Je quitte Mme Prinson et Mlle votre fille qui vont jusqu'à la falaise pour voir si la troupe qui doit emmener le drapeau, approche. Ces dames m'ont dit que je vous trouverais ici... Ah ! bonjour monsieur Renaud.

MICHEL, *s'inclinant de loin*.

J'ai bien l'honneur, colonel...

HÉROUARD, *allant à Hélène et lui serrant la main*.

Mademoiselle, ce n'est pas de trop bon cœur que je vous tends la main... Les officiers du 170^e ne vous pardonneront jamais de n'avoir pas voulu valser avec eux, hier, à ce goûter chez Mme Renty.

HÉLÈNE, *souriant*.

Ils ne me connaissent pas !

HÉROUARD

Pardon. Il y en a au moins un qui vous connaît : c'est moi... J'ai dansé et j'ai beaucoup regretté que ce ne soit pas avec vous. Quand retrouverons-nous

l'occasion manquée ?... Dans vingt minutes je serai parti, peut-être pour ne jamais revenir à Jossigny !

BERNARD

Colonel, voilà une affirmation que je n'admets pas. J'exige, au contraire, que vous veniez très prochainement vous installer chez nous, non plus comme un militaire de passage, mais comme un ami qui demeure. Me le promettez-vous ?...

HÉROUARD

De grand cœur !... Après un accueil aussi charmant que le vôtre, où prendrais-je la force d'un refus ?... Et dire que j'ai un peu fait la grimace lorsqu'on m'a remis mon billet de logement chez le député Prinson !... Vos discours donnent une impression si différente de ce que j'éprouve auprès de vous !...

BERNARD

Cela vient de ce que pendant une grande partie de mon existence, j'ai regardé le patriotisme tel que le comprenaient nos pères, comme un sentiment démodé. J'aimais la France et la servais de mon mieux, mais elle ne constituait à mes yeux qu'une portion de l'humanité, la plus proche de moi sans être la plus sacrée... Eh bien, lorsque vous êtes entré, j'étais précisément en train de parler à

Renaud sous l'empire de l'émotion profonde qu'éveille en moi la présence du drapeau. Comment j'ai passé de mon indifférence première à ma ferveur actuelle, cela mérite qu'on le raconte... C'est l'année dernière pendant un voyage en Italie, que j'ai subitement compris quelle place immense la patrie occupe naturellement dans nos cœurs... J'avais pour compagnon, mon ami d'enfance, Henri Perrier...

HÉROUARD

Attendez donc !... Henri Perrier !... J'ai lu quelque chose signé de ce nom-là !

BERNARD

Rien d'étonnant !... Perrier est un très grand écrivain... Un soir, à Rome, nous étions au théâtre : pendant un entr'acte, nous avons été abordés par un jeune homme qui nous a dit son nom — un nom déjà illustre... — Nous avons été reconnus et il nous suppliait de lui faire l'immense honneur de venir souper avec lui, le soir même, après la représentation... Je ne sais pas résister à l'avalanche d'épithètes et de protestations sous lesquelles vous étouffe la politesse italienne... Perrier qui est très couche-tôt, était un peu contrarié de veiller, mais restait également sans défense devant cet assaut d'amabilité prolixe... Bref, nous avons accepté et nous voilà, au sortir du théâtre, conduits au milieu

d'une douzaine de convives que notre nouvel ami s'était dépêché de convoquer pendant que s'achevait la pièce. Si l'assemblée n'était pas nombreuse, elle était choisie... Notre hôte, en présentant ses camarades, nous défilait un chapelet de noms célèbres de littérateurs et d'artistes... A leurs yeux — il faut bien l'avouer — je n'étais qu'un comparse... Tous les hommages allaient à Perrier... Dans les regards fixés sur lui, on surprenait ce mélange d'admiration et de tendresse qui doit être si doux au cœur des héros... On citait ses œuvres... Ces étrangers les connaissaient sur le bout du doigt, en déclamaient de longs passages avec une dévotieuse exactitude... Mais savez-vous ce qui, tout de suite, m'a frappé ? A côté du nom de Perrier, un autre nom venait continuellement se placer avec obstination... Celui de la France !... Impossible, chaque fois qu'on prononçait le mot génie, de se rendre compte s'il s'agissait du génie de Perrier ou de celui de la France... et, en réalité, nos Italiens ne séparaient pas l'un de l'autre... Pour eux, Perrier ajoutait la splendeur de son œuvre à la parure intellectuelle de la France, mais la France avait donné son âme à Perrier... De mon coin, pendant que s'achevait le souper, je réfléchissais à cet échange intime de substance spirituelle, comparable vraiment à celui qui, physiquement, se produit dans le sein

d'une mère, alors que l'enfant lui emprunte sa substance matérielle...

HÉROUARD

Votre ami avait-il conscience de sa splendide incarnation ?

BERNARD

Vous allez voir !... Perrier est un sauvage, vivant presque toute l'année à la campagne, indifférent aux questions d'argent, à la réclame et aux honneurs... Aussi est-il tellement habitué à passer inaperçu que sa stupéfaction était vraiment comique ; et pendant cette soirée de triomphe, à plusieurs reprises, je n'ai pu m'empêcher de sourire devant son air effaré... Mais ce que je n'oublierai jamais, et ce qui, pour le coup, ne prêtait pas à rire, c'est notre retour à l'hôtel. Lorsque nous nous sommes trouvés seuls dans l'appartement banal que nous habitons, ne voilà-t-il pas que mon bonhomme fond en larmes et me dit avec une adorable ingénuité : — « Je ne me doutais pas que j'étais connu à ce point... Il s'en faut de peu que ces étrangers en sachent plus long que moi sur mes propres œuvres... » Je lui réponds : — « C'est la gloire !... N'est-il pas beau de découvrir comme cela, par hasard, qu'on l'a ? » — « L'avoir n'est rien réplique-t-il, c'est une monnaie qui n'a pas cours dans mon village... Mais je viens de cons-

ater que j'étais pour quelque chose dans la grandeur de mon pays... Lorsqu'on veut exalter la France et montrer ce qu'elle a donné au monde en ces dernières années, mon nom se trouve parmi les cinq ou six noms que citent les étrangers... A présent que je sais cela, je puis mourir !... »

HÉROUARD

En effet, savoir cela, c'est aussi beau que de mourir pour sa patrie !

BERNARD

C'est de la même famille !... L'émotion que j'ai éprouvée devant cet homme qui, tout à coup, sentait passer sur son front l'honneur de son pays, restera un des plus beaux souvenirs de mon existence !...

MICHEL, à *Bernard*.

J'ai dans la mienne un souvenir qui fait paire avec le vôtre... C'était aussi en Italie, et l'année dernière... Oh ! nous aurions pu nous rencontrer... Mais non... Nous ne fréquentions ni les mêmes gens, ni les mêmes endroits... Vous circulez avec des hommes de génie, et contemplez des fronts rayonnants d'honneur... Moi, je vois souvent des fronts écrasés par la honte, et il faut, pour apprendre ce qu'il m'est arrivé, me suivre dans d'innombrables bas-

fonds... Cela se passait à Venise... Un soir, je m'étais échoué dans un bouge où des matelots de tous pays se vautraient... Il y avait là, entr'autres, cinq ou six Allemands qui engloutissaient des boissons... Survient un Anglais qui, entendant des *ya* et des *nein*, veut montrer que lui aussi connaît la langue de Gœthe... Il plaque ses énormes pattes sur le piano et entonne à plein gosier la *Wacht am Rhein*... Au premier mot, comme un seul homme, les Allemands sont debout et envoient un chut qui fait danser les verres sur les tables... L'Anglais, un colosse pourtant, reste baba... Il se lève... A sa place, devant le piano s'installe aussitôt un des Allemands... Il me lance en dessous un sourire perfide : on va s'amuser et sans courir de risques... Ne suis-je pas du pays des sans-patrie, de l'*Internationale*, des pacifistes à outrance, un déchet de la nation pourrie ?... Et gaîment il se met à brailler la *Marseillaise* !... Ah ! mes enfants, il n'en a pas chanté long !... Un siphon, lancé par le bras que voilà, s'aplatit sur saalebasse et il tombe comme une planche, en travers, devant le piano. Moi, debout, les poings fermés, j'attends... Mais voilà qu'une Française, article, elle aussi, de la maison, me prend par les épaules en criant : — « Houp ! cavale-toi ! Tu vois bien que personne ici ne veut que tu aies des ennuis pour une chose pareille !... » En même temps, d'une violente poussée, elle m'envoie vers la porte...

Avant de la franchir, je me suis retourné... Ces bandits, ces ivrognes, ces épaves, me considéraient avec de bons yeux. — « Nous sommes des crapules, disaient leurs regards, mais nous comprenons que certains chants sacrés ne doivent pas retentir parmi nous. Ici l'on a proféré tous les blasphèmes, vomi toutes les ordures, mais tu fais bien de ne pas tolérer qu'on y salisse ta patrie !... »

HÉROUARD

Monsieur Renaud, s'il fallait jamais marcher vers les Vosges, j'aimerais avoir derrière moi trois mille numéros pareils à vous !

MICHEL, *très ému.*

Je crois, en effet, que l'assortiment dont vous parlez, sur les talons du colonel Hérouard, irait bien !

BERNARD

Depuis mon aventure de Rome, j'étais plus qu'à demi-converti, mais votre présence sous mon toit, colonel, m'a fait faire un nouveau progrès dans le sens du patriotisme... Par exemple, hier matin, lorsque je suis sorti sur le perron pour saluer le drapeau, je faisais une concession aux préjugés de mes électeurs, mais je n'étais pas aussi pénétré de respect que mon attitude l'indiquait... Eh bien, au

moment où le drapeau s'est avancé, j'ai eu l'impression que l'officier, en saluant de l'épée, offrait sa vie et celle de ses hommes, et que le drapeau acceptait !...

HÉROUARD

Ah ! monsieur Prinson, j'envie une éloquence qui permet d'exprimer de si beaux sentiments !... Non, ce n'est pas hier que vous avez appris à respecter le drapeau !... Avant son arrivée dans votre maison, vous lui étiez attaché sans le savoir parce que vous aimez votre pays... Le drapeau !... Pour comprendre ce qu'il est, il faut avoir entendu siffler les balles !... Le prêtre a son Dieu vivant incarné dans l'hostie... Le drapeau, lui aussi, nous apporte une présence réelle... Lorsqu'il flotte pendant la bataille, c'est la Patrie elle-même qui étend les bras sur le pioupiou qui tombe ! C'est une personne !

MICHEL

Oui, vous avez raison, le drapeau est une personne, mais cette personne n'est pas la patrie !... Vous qui avez fait campagne en Afrique, colonel, vous avez dû observer sous le feu de l'ennemi, des soldats de la Légion Etrangère, pour la plupart anglais, italiens ou allemands, qui considéraient la France comme une hôtesse, non comme une mère... Autour de la personne en question, le courage de

ces exilés s'exaspérait follement ; ce n'était cependant pas leur patrie !

HÉROUARD

Alors qui ?

MICHEL

La gloire !...

HÉROUARD

En quoi peut-elle toucher des nègres qui n'ont même pas de mot pour la désigner, ou des déracinés qui ont perdu jusqu'à leur nom ?

MICHEL

Ah ! ils ne se font pas d'illusions, ces malchanceux, ils n'espèrent ni honneurs, ni triomphe, mais ils savent que tout un peuple attache à la conservation de ce morceau d'étoffe une importance extrême... Ils éprouvent confusément que l'élan des foules vers un objet, homme ou chose, constitue la vision la plus émouvante qu'il soit donné de contempler... Les fétiches finissent par s'imprégner du sentiment qu'ils inspirent... Le drapeau, lui, est saturé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines... Devant lui les fronts les plus humiliés se relèvent... Il est une beauté ! C'est la gloire !...

HÉROUARD

Une beauté, c'est certain... On se bat devant lui, comme, sur le terrain, on se battrait devant une femme très belle...

MICHEL

Et si un révolté en arrive à tirer sur lui... Eh bien ! on tue la femme qu'on trouve dans les bras d'un autre ! On tue et on adore !...

HÉROUARD

Monsieur Renaud, vous ne me ferez pas entrer dans la tête qu'un soldat peut, sans avoir un accès de folie, aimer son drapeau et tirer dessus... Malgré cela, vous venez de dire des choses qui m'ont plu. (*Lui tendant la main.*) Votre main...

MICHEL, *farouche.*

Non, pas cela !...

HÉROUARD, *la main de nouveau tendue vers lui.*

Michel Prinson !... Votre main !

MICHEL

Ah ! Cette fois, oui !... (*Avec une indicible émotion il met sa main dans celle d'Hérouard.*)

HÉROUARD, *à Bernard.*

Hein ! comme je vous déterre un soldat sous l'habit du pékin.

BERNARD

Mais comment avez-vous découvert Michel sous Renaud ?

HÉROUARD

Dans la chambre où vous m'avez logé, on voit pendu au mur, le portrait d'un homme âgé entre ses deux fils... Dans l'un je vous ai reconnu, Monsieur le Député ; sur le visage de l'autre qui porte l'uniforme de Saint-Cyr, j'ai retrouvé les traits de M. Renaud...

MICHEL

Malgré les cicatrices ?

HÉROUARD

Au lieu de malgré, dites à cause ! Sachant votre histoire et rencontrant chez M. Prinson un particulier qui affiche en pleine face la signature des noirs, j'aurais été un serin au lieu d'un vieux chacal d'Afrique si je n'avais pas pensé à vous.

MICHEL

Je m'en félicite. (*Entre le porte-drapeau venant du perron, suivi de Clotilde et de Jeanne.*)

HÉROUARD

Ah ! La compagnie est arrivée ! (*Au porte-drapeau*)
Retrouverez-vous votre chemin jusqu'à la chambre du drapeau ?

LE PORTE-DRAPEAU

Oui, mon colonel. (*Il sort.*)

MICHEL

Mon colonel, je n'oublierai jamais le geste que vous venez de faire...

HÉROUARD

Halte-là ! Ce ne sont pas des protestations que je demande... Si je vous ai tendu la main c'est pour vous aider à sortir du borbier où vous suffoquez... Vous êtes un drôle pas commode à mener, mais en même temps un brave que je veux rendre à mon pays... Ce pays, dans une heure d'égarement, vous l'avez trahi, votre conscience ne vous l'a jamais pardonné, vous avez cruellement expié... Il n'y a qu'à vous entendre parler pour en être certain... Avouez-le, hier, devant le drapeau, votre cœur s'est déchiré... C'est pour justifier à vos propres yeux ce trouble indicible, que vous inventiez tout à l'heure cette explication, sublime dans la bouche d'un révolté, malgré lui resté fidèle, que le drapeau ce n'est pas la patrie, mais la gloire... Eh bien ! non, mon ami, vous n'avez pas le droit de cacher sous le fantôme de la gloire la réalité de la patrie !... Voyons, rappelez-vous l'instant où, tous les soirs, l'expédition que vous dirigiez en saluait les couleurs...

Vous étiez perdu dans l'immensité, seul avec quelques noirs qui ne vous comprenaient pas... lentement, vers le sommet d'une perche, montait le drapeau tricolore ; debout, devant les noirs alignés, vous portiez à votre front une main qui tremblait de fièvre ... Dites-moi, avez-vous jamais pu faire ce geste sans être ému ?

MICHEL

Non... J'ai eu chaque fois les larmes aux yeux...

HÉROUARD

Etait-ce la gloire qui, là-bas, devant vos sombres compagnons, vous secouait ainsi ? La gloire ou la patrie ?

MICHEL, *d'une voix étouffée.*

La patrie !...

HÉROUARD

C'est si vrai que moi, lorsque le faible claquement du drapeau qui montait dans le ciel, me faisait relever la tête, je me disais que la France m'envoyait son baiser du soir. (*Le porte-drapeau revient avec le drapeau. Le colonel, saisissant l'étoffe sacrée, la tend à Michel comme pour la lui faire embrasser.*) Tenez, voilà celui qui, dans l'air mortel que vous respiriez, faisait passer l'âme de la France. Ah ! si j'étais à votre place !...

MICHEL

A partir de demain il y aura à la Légion Étrangère un nommé Renaud qui tâchera que vous n'ayez pas à regretter d'avoir fourré le nez dans ses affaires. C'est cela, n'est-ce pas, que vous vouliez ?

HÉROUARD, *faisant un geste qui congédie le porte-drapeau.*

Moi, j'aurais embrassé le drapeau en demandant pardon...

MICHEL

Bah ! quand on donne sa peau, les mots !...

HÉROUARD

Oui, l'essentiel est que vous finissiez en brave et je suis fier de vous y avoir poussé... (*Un silence.*) Allons, c'est à mon tour de quitter le bon gîte. (*A Clotilde.*) Madame, je me suis fait rabrouer par M. Prinson pour m'être excusé du dérangement dont j'étais cause ! Au moins, qu'il me soit permis de vous remercier de votre accueil, dont je garderai un charmant souvenir.

CLOTILDE

De notre côté, nous conserverons de votre passage au milieu de nous une impression qui n'est pas près de s'effacer.

HÉROUARD

Au revoir, Renaud. Je vois dans vos yeux que nous nous quittons amis...

MICHEL, *saluant.*

Amis, c'est trop d'honneur !... Vous êtes mon chef ! (*Hérouard sort, reconduit par Clotilde, Jeanne Bernard.*)

SCÈNE VII

MICHEL, HÉLÈNE

MICHEL

Tu as entendu !... J'ai répondu pour lui faire plaisir : c'est la patrie !... Mais c'est la gloire !... Il n'y a qu'elle pour enlever les vauriens, les cœurs durs... moi, enfin !

HÉLÈNE

Je pense au jeune officier qu'un aigle des grands sommets emportait d'un prodigieux coup d'aile... L'aigle est de retour !...

MICHEL, *s'échauffant.*

Oui, je suis sous sa griffe... Il m'emporte en Afrique pour y recommencer le satané métier d'au-

trefois... Se balancer sur le dos d'un méhari pendant des centaines de kilomètres à travers les sables... descendre les fleuves en pirogue... tomber dans les embuscades des noirs... prendre l'assaut des villes nègres... emmener les rois captifs, la corde au cou... Voilà le plaisir !... Bien entendu, l'honneur est pour le chef, mais pour le troupier il y a les aventures !... Et puis l'officier peut tomber et s'il y a là un gars d'attaque capable de commander et qui sauve l'expédition, la belle citation sera pour lui, et la croix et l'avancement. Oui, si cela tourne bien, il se couvre de gloire !...

HÉLÈNE, *d'un ton de reproche* .

Il renonce à son enfant !...

MICHEL

Cela c'est le côté triste, mais vois-tu, ma place est plutôt dans un camp qu'à un foyer...

HÉLÈNE

Mon foyer, si j'en ai jamais un, vous attendra !

MICHEL

Si tu auras un foyer !... Je te crois !... Dès demain tu ne seras plus à la charge de personne... Avant de signer mon engagement à la Légion, je veux

que le dernier acte de ma vie civile soit un acte de papa, et pour cela je rédigerai en ta faveur une donation de tout ce que je possède. Soit dit en passant, tu auras de quoi nourrir une petite famille... Seulement, pour te la procurer, tu feras bien de mettre un peu plus d'empressement à danser avec les sous-lieutenants... Allons, adieu, petite jeunesse ! (*Il l'embrasse et s'arrache à son étreinte.*) En avant, soldat ! (*Il rabat son chapeau sur les yeux et sort d'un pas rapide.*)

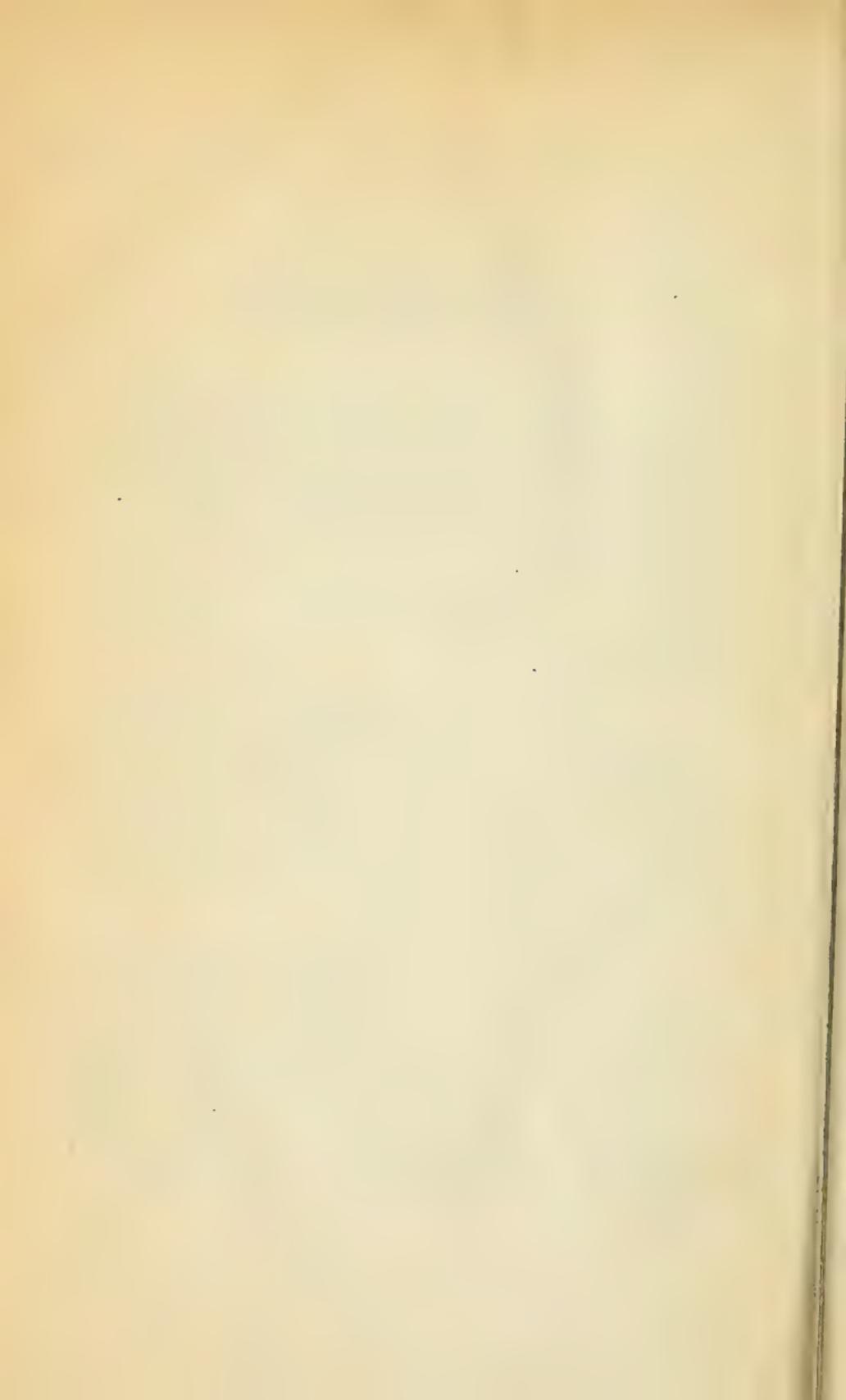
FIN

BIBLIOGRAPHIE

M. de Curel a débuté en 1885 comme romancier avec *L'Été des Fruits secs*, Paris, Ollendorff. Dans le même genre il a donné un second roman : *Le Sauvetage du Grand-Duc* (1889), qui faisait dire par M. Charles Maurras : « Un malheureux vaudevilliste perdu dans la loge des romanciers, voilà M. de Curel... Au théâtre ! au théâtre ! M. de Curel... ». M. de Curel devait écouter ce conseil et aller au théâtre, mais non pas pour y faire représenter des vaudevilles.

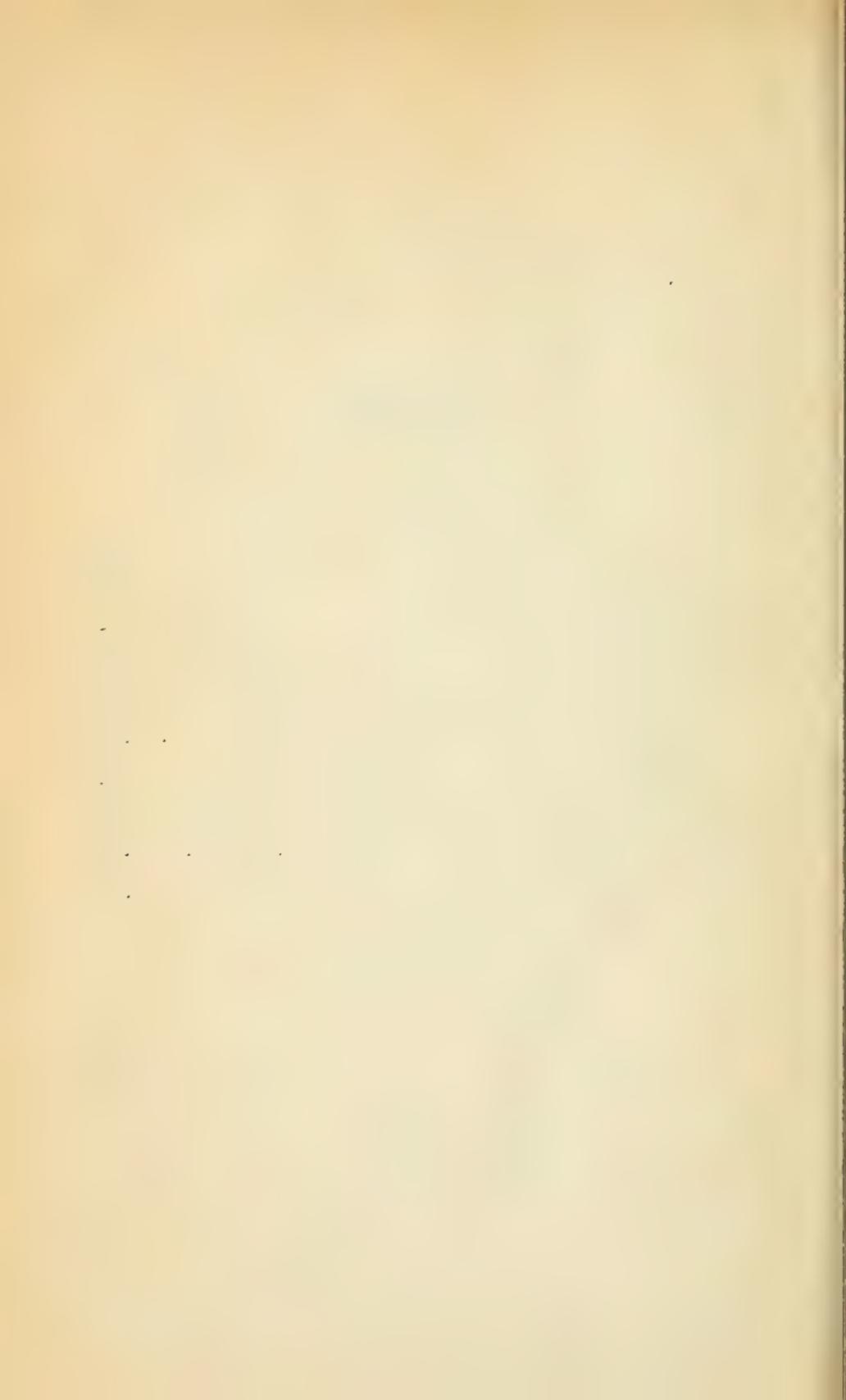
Ses drames : *Le Figurant*, *L'Envers d'une Sainte*, *L'Amour brodé* ; *Les Fossiles*, *L'Invitée*, *La Nouvelle Idole*, *Le Repas du Lion*, *La Fille Sauvage*, *Le Coup d'Aile*, *La Comédie du Génie*, *L'Ame en folie* ont été réunies dans le *Théâtre complet de François de Curel, texte remanié par l'Auteur avec l'historique de chaque pièce, suivis des Souvenirs de l'Auteur*, cinq volumes actuellement parus à Paris, aux Éditions Crès (1919-1922).

Les critiques dramatiques ont successivement parlé des pièces de M. de Curel à l'époque où elles ont été jouées. Mais jusqu'à présent il n'a pas été écrit de grande étude d'ensemble sur M. de Curel, sauf une publication en allemand, petit volume de 138 pages in-8, que nous croyons une thèse : *François de Curel ein moderner dramatiker*, par M. Karl Weller, Dr. phil., Langensalza, 1921, travail "objectif" et intéressant quoique systématique et un peu abstrait.



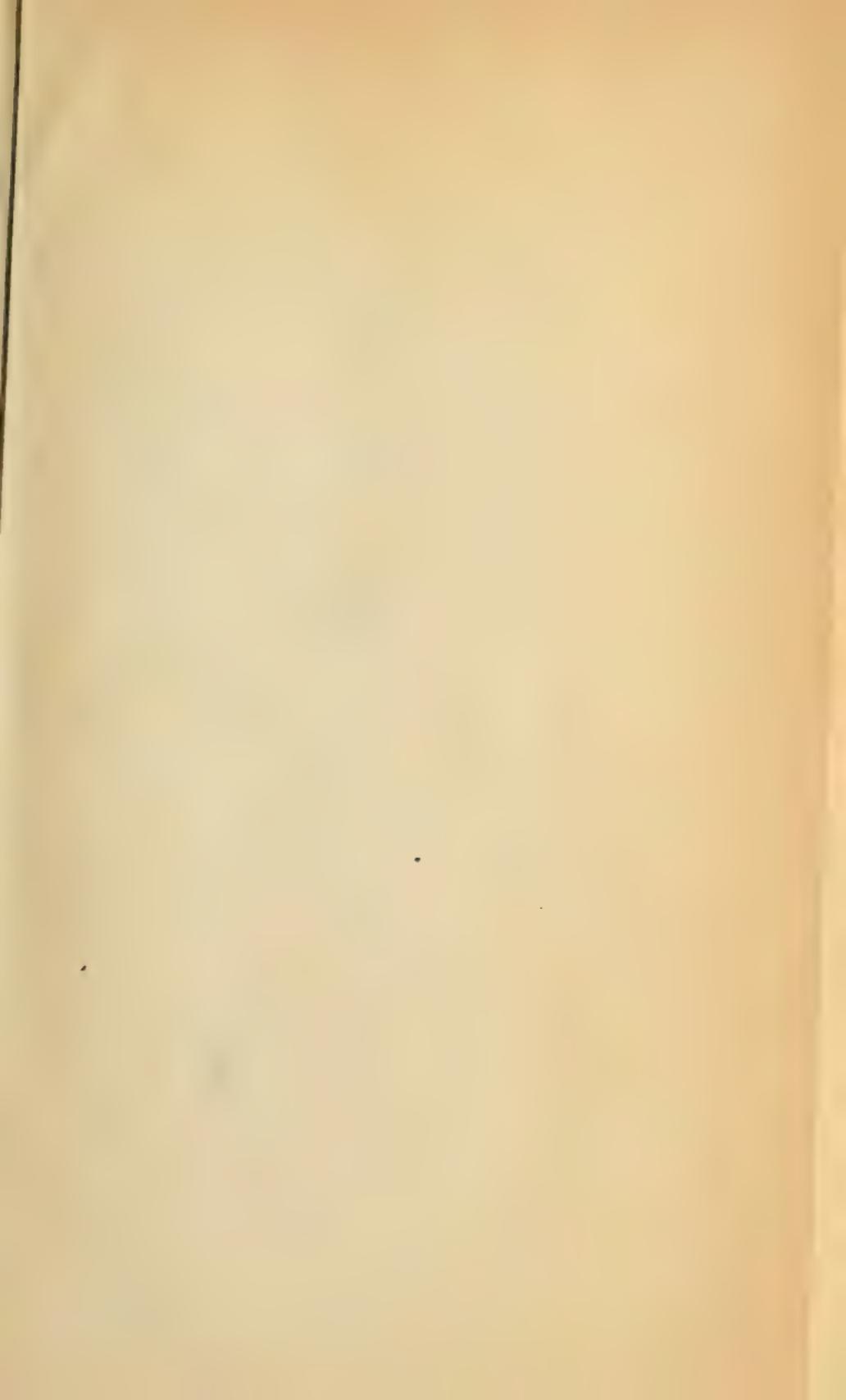
TABLE

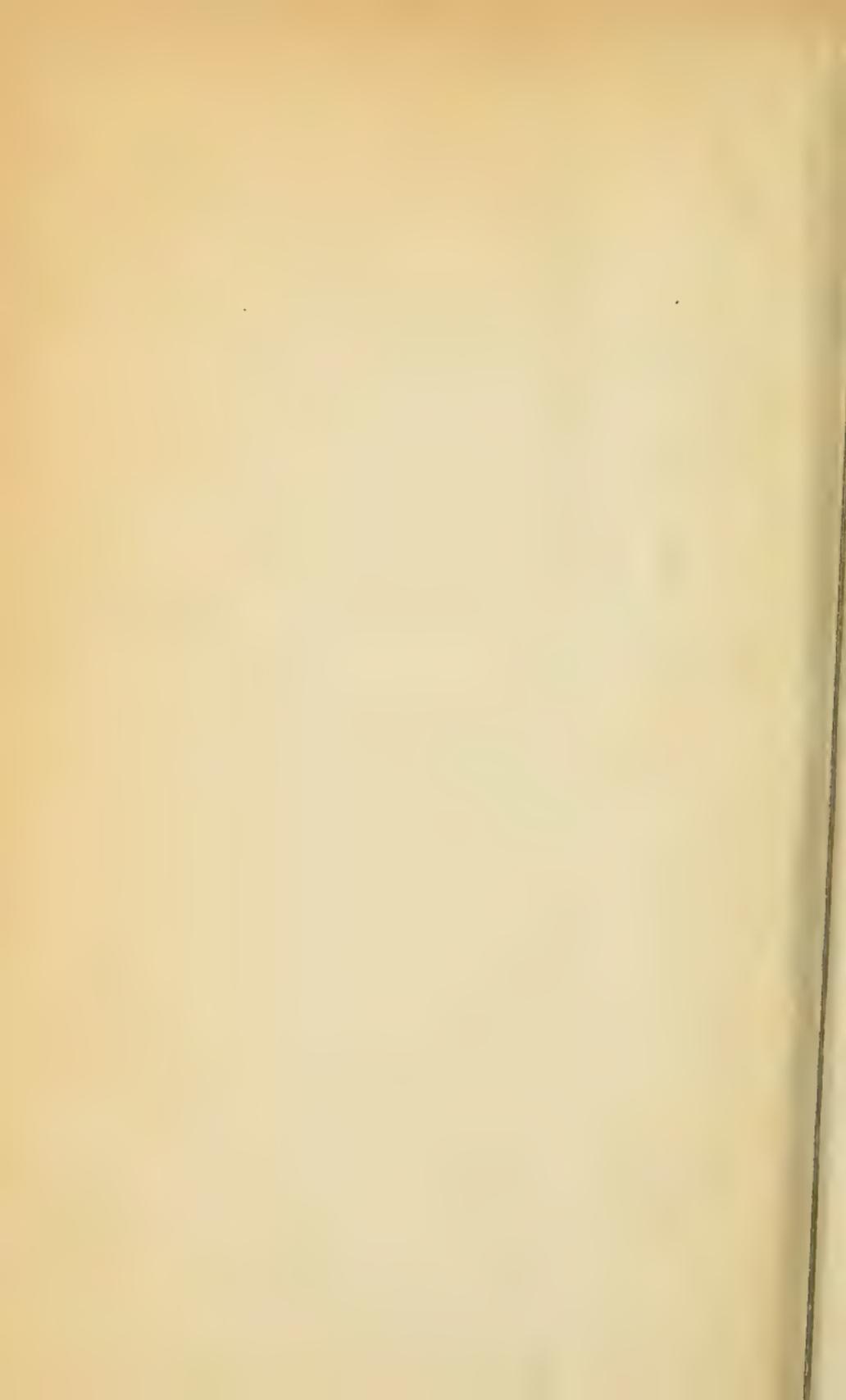
	Pages
Préface	VII
L'Envers d'une Sainte	I
Les Fossiles.	41
L'Invitée	49
La Nouvelle Idole	103
Le Repas du Lion.....	157
La Fille sauvage	229
Le Coup d'aile	263
BIBLIOGRAPHIE	301

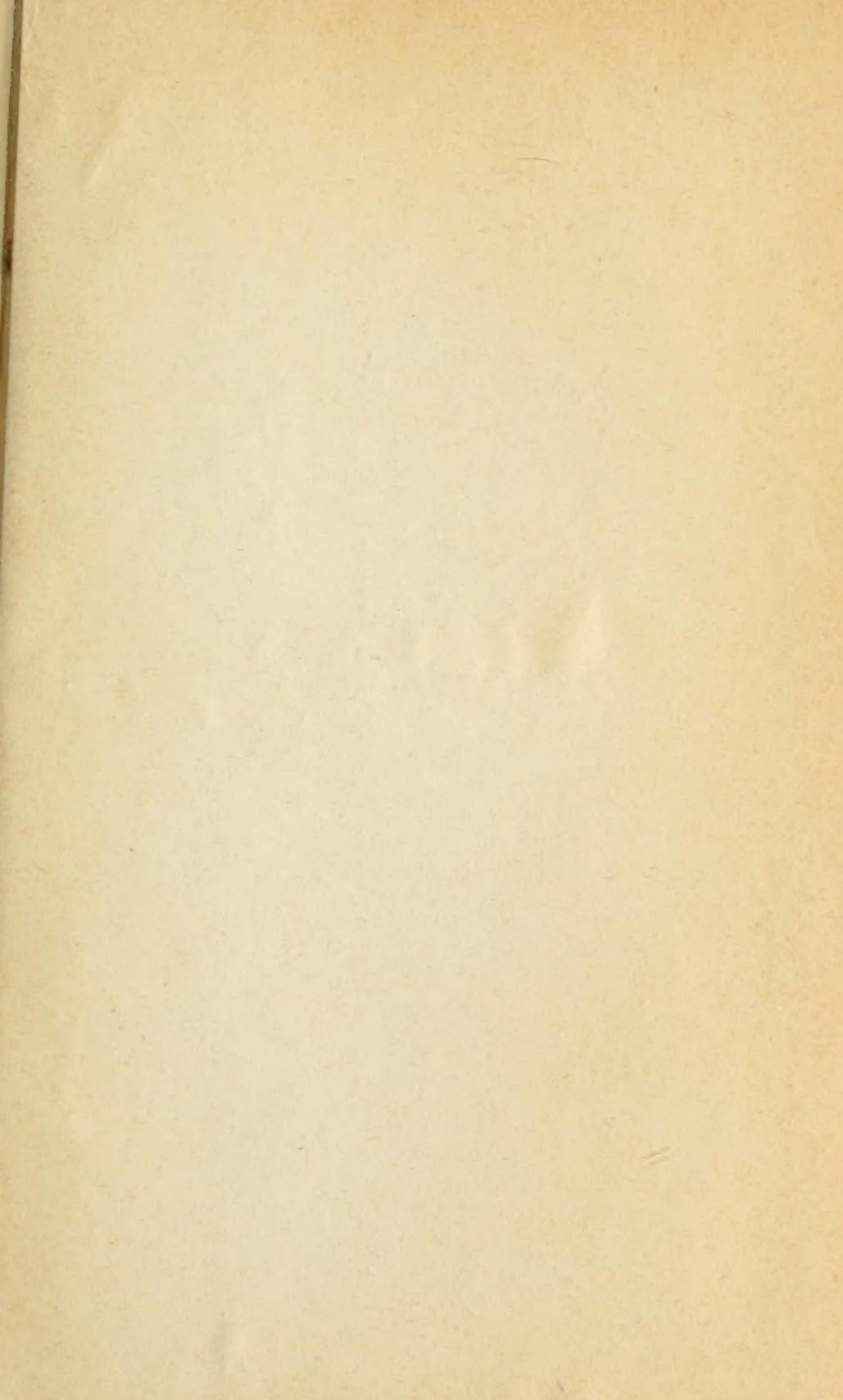


ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE
JANVIER 1923, PAR LA SOCIÉTÉ
D'IMPRIMERIE, D'ÉDITION ET DES
JOURNAUX DU BERRY (ERNEST
GAUBERT, DIRECTEUR), A CHA-
TEAUROUX, POUR LES ÉDITIONS
— G. CRÈS ET C^{ie}, PARIS —











PQ
2211
C8A19
1923

Curel, François
Théâtre choisi

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

